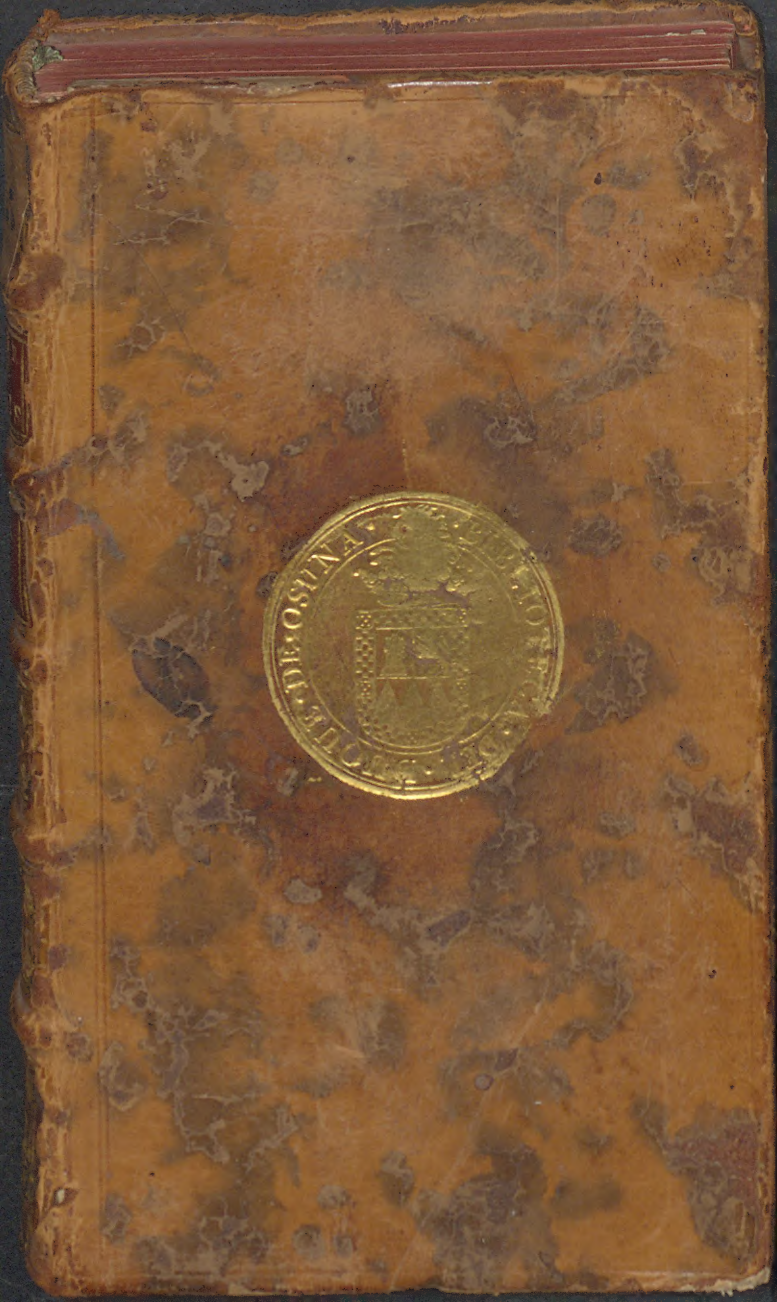

DE·OSUNA





LETTRES CABALISTIQUES,

TOME SIXIEME.



LETTRES CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre deux Cabalistes, divers Esprits Elementaires, & le Seigneur Astaroth.

NOUVELLE EDITION, AUGMENTÉE de LXXX. Nouvelles Lettres, de Quantité de Remarques, & de plusieurs Figures.

TOME SIXIEME,

Les XV. dernières, & la Table des Matières.



A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE,

M. DCC. XLI.



LETTRES CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre deux Cabaliſtes, divers Eſprits Elementaires, & le Seigneur Aſtaroth.

LETTRE CENT SOIXANTE-CINQUIEME.

Le Silphe Oromaſis, *au Cabaliſte* Abukibak.

TOUTES tes Lettres, ſage & ſavant Abukibak, me font beaucoup de plaiſir. Je t'avouerai cependant que celui que m'a

causé ta dernière, est supérieur à tout ce que j'ai ressenti à la lecture des autres; ton zèle pour les génies de notre ordre, ton attention à leur procurer l'immortalité après laquelle ils soupirent, y éclatent dans toute leur force. J'aurois dû te remercier plûtôt de ces généreux sentimens; mais diverses occupations indispensables se sont opposées au dessein que j'en formai d'abord, & m'ont empêché de l'exécuter jusques ici. Nos devoirs te sont trop bien connus, illustre Cabaliste, pour ne pas sentir la validité de mes raisons.

Je ne t'entretiendrai point de la nature des occupations qui m'ont empêché de te donner de mes nouvelles, il suffira de te dire que j'ai parcouru la plus grande partie des vastes régions de l'air. La seule chose dont je te ferai part aujourd'hui, sera la rélation d'un évenement, qui, tout commun qu'il soit, n'a pas laissé de faire de profondes impressions sur moi.

La route que je suivois pour exécuter la commission dont j'étois chargé, m'obligeoit à passer au-dessus d'une ville, aussi remarquable par sa beauté & sa riante situation, que par la richesse de ses habitans. J'y avois été plusieurs fois; mais je ne pus résister à la tentation d'entrer encore dans un lieu dont j'avois conservé des idées si agréables. Je m'arrête donc dans ma course, & j'entre dans cette ville, persuadé que je trouverois, à la

voir,

voir, le même plaisir que j'avois gouté autrefois. Je ne me trompai point; en y entrant, je trouvai toute la ville en mouvement, je m'informe quelle en peut être la cause. Celui à qui je m'adressai, surpris de ma demande, me répondit qu'il falloit que je fusse étranger, & que je ne fisse que d'arriver dans la ville, pour lui faire une semblable question. *Un Seigneur*, me dit-il, *distingué par sa naissance, ses richesses & ses emplois, se marie aujourd'hui avec une riche Héritière. Tout ce peuple que vous voiez assemblé, est venu ici pour être témoin de la joie de cet heureux couple. Vous ne tarderez pas à le voir passer pour aller recevoir la Benediction nuptiale.* En effet, comme nous nous entretenions, je vis arriver un carosse superbe, au fond duquel paroissoient les époux, richement parés, & le contentement peint sur le visage. L'on remarquoit la même joie sur celui des parens de l'un & de l'autre, & de tous les paranymphes. Une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe suivoit ce cortège, & accompagnoit de leurs vœux ces heureux époux. Ils vont à l'Eglise, un Prêtre benit leur mariage, & ils sortent dans le même ordre, & accompagnés de la multitude.

RIEN ne manquoit au bonheur des nouveaux mariés, ils touchoient à ce moment après lequel ils avoient si longtems soupiré; ils l'attendent avec impatience, il arrive enfin, & les voilà au comble de leurs vœux. Que cette pre-

mière nuit fut dèlicieuse pour eux! Si mes affaires m'avoient permis de m'arrêter plus long-tems dans cette ville, je me serois glissé dans la chambre nuptiale pour être le témoin de leur contentement : mais j'étois obligé de partir, & je préferai mon devoir à la satisfaction que que j'aurois eue de partager avec ces nouveaux mariés les plaisirs les plus parfaits des amans ; car tu n'ignores pas, sage & savant Abukibak, que la joie des mortels n'est pas indifférente aux Silphes.

Dans quinze jours j'eus fini les affaires dont j'étois chargé, je dirigeai ma course pour en aller rendre compte, par la même ville où j'avois été témoin du mariage de ce jeune Seigneur ; mais quel fut mon étonnement, lorsqu'après m'être informé du bonheur dont l'un & l'autre joüissoient depuis leur union, l'on m'eut appris que la mort y avoit mis fin. Peu de jours après le mariage, l'époux étoit tombé dans une maladie, contre laquelle tout l'art des Médecins n'avoit pû résister. C'est en vain qu'ils avoient déploié toute leur habileté pour conserver un époux chéri à une épouse chérie ; tous leurs efforts avoient été inutiles. Ni les pleurs des parens, ni les gémissemens de l'épouse, ni la jeunesse & la vigueur du mourant, ni la considération de son rang, de ses richesses & de ses dignités, ni aucune autre considération n'avoient pû fléchir la mort ; cette cruelle avoit impitoiablement tranché le fil de ses jours qu'il

qu'il se proposoit de couler avec tant de douceur & de félicité.

LES affaires dont j'avois été chargé, m'avoient si fort occupé, qu'il me sembloit qu'il n'y avoit eu qu'un moment entre celui où j'avois été témoin du bonheur de ces nouveaux mariés, & celui où il avoit fini. Je t'avoüe, sage & savant Abukibak, qu'un évenement aussi triste m'affligea beaucoup, & me fit faire bien des réflexions sur les accidens auxquels les hommes sont exposés. Auroit-on pû en effet être insensible à la désolation de deux familles entières, & à l'état triste & déplorable où se trouvoit une jeune veuve aïmable, qui venoit de perdre ce qu'elle avoit de plus cher au Monde? Elle n'avoit vû le mariage que de son beau côté, elle en avoit gouté toutes les douceurs, elle se flattoit que cet état n'étoit qu'une succession perpétuelle de félicité; pleine de ces idées, elle le voit dissoudre par la mort d'une personne qu'elle aime plus qu'elle-même, elle voit évanoüir toutes les flatteuses esperances de bonheur qu'elle avoit conçues. La fermeté la plus héroïque pourroit-elle être à l'epreuve d'un si terrible coup? Le cœur, le plus inaccessible à la pitié, pourroit-il s'empêcher de prendre part à sa situation?

J'ÉTOIS si pénetré de tout ce qu'il y avoit de tragique dans cette avanture, que je quittai incessamment la ville qui en avoit été le théatre. Tout ce que j'y

voiois, quelque charmant qu'il m'eût paru dans une autre circonſtance, me rappelloit le ſouvenir de l'ombre de bonheur dont ces deux perſonnes venoient de joüir, Que les hommes, ſage & ſavant Abukibak, peuvent faire peu de fond ſur leur félicité! Sont-ils au comble du bonheur, ils ne ſauroient être ſûrs d'en joüir un ſeul moment. L'inſtant dans lequel ils ſe croient le plus heureux, touche à celui du plus grand des malheurs. Le paſſage d'un de ces états à l'autre eſt ſi facile & ſi ordinaire, qu'il y a bien de la folie à s'enorgueillir d'une proſpérité qu'un ſouffle peut anéantir. S'il y avoit quelque bien qu'aucun accident ne pût ravir aux hommes, & dans la poſſeſſion duquel rien ne pût les troubler, ils ſeroient heureux lorſqu'ils le poſſéderoient; mais où eſt-il ce bien? Qui a jamais pû ſe vanter avec fondement de le poſſeder? Je ſais bien qu'il y a eu des Philoſophes qui ont prétendu être les poſſeſſeurs de ce riche thréſor; mais ils n'ont que trop appris par leur expérience que ces prétentions étoient chimériques, & ils ont enfin été obligés d'avoüer qu'une félicité parfaite n'étoit pas une choſe à laquelle un mortel pût atteindre ſur cette terre. Ce qui en approche le plus, ſage & ſavant Abukibak, eſt le témoignage d'une conſcience qui n'a rien à ſe reprocher ſur le paſſé, & qui n'appréhende point l'avenir. Un tel homme ne ſera pas à l'abri

bri des coups de la fortune, il n'y sera pas même insensible ; mais il lui restera toujours la plus grande consolation qu'on puisse esperer ; je veux parler de la persuasion intime qu'il est agréable au grand Juge de l'Univers, & qu'il ne doit point craindre de paroître devant ce Tribunal, si redoutable pour ceux qui ne sont pas dans le même cas que lui.

LA sagesse dont tu fais profession, illustre Cabaliste, m'a autorisé à te communiquer les réflexions que tu viens de lire. Elles ne t'avoient sans doute pas échappé, & ce n'est point pour t'instruire que je t'en fais part. Je n'ai eu d'autres vûes, en les couchant sur le papier, que de me satisfaire moi-même, & de te confirmer dans l'étude de la sagesse & dans l'attachement à la vertu, qui est le plus haut dégré de félicité auquel tu puisses atteindre.

EN refléchissant sur l'état où la mort de son mari a laissé cette jeune veuve, mes pensées se sont insensiblement tournées sur le veuvage en général. C'est, à mon avis, un état bien triste que celui d'une femme qui vient à perdre un mari qu'elle aimoit tendrement. Accoutumée à passer les jours & les nuits avec une personne qui faisoit tout le bonheur de sa vie, elle s'en voit tout d'un coup privée. De quelque côté qu'elle porte ses regards, elle découvre des objets qui lui en rappellent l'idée ; il n'y a point d'appartemens dans sa maison qui ne soit, pour

ainſi dire, un mémorial des agréables momens qu'elle a paſſés avec lui. Ici ils ont eu une converſation, remplie de tous les agrémens de l'amitié & de la tendreſſe la plus pure; là elle a reçu de ſon mari les marques d'un attachement ſincère par les attentions qu'il a eues pour elle dans les occaſions où ſon ſecours lui étoit néceſſaire. La nuit même, deſtinée au ſoulagement, ne ſauroit lui procurer du repos: elle ſe trouve ſeule dans un lit où elle avoit accoutumé de recevoir ce cher époux; y pourroit-elle être tranquille? De combien de choſes ne s'apperçoit-elle pas alors qu'elle en eſt privée? Si elle a vécu long-tems avec ſon mari, l'habitude d'être avec lui fera paroître cette ſéparation encore plus triſte; ſi le mariage n'a duré que peu de tems, elle ſentira d'autant plus la perte qu'elle a faite, parce qu'elle commençoit à y prendre du goût, & qu'elle ſe promettoit une félicité durable. Je ne te parlerai point ici de la perte qu'elle fait par rapport à l'appui de ſa maiſon, au ſoutien de ſa famille, à l'éducation de ſes enfans; ces choſes ſont ſenſibles & aſſez frappantes, ſans qu'il ſoit néceſſaire de les faire remarquer. La plûpart des Légiſlateurs, ſentant ce qu'il y avoit de triſte à ce dernier égard dans la condition des veuves, ont pourvû par des loix à ce qu'on ne pût pas les opprimer impunément.

Tu ne manqueras pas, ſage & ſavant Abu-

Abukibak, de me dire que la condition de toutes les veuves n'eſt pas auſſi triſte que je viens de la repréſenter. Il y a des mariages ſi mal aſſortis, qu'il ſemble que la mort d'un des époux ſoit le ſouverain bien de l'autre. Dans ce cas-là n'eſt-ce pas un bonheur pour elle de ſurvivre à ſon mari? Son état, bien loin de mériter la compaſſion, paroîtroit digne d'envie à bien des femmes. Je conviens avec toi, illuſtre Cabaliſte, que la condition des veuves de cette dernière eſpèce eſt moins à plaindre que celle des veuves de la première; mais je ne t'accorderai pas qu'il n'y ait rien de triſte. J'eſpere que tu te rangeras de mon opinion, après avoir lû mes raiſons.

Je remarque d'abord que quoique défaite d'un mari qui lui étoit à charge, elle ne laiſſe pas de perdre en lui le ſoutien de ſa famille; il y a cent choſes qu'un homme peut faire pour le bien de ſes enfans, qui ſont au-deſſus des forces d'une femme, ou que l'uſage ne veut point qu'elle faſſe. On ne ſauroit donc diſconvenir que ſi elle a des enfans & qu'elle les aime, la mort de ſon mari ne ſoit une perte pour elle. Je ſuppoſe même qu'elle n'ait point d'enfans, en ſentira-t-elle moins qu'elle a perdu une perſonne qui la mettoit à l'abri de la perſécution & de l'injuſtice, qui la garantiſſoit des attaques de ſes ennemis, & ſur qui elle pouvoit compter toutes les fois qu'elle

avoit beſoin de protection ? Ne s'appercevra-t-elle pas que cette mort a bien diminué les moïens de ſubvenir à ſa dépenſe ? Ne ſe verra-t-elle pas obligée de ſe retrancher ſur bien des choſes dont elle aura de la peine à ſe paſſer ? Une femme paſſe aiſément d'un état de médiocreté dans l'abondance, elle ſe fait bien-tôt à ce changement ; mais faites-la deſcendre de cet état pour la faire rentrer dans celui d'où elle étoit ſortie, ſouffrira-t-elle ce changement comme elle a fait le premier ? Je t'en laiſſe le juge.

Si cette veuve eſt jeune, & qu'elle n'ait pas été inſenſible aux plaiſirs de paſſer quelques momens avec un mari, elle regrettera la perte de ces momens, quelque charmée qu'elle ſoit d'être débarraſée de la perſonne de ſon époux. Conçois, ſi tu peus, ſage & ſavant Abukibak, ce qu'il y a de dur dans cette ſituation. Accoutumée à ſatisſaire de certains deſirs, elle n'avoit dans le mariage d'autre agrément que celui-là. Ses deſirs ſubſiſtent dans toute leur force, ils en acquiérent même tous les jours de nouvelles, & elle eſt hors d'état de les appaiſer. T'eſt-il jamais arrivé d'être preſſé par une ſoif ardente, & de ne pouvoir te deſaltérer ? Si tu as paſſé par cette épreuve, tu n'auras pas de peine à concevoir celle par où paſſe notre jeune veuve. Toute la différence qu'il y a entre l'un & l'autre cas, c'eſt que la ſoif ardente qui te preſſoit, n'a pas été

été de durée; au lieu que celle de la jeune veuve dure autant que ſon veuvage.

LEUR état ſeroit moins à plaindre, ſi la coutume, comme un vrai tyran, n'avoit établi que ce veuvage durât quelques années. N'eſt-ce pas aſſez qu'une femme ait perdu ſon mari, qu'il faille encore que la bienſéance la mette dans la dure néceſſité de n'ôſer réparer cette perte avant le tems fixé par la coutume? Au lieu de conſoler une veuve, on lui interdit la ſeule choſe qui pourroit peut-être la conſoler. Les Européens regardent comme une cruauté inoüie la triſte néceſſité que certains peuples de l'Aſie ont impoſée à leurs veuves; ils les obligent à ſe jetter toutes vivantes au milieu des flammes du bucher qui conſume le cadavre de leurs maris, & à mêler ainſi leurs cendre avec celles de leurs époux. Quand je dis *qu'ils les obligent* à cela, je ne veux pas dire qu'il y ait des loix poſitives à cet égard; ce n'eſt qu'un uſage auquel la bienſéance ne permet pas aux femmes de s'oppoſer. Celles qui s'en éloignent, ſont regardées avec execration par tous leurs concitoiens, & ne trouveroient pas à ſe remarier quand elles le voudroient. Je deſapprouve, ſage & ſavant Abukibak, cette barbarie, & je la condamne avec les Européens; mais l'uſage, établi parmi ces derniers, eſt-il moins cruel & moins barbare? Il n'exige pas d'une femme qu'elle ſe brule avec le cadavre de ſon mari,

mari, parce qu'on ne brule pas les morts parmi eux, & qu'il ne leur eſt pas permis de faire mourir les innocens ; mais n'exige-t-elle pas des veuves quelque choſe d'encore plus cruel ? Les veuves Aſiaſtiques mettent fin à leurs peines au bout de quelques heures ; mais les Européens prolongent celles des leurs quelques années. Celles-là ſont conſumées par un feu violent qui les étouffe dans peu ; un feu lent mine celles-ci inſenſiblement. Les Aſiatiques ne ſe gênent point, & ſont gloire de ce qu'elles ſouffrent : les Européennes au contraire doivent cacher avec ſoin le feu qui les dévore ; la moindre étincelle qui en paroîtroit, les perdroit de réputation. Je ne ſaurois mieux comparer la coutume de ces deux peuples à l'égard de leurs veuves, qu'à celle qu'un juge tiendroit à l'égard de deux criminels. Il condamneroit l'un à avaler un poiſon qui lui feroit perdre la vie dans quelques minutes, & il donneroit à l'autre un breuvage qui allumeroit dans ſon corps un feu ſecret, accompagné d'une ſoif ardente, qu'on lui défendroit de ſatisfaire avant le terme de deux ans. Je te demande, ſage & ſavant Abukibak, laquelle de ces deux punitions te paroit la plus rude ? Les maux du premier ſont terminés dans quelques minutes ; mais ceux du ſecond, qui ne ſont point inférieurs aux premiers, doivent durer deux ans. Il n'y a pas à héſiter, ce me ſemble,

j'ai-

j'aimerois mieux éprouver le ſort du premier que celui du dernier ; d'où je conclus que la coutume, en uſage par rapport aux veuves parmi quelques peuples de l'Europe, eſt plus barbare que celle des peuples de Coromandel.

LA condition des veuves étant ſi triſte, doit-on être ſurpris ſi elles ont tant d'envie de ſortir de cet état ? D'abord elles ne ſentent pas tout ce qu'il y a de dur dans leur ſituation, la douleur qui les accable, leur fait ſouvent former le deſſein de ne ſe lier par les nœuds que la mort vient de rompre, à aucune autre perſonne ; mais cette réſolution n'eſt pas de durée, & à peine leurs larmes ſont-elles eſſuiées, qu'elles forment déjà de nouveaux vœux. Pour une Artémiſe on trouve mille Matrones d'éphefe. Après avoir formé la réſolution que *Virgile* fait former à la fondatrice de Carthage *, après avoir dit ſolemnellement.

O pudeur ! je te garderai
Autant de tems que je vivrai.
- - - - - - - - - -
Le premier qui reçut ma foi,
L'emporta, mourant, avec ſoi.
Que le pauvre défunt la garde †

Elles

* Æneid. *Lib. IV. verſ.* 20-30.
† Scaron, *Virgile Traveſti*, *Liv. IV.*

Elles ne tardent pas à ſe laiſſer prendre dans les mêmes filets. D'abord elles diſent,

O! ſi je n'avois réſolu
De vivre en un état ſolu,
Si je n'étois bien réſolue
Après avoir été ſolue,
D'un homme qui me fut ſi cher,
De ne jamais me rattacher ;
Si je ne craignois mariage,
Comme un mari fait cocuage ;
Oui, ſi je ne l'avois juré,
Que ce nœud qui tient ſi ſerré,
Ne me ſerreroit de ma vie,
Je te confeſſe mon envie ;
(Mais n'en dit mot ma chere ſœur)
Cet homme me revient au cœur *

QUAND on en eſt là, il n'eſt pas difficile de ſe laiſſer perſuader à rompre les vœux qu'on avoit formés ; les moindres raiſons paroiſſent légitimes. Il ſuffit qu'on lui diſe,

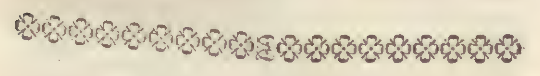
Sachez de moi, ma ſœur mamie,
Qu'un tantin de polygamie,
Quoique l'on diſe, fait grand bien :
Vous vieillirez en moins de rien,

Et

* Scaron, *ibid.*

Et quand vous vous verrez vieillotte,
Vous direz, peste de la sotte,
D'avoir passé vos jeunes ans,
Pour la crainte des Médisans,
Dans le fâcheux état de veuve,
Il n'est rien tel que chose neuve;
Choisissez un mari nouveau,
Et vous l'appliquez sur la peau;
*Il n'est point de telle fourrure *.*

Je te salue, sage & savant Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah.*



Lettre Cent soixante-sixieme.

Le Gnome Salmankar, *au sage Cabaliste* Abukibak.

Il y a quelques jours, sage & savant Abukibak, que mes affaires m'obligerent à aller en Angleterre, dans la Province de Cornoüailles. Après avoir exécuté ce qui m'y avoit attiré, je me déterminai à aller faire un tour à Londres, où je n'avois jamais été. La curiosité seule

* Scaron, *ibid.*

le étoit le motif qui me conduisoit ; & comme je n'avois rien de fort pressé alors, je m'y arrêtai quelques jours. Je parcourus les principaux quartiers de cette grande ville, & j'examinai tout ce qui méritoit quelque attention. J'aurois trop à faire, si je voulois t'entretenir de tout ce que j'y remarquai de beau & de grand ; je me bornerai uniquement à ce que tu vas lire.

La Bourse est un vaste bâtiment, où les marchands se rendent à une certaine heure de tous les quartiers de Londres, pour y traiter des affaires de leur Commerce ; c'est-là où chacun fait de son mieux pour négocier avantageusement, & pour devenir riche le plûtôt qu'il lui est possible. La coutume veut qu'au sortir de la Bourse, l'on aille se reposer un moment dans les Caffés du voisinage, qui y sont en grand nombre & de toutes les sortes. Il y en a qui sont fréquentés indifféremment de tout le monde sans distinction quelconque, ni de Religion, ni de profession, ni de Langue ; mais il y en a d'autres qui paroissent affectés à certaines choses, où à certains peuples. Chaque branche du Commerce, des Arts, de la navigation, des manufactures a le sien ; & soit affaires, soit curiosité, vous trouvez ainsi dans un instant des moïens de correspondance pour tous les lieux du Monde, & pour tous les négoces.

AIANT oüi dire que parmi ces maisons il y en avoit une qui étoit particuliérement destinée à l'usage des Savans & des Sciences, il me prit envie de voir ce qui s'y passoit ; & me l'étant fait indiquer par des gens qui la connoissoient, je hazardai d'y entrer. La salle, assez spacieuse & fort bien éclairée, avoit pour toute tapisserie un nombre infini de tableaux. Cette vûe me frappa, & sans prendre garde ni à ce que je faisois, ni à la compagnie qui considéroit avec attention un visage inconnu, je courus à ces peintures pour en repaître mes yeux. Quand je fus à portée de discerner les objets, je m'apperçus que c'étoit une collection de tableaux, au bas desquels l'on avoit écrit en gros caractères le nom des personnes qu'ils représentoient. La lecture que j'en fis, me découvrit aussi sans peine que ces ressemblances avoient été faites pour des morts que les Savans respectent, & qui se rendirent autrefois illustres dans les Sciences. Je me rappellai alors que ce Caffé n'avoit point d'enseigne qui pendit sur la rue, comme en ont tous les autres, & je m'imaginai que le maître, entrant en habile homme dans le goût des gens de Lettres, qui font tout ce qu'ils font tout autrement que le reste du genre humain, avoit mis son enseigne en-dedans, pour se distinguer de ses confreres qui la placent tous au-de-

hors. *Cependant*, me dis-je enſuite à moi-même, *voilà bien des enſeignes pour une ſeule maiſon ! Il doit y avoir ici quelque autre myſtère.*

En attendant que je puſſe m'en éclaircir, j'examinai en détail ces tableaux qui étoient tous de la même grandeur, & qui me paroiſſoient placés ſans aucun ordre ni de tems, ni de païs, ni de Religion, ni de Science. L'on y voioit pêle-mêle les *Grecs* avec les *Arabes*, les Anciens parmi les Modernes, & les Mahometans environnés de Gentils. Il eſt pourtant vrai que j'obſervai qu'il y avoit plus de deſſein dans la diſpoſition de la première rangée, qui étoit aſſez haute. On y avoit aſſorti, par voïe de diſtinction & de choix, ceux d'entre les Poëtes, les Orateurs, les Hiſtoriens, les Philoſophes & les Littérateurs de l'antiquité, qui tiennent encore le premier rang dans l'eſtime des hommes. Là ſe trouvoient *Homère*, *Virgile*, *Démoſthene*, *Ciceron*, *Thucydide*, *Tite-Live*, *Ariſtote*, *Séneque*, *Varron*, *Plutarque*, & quantité d'autres héros de cet ordre. Mais un point m'embarraſſa là-deſſus, c'eſt que dans les rangées inférieurs il ne laiſſoit pas que d'y avoir divers illuſtres, qui me ſembloient devoir appartenir à la première ; & n'en pouvant pénétrer la véritable raiſon, je crus bonnement qu'il pourroit bien être arrivé des morts, comme il arrive tous les jours

des

des vivans; que la faveur en eût apprécié le mérite, & que la prévention eût mis au plus bas étage ceux-là même que la justice auroit dû placer au plus haut. Cette espèce de renversement est si commune dans le train ordinaire, & d'ailleurs les préjugés regnent si fort parmi la plûpart des personnes qui s'érigent en fins connoisseurs, qu'après quelques réflexions, je me fortifiai dans ma conjecture.

LAS enfin de lire & de contempler séparément tous ces noms & tous ces visages, je me reculai de quelques pas pour joüir en gros du spectacle. Je te l'avoüerai, sage & savant Abukibak, le coup d'œil ne pouvoit être ni plus frappant, ni plus magnifique. Représentes-toi une de ces assemblées, où vos Sages, réunis pour l'examen de quelque question importante, paroisse avec toute la décence & toute la dignité qui leur convient. Ces tableaux firent sur moi la même impression que cette illustre assemblée y auroit fait, il me sembla que l'image m'en étoit retracée, & quelque inanimés que fussent tous ces grands personnages dont je voiois la peinture, je me sentis saisir de la même vénération que leur présence réelle eût pû m'inspirer, s'ils eussent été encore en vie. La draperie même, & les ornemens y contribuoient beaucoup; car les Peintres avoient eu soin d'y marquer la différence des rangs, des emplois

ſieur, me dit alors le plus voiſin, *ce ne ſont point des gazettes. Le garçon a eu raiſon de vous dire qu'il n'y en a point ici. Aucun de nous n'ôſeroit lire des papiers de pures nouvelles ; ils ſont ordinairement écrits avec tant de négligence, & les Auteurs y mettent ſi peu de ſel & d'eſprit, que la lecture n'en convient qu'à des gens de Cour, ou qu'à des courtauts de boutique. Il nous faut quelque choſe de plus relevé ou de plus délicat ; il nous faut des Ouvrages de génie, qui puiſſent ou inſtruire, ou donner à penſer. C'eſt par cette raiſon que l'on ne prend dans ce Caffé que les* Tranſactions Philoſophiques, *dont cependant il n'y a qu'un ou deux de nos Meſſieurs qui faſſent cas, le* Craftman *de* Caleb d'Anvers, *les* Mémoires de Trevoux, *le* Pour & Contre. *Cependant l'on y a reçu depuis peu, à la ſollicitation d'un nouveau venu qui fréquente quelquefois cette maiſon,* LA BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE. *Nous n'avons pas lieu de nous repentir de notre complaiſance. Les Journaliſtes travaillent avec beaucoup d'impartialité, & ils rendent juſtice égale à tout le monde. S'il y a quelque diſpute Littéraire, ils inſerent indifféremment les piéces du procès, concernant l'une & l'autre Partie ; de ſorte qu'après les avoir lües, nous pouvons prononcer ſur la queſtion avec connoiſſance de cauſe. S'il arrive aux Auteurs de prendre parti, ils le font avec cette chaleur qui anime lorſqu'on ſoutient une bonne cauſe. Qu'on leur faſſe voir enſuite qu'ils ſe ſont trompés, ils ont la*

bonne

bonne foi de l'avoüer dans la première partie de leur Ouvrage, qui paroît après qu'on les en a avertis. Il en paroît rarement un Volume sans des corrections de cette espèce. D'ailleurs, comme la plus grande partie de ce Journal est composé de Lettres, il plait à ceux de nos Messieurs qui préferent le style épistolaire à tout autre. Plusieurs même ne balancent pas à le proposer comme un modèle dans ce genre; pour moi, je vous avoüerai, continua-t-il, *que ce Journal me plait beaucoup par un autre endroit.* Comme toutes les raisons qu'il venoit d'alleguer en faveur de la BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, décidoient du mérite de ce Journal, j'avois quelque impatience de connoître cette dernière raison, qui me paroissoit superflue après ce qu'il venoit de dire. Je le priai donc de s'expliquer, & de m'apprendre ce qui avoit déterminé son goût pour cet Ouvrage. Voici ce qu'il me répondit, sans se faire presser davantage.

„ LES Lecteurs du commun s'en tiennent ordinairement à l'écorce, ou au „ premier sens des paroles qu'ils lisent. „ Graces à Dieu, je ne suis pas de ce „ nombre, & à force de méditations, j'ai „ réüssi à pénétrer d'abord dans l'esprit „ des termes d'un Auteur, & je découvre sans peine sa véritable pensée. J'ai „ étudié à fond le style spirituel, j'en ai „ même fait un Traité, où j'en donne

„ l'énygme & les règles. Tous mes exem-
„ ples font tirés d'*Origène* & de St. *Clément d'Alexandrie.* Pour y répandre de plus amples éclairciffemens, j'ai joint au Traité, par forme d'*Appendice*, une Differtation très curieufe fur *les Fables d'Efope*, & fur les *Hiéroglyphes* des *Egyptiens*, illuftrés par quelques pièces du Poëte *Rouffeau.* Je pourrois y ajouter à quelque heure des recherches fort rares fur la cabale des Juifs; mais ce n'eft encore qu'un fimple projet. Les matériaux me manquent, & je ne fais où en prendre que perfonne avant moi n'ait mis en ufage. Tant y a, que je m'entends parfaitement aux allégories; jugez fi poffédant cette Science au dégré que je fais, je ne dois pas trouver un plaifir fenfible à la lecture de la BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE. La plus grande partie des pièces qui compofent ce Journal, font allégoriques, il n'y a que des ignorans qui en foient la dupe, & qui les prennent à la lettre. Les diverfes pièces que ces Journaliftes nous donnent de tems en tems, comme pour fervir à l'Hiftoire des demêlés Littéraires, ne font rien moins que ce qu'elles paroiffent à l'abord; elles renferment les myftères de la plus fine politique. Sous les noms empruntés de *Rouffeau* & de *Voltaire*, ils font l'Hiftoire de tous les demêlés

„ des

„ des *Whigs* & des *Torys*. Cette Lettre, „ écrite de Paris, par où ces Messieurs „ terminent ordinairement chaque partie „ de leur Journal, qu'on prend communément pour des *Nouvelles Littéraires*, „ est une rélation de ce qui s'est négocié de plus important dans les principales Cours de l'Europe. J'y ai vû „ clairement, long-tems avant la dernière assemblée du Parlement, ce que le „ Ministère avoit résolu d'y proposer, & „ qu'il proposa en effet lorsqu'il fut assemblé. Les longs extraits d'Arithmétique qui y ont paru de tems en „ tems, n'ont ennuié tant de personnes, „ que parce qu'elles n'en pénétroient ni „ l'esprit, ni les vûes. Pour moi, j'ai „ démêlé sans peine que ce que l'on „ prenoit pour des calculs, n'étoit que „ des rélations en chiffre. La seule „ chose sur laquelle je n'ai pas pû m'éclaircir pleinement, regarde les personnes à qui ces rélations sont adressées; „ mais pour ce qui est des choses mêmes, je n'en ai pas perdu une période. A en juger par ce dernier article, „ l'on seroit tenté de croire que ces rélations ont été faites pour être envoiées „ à quelque Ecclésiastique d'une dignité „ éminente; car on lui parle avec la „ soumission la plus profonde, & on lui „ rend compte de tout ce qui a quelque „ rapport à l'Eglise. Les plus petites

„ circonſtances de ce qui s'agite entre
„ nos Miniſtres Presbytériens & les E-
„ piſcopaux, n'y ſont point omiſes ; il
„ faut même que l'Auteur ait des habi-
„ tudes avec ceux qui ſont à la tête de
„ l'un ou de l'autre parti, puiſqu'il pa-
„ roît ne pas ignorer ce qui ſe négocie
„ de plus ſecret. Peut-être même eſt-
„ il dans la confidence de tous les deux,
„ par où il arrive qu'il ne lui échappe
„ rien de tout ce qui ſe fait. A juger
„ par quelques traits, lancés de tems en
„ tems contre les Proteſtans, on croiroit
„ preſque qu'ils partent d'une main *Ja-
„ cobite.* Je pourrois en dire davantage,
„ continua-t-il, mais ce n'eſt ici ni le
„ tems, ni le lieu d'expoſer toutes les ob-
„ ſervations importantes que j'ai faites
„ ſur cet Ecrivain & ſur ſes Ecrits. Je
„ me propoſe de les communiquer bien-
„ tôt au Public, & je me félicite d'a-
„ vance d'une approbation que vous
„ ne me refuſerez pas. „ Il ſe tut à ces mots, en touſſant, comme pour donner plus de poids à ſes ſavantes remarques, & nous inviter à lui donner les éloges qu'il prétendoit dûs à ſa pénétration.

J'AUROIS fort envie, ſage & ſavant Abukibak, de te faire part de la ſuite de cette avanture ; mais ce ſeroit abuſer de ta complaiſance, & te faire perdre un tems que tu peus emploier ſi utilement, que

que de t'obliger à lire une plus longue Lettre.

JE te ſalue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

LETTRE CENT SOIXANTE-SEPTIEME.

Le Gnome Salmankar, *au ſage & ſavant Cabaliſte* Abukibak.

TU juges bien, ſage & ſavant Abukibak, que j'avois eu beaucoup de peine à tenir mon ſérieux pendant la longue tirade par où j'ai fini ma dernière Lettre. La ſingularité du diſcours que venoit de tenir cet homme, me le fit aiſément reconnoître pour une de ces perſonnes qui entendent fineſſe à tout, excepté dans les choſes où il y en a véritablement. Il tomboit dans le même défaut, où quelques-uns de vos Cabaliſtes ſont tombés. Au lieu de chercher les myſtères de la Cabale dans les Livres qui en traitent véritablement, ils les ont laiſſés pour courir après des Auteurs qu'ils ont cru bonnement avoir traité de cette Science, quoique ce n'ait jamais été leurs vûes. Cela leur a fait faire un très grand

grand nombre de fautes qui ont décrié la Cabale, & ont rendu méprisable au vulgaire une Science qui mérite l'attention de tous les véritables Savans. Qui se seroit jamais imaginé qu'on eût pû trouver un homme assez dérangé pour convertir la *Bibliothéque Françoise*, Ouvrage de pure Littérature, en Livre de politique, où l'on traite de tout ce qui se passe dans le cabinet des principaux Ministres d'Etat ? Qui croiroit qu'on a pû y trouver tout ce qui concerne l'état Ecclésiastique & politique de l'intérieur de la Grande-Bretagne ? En refléchissant sur cela, je me sentis quelque envie secrete de rire. Je trouvois encore fort plaisante l'association du Poëte *Rousseau* avec deux Peres de l'Eglise, elle ressembloit assez à celle de quelques-uns des tableaux, dont je t'ai dit que la salle étoit tapissée. Je n'étois pas le seul dans la compagnie qui fût obligé de se faire violence pour s'empêcher d'éclater de rire, ces deux Messieurs qui étoient à côté de moi, étouffoient à force de réprimer la malignité de leur cœur. Telle étoit la situation de tous ceux qui avoient oüi son discours, lorsque je lui répondis avec toute la gravité possible, *que c'étoit moi qui devois me féliciter du cas qu'il daignoit faire de mon approbation. Il me tarde*, continuai-je, *de voir les beaux Ouvrages que vous venez de nous annoncer. Un commentaire de votre façon sur*

la

la BIBLIOTHÉQUE FRANÇOISE *ne pourra être qu'extrêmement utile au Public.*

LA contenance avec laquelle je fis ce compliment à notre homme, fit perdre terre à nos deux voisins, qui éclaterent de toutes leurs forces ; mais de peur de me déconcerter tout-à-fait, je passai vite à quelque autre chose. *Messieurs*, ajoutai-je en les saluant tous trois, *puisque j'ai le bonheur de me rencontrer avec des personnes du premier mérite, permettez-moi de tirer tout le profit possible de cet avantage. La tapisserie de cette salle a quelque chose qui me paroît si mystérieux, & qui est en même tems si extraordinaire, que je souhaiterois fort trouver quelqu'un qui daignât me l'expliquer. Où chercherai-je tant de complaisances & tant de lumières, si je ne les rencontre dans votre compagnie ?*

ALORS, celui de mes trois Messieurs, qui avoit jusqu'ici gardé le silence, prit la parole d'un ton majestueux, & me dit: „ Si quelquefois, Monsieur, vous avez „ lû nos Poëtes, vous devez savoir qu'ils „ parlent souvent du *Temple de Mémoire.* „ Ils feignent que tous les grands noms y „ sont gravés sur des plaques d'airain ; „ que la renommée les y porte de tous „ les endroits de la terre, & qu'ils y sont „ éternellement à couvert des injures du „ tems. Il n'est pas necessaire sans dou- „ te de vous avertir que ce n'est-là qu'une „ fiction Poëtique, & qu'il n'y eut ja-

„ mais

„ mais d'édifice pareil ; mais vous ſaurez
„ que les Fondateurs de cette maiſon
„ entreprirent d'y réaliſer, autant qu'il
„ ſe peut, cette chimère. Il faut pour-
„ tant obſerver que pour garder quelque
„ proportion avec la grandeur de la ſal-
„ le, ils ſe bornerent ſagement aux Au-
„ teurs ; & cela d'autant plus, que leur
„ deſſein principal étoit l'honneur des
„ Sciences. Il n'y a donc point d'Ecri-
„ vain illuſtre qui n'ait ici ſa place, ou
„ qui ne doive l'y avoir à quelque heure.
„ Vous le comprendrez mieux quand je
„ vous aurai dit que toutes les perſonnes
„ qui veulent fréquenter réguliérement
„ ce Caffé, ſont dans l'obligation de ſe
„ faire inſtruire ſur le régître du maître,
„ & de contribuer chacun ſon tableau,
„ qu'il fait peindre à ſes fraix d'une cer-
„ taine grandeur, qui doit être toujours
„ la même, comme vous le voiez. Il faut
„ que ce nouveau portrait ſoit auſſi d'un
„ nouveau perſonnage ; & pour éviter
„ toute diſpute, il eſt établi qu'on le
„ place immédiatement à la ſuite du der-
„ nier, dans la rangée qui n'eſt pas en-
„ core remplie. C'eſt-là ce qui produit
„ le peu d'ordre que vous avez pû y re-
„ marquer, il choque à la première vûe ;
„ mais lorſqu'on en fait la raiſon, le bon
„ ſens y paroît. Nous y ſuivons cepen-
„ dant quelques règles, dont je dois vous
„ inſtruire.

„ Nous

„ Nous n'abandonnons pas entiérement „ les choses au caprice de celui qui doit „ donner le tableau. Le mauvais goût „ de quelques Savans ne nous est pas „ inconnu; la vermine de la République „ des Lettres inonderoit bientôt cette „ salle, si l'on portoit trop loin cette „ complaisance. Pour prévenir l'encanail- „ lement, la personne, nouvellement in- „ troduite, est tenue de proposer son Au- „ teur en pleine assemblée, & l'on dé- „ cide à la pluralité des voix si cet Au- „ teur est d'un mérite à tenir rang par- „ mi les grands hommes. Cette métho- „ de a donné jusqu'ici l'exclusion à quan- „ tité de Poëtes, d'Orateurs, de Philo- „ sophes, de Critiques & d'Historiens „ qui firent grand bruit dans leur tems, „ & que l'on ne connoît presque plus „ dans le nôtre. Il n'y a pas jusqu'au „ Cardinal de *Richelieu*, qui n'a pû en- „ core parvenir à l'honneur d'être ad- „ mis, malgré les diverses tentatives qui „ ont été faites. La pluralité des voix a „ toujours été contre lui, parce que l'on „ est dans le préjugé général que ses Ou- „ vrages, d'ailleurs médiocres, n'avoient „ de lui que le nom.

„ Vous me demanderez peut-être si „ cette règle est si bonne, que l'on y „ puisse compter en toute assûrance. Je „ vous avoüerai sans détour qu'elle l'est „ si peu, qu'il ne s'en peut à quelques é-

„ gards

„ gards de plus incertaine. Il arrive ici, „ comme par-tout ailleurs, qu'en bien des „ rencontres la brigue ou la faveur l'em- „ portent sur la raison. La multitude sa- „ vante n'est pas toujours la moins du- „ pe, il n'y regne ordinairement que „ faux savoir & que faux goût, & *Mo-* „ *lière* a eu grande raison de dire.

„ *Qu'un sot savant, est sot, plus qu'un sot* „ *ignorant.*

„ L'INCONVENIENT seroit donc sans „ remède, si l'on n'y avoit pas pourvû „ en partie par une seconde maxime „ qui est religieusement observée.

„ DANS un certain tems de l'année on „ tient un Chapitre général, que l'on „ pourroit appeller *les Grands jours de la* „ *Renommée.* Là, nous faisons passer en „ revûe le mérite des Auteurs dont les „ portraits ont été mis dans la salle. „ L'on ne touche point à la première „ rangée, parce que nos Fondateurs qui „ firent le choix des personnages qu'on „ y a placés, y apporterent eux-mê- „ mes tant de circonspections, qu'ils n'y „ placerent que des illustres qui eurent „ pour eux toutes les voix de l'assemblée, „ & qui avoient eu de même toutes cel- „ les de tous les païs & de tous les sié- „ cles. Mais tout le reste, un à un, „ passe de nouveau en revue, & le sort

„ en

„ en dépend des déliberations de la com-
„ pagnie, qui les remet honorablement
„ à leur place, ou qui les condamne à
„ une expulſion éternelle, ſelon qu'ils
„ lui paroiſſent dignes de l'un ou de l'au-
„ tre. Vous concevez aiſément là-deſſus
„ qu'il y en a toujours quelques-uns qui
„ reſſemblent à l'Empereur *Claude*, &
„ qui ſubiſſent la même fortune. Ce
„ Prince, mis au nombre des Dieux
„ par politique, en fût bientôt effacé
„ par un retour de bon ſens, & le Pu-
„ blic, que l'Apothéoſe avoit ébloüi, en
„ ſentit tout le ridicule après la dégra-
„ dation. Combien d'Ecrivains n'y a-
„ t-il pas eu par-tout, dont la réputation
„ qui s'étoit ſoutenue pendant quarante
„ à cinquante ans, & quelquefois davan-
„ tage, eſt tout-à-fait tombée à l'exa-
„ men impartial que l'on en a fait dans
„ la ſuite? En quelque endroit de la ſal-
„ le que vous regardiez, vous y cherche-
„ riez vainement les noms de *Ronſard*,
„ de *la Serre*; & de tant d'autres qui
„ donnerent jadis tant d'occupations &
„ tant de profits aux Libraires. Ils ont
„ pourtant eu l'honneur d'y être; je me
„ ſouviens d'avoir appris, dans ma pre-
„ mière jeuneſſe, d'un vénerable vieil-
„ lard, que ſon pere les y avoit vûs.
„ Sur le tout, nous avons pour princi-
„ pe que des Ecrivains que l'on ne veut
„ plus lire cent ans après leur mort, ou

„ que l'on ne peut plus lire qu'avec dégoût & ſans indignation, ne méritent „ jamais d'être lûs.

„ Mais voici en troiſième lieu, Monſieur, la meilleure & la plus eſſentielle „ de nos ſages précautions pour empêcher que ce *Temple de Mémoire* ne ſoit „ profané par d'indignes ſujets. Nous „ n'y admettons point de vivans, & les „ morts mêmes n'y peuvent entrer qu'au „ bout de trente années, ce terme étant „ ſi bien fixé par nos ſtatuts, que l'on „ ne peut faire grace ni d'un mois, ni „ d'un jour. Vous ſentez bien vous-même qu'il ne ſe peut de règle ni plus „ néceſſaire, ni plus ſenſée. Pendant „ que les Auteurs ſont en vie, il eſt „ comme impoſſible d'apprécier impartialement leur valeur intrinſeque; la „ même impoſſibilité ſubſiſte pendant „ que leurs premiers contemporains ſont „ encore le grand nombre. S'il nous arrivoit de nous relâcher là-deſſus, il „ faudroit plus de vingt ſalles comme la „ nôtre, pour y placer tous les perſonnages que l'on mettroit ſur les rangs „ en faveur du bruit qu'ils font eux-mêmes, ou du débit prodigieux de „ leurs Livres. Il n'y a de vrai mérite „ que celui qui paſſe au-delà du ſépulchre, & que la troiſième génération „ reconnoît; à cela ſeul nous meſurons „ les grands hommes. Ceci a fait que

„ juſ-

„ jusques à présent nous n'avons point
„ encore eu parmi nos illustres, ni *Bour-*
„ *daloüe*, ni *la Rue*, ni *du Bose*, ni *Mar-*
„ *met*, ni *Cheminais*, ni *South*, ni *Caryl*,
„ ni plusieurs de leurs semblables qui fu-
„ rent l'admiration de leur tems, & qui
„ ne monterent jamais en Chaire qu'à
„ travers des flots d'auditeurs. Qui sait
„ si leurs noms paroîtront admissibles lors-
„ qu'on s'avisera de les proposer? Voilà,
„ Monsieur, les éclaircissemens que vous
„ nous aviez demandés: si cependant ces
„ deux Messieurs trouvent à propos d'y
„ ajouter quelque chose, je serai ravi de
„ l'entendre. „ C'étoit par compliment; car en prononçant ces dernières paroles, il fit un grand salut à la compagnie, & se retira.

JE m'entretins encore quelques momens avec les deux personnages qui étoient à la table où j'avois pris place. Ils me confirmerent tout ce que celui qui étoit parti venoit de dire, ajoutant seulement qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit parlé avec plus de bon sens. Et tout de suite, sans savoir si leur discours me faisoit plaisir ou non, ils tomberent sur lui; sans aucun ménagement. A les entendre, c'étoit un homme, qui avec un savoir très médiocre vouloit décider de tout en dernier ressort. On ne propose jamais de sujet pour donner place à son portrait dans cette salle, qu'il n'ait

quelque chofe à dire contre lui. Si le nouveau venu veut avoir fon fuffrage, il faut qu'il le confulte avant qu'il propofe quelqu'un ; autrement il eft fûr qu'il s'y oppofera. *Croiriez-vous*, continua l'un d'eux, *que dans notre dernière affemblée générale il propofa d'exclure de la falle le grand-pere de ma femme, que j'y avois fait placer lorfque je commençai à fréquenter ce Caffé ? Tout le crédit de mes amis ne fut pas capable de tenir contre les mauvaifes raifons qu'il allegua ; il en fallut paffer par où il voulut, & l'on vit chaffer du Temple de Mémoire un homme qui avoit fait l'admiration de fon fiécle.* Curieux de favoir quelle avoit été la profeffion de fon grand-pere, je l'interrompis pour le lui demander. *Il excelloit*, me répondit-il, *en deux chofes, chacune defquelles, prifes à part, lui auroit dû mériter une place parmi nos illuftres. Il étoit le premier homme du monde pour faire le fquelette de la feuille d'une plante, & c'eft lui qui a inventé l'art de découper du papier pour en faire toutes fortes de figures, également utiles & curieufes. Jugez, Monfieur, fi avec de fi beaux talens on ne lui a pas fait la plus grande injuftice de l'exclure de la place qu'il occupoit fi dignement.*

Ce ne fut pas fans peine, fage & favant Abukibak, que je gardai ma gravité; mais comme j'étois curieux de favoir les motifs qui animoient l'autre contre l'abfent, je crus que pour me fatis-

tisfaire, il ne falloit point perdre contenance. Je m'adressai donc à lui, & demandai *s'il avoit d'aussi bonnes raisons pour regarder comme un ignorant celui qui venoit de se retirer, que celles que son ami venoit d'alleguer? Monsieur,* me dit-il alors, *je crois que vous êtes persuadé qu'on ne sauroit être véritablement savant sans avoir de la Religion. Quiconque a fait des progrès dans les Sciences, ne sauroit être ni Athée, ni Déïste. Si j'ai des preuves que la personne qui vient de nous quitter, est pour le moins dans les principes de ces derniers, vous conviendrez avec moi que je suis bien fondé à le regarder comme un ignorant.* Comme je m'impatientois de voir la conclusion de son raisonnement, je lui accordai tout ce qu'il voulut, me contentant de lui demander pourquoi sa Religion lui étoit suspecte? *Pourquoi! Monsieur,* repliqua-t-il avec feu, *apparemment que vous ne connoissez point ce personnage, puisque vous me faites une pareille question.* Je lui avoüai qu'en effet je ne l'avois jamais vû que dans ce moment-là. *Eh bien!* dit-il, *il faut vous le faire connoître.* Alors il me dit que cet homme avoit à la vérité fait divers Ouvrages pour défendre la Religion en general; qu'il avoit même répondu avec force à un Ecrivain de grande réputation qui avoit attaqué la Réformation; que dans tous ses discours il ne paroissoit point qu'il fût un libertin, & que

ſa conduite ne donnoit aucun lieu de le croire; mais malgré tout cela, il n'en eſt pas moins ſuſpect à ceux qui le connoiſſent. „ Auſſi-tôt qu'il paroît un Li-
„ vre de Théologie, il en fait apper-
„ cevoir les défauts. S'il y a des hé-
„ reſies, ou des choſes contraires à la
„ ſaine morale, il eſt des premiers à les
„ relever. Et comme il eſt rare de trou-
„ ver un Livre de Théologie ſans dé-
„ fauts, il n'y en a aucun qui ne ſoit
„ l'objet de ſa critique. Je vous laiſſe à
„ juger, continua-t-il, ſi un homme de
„ ce caractère peut avoir de la Religion.
„ Si cela étoit, il feroit grace au mau-
„ vais en faveur du bon, & il n'ex-
„ poſeroit pas la Religion, en relevant
„ ce qu'il y a de mauvais dans les Li-
„ vres qui en traitent; car vous n'i-
„ gnorez pas que les incrédules ne diſ-
„ tinguent point la Religion des Livres
„ où elle eſt traitée. Lorſqu'ils voient
„ qu'un Auteur qui s'eſt acquis de la
„ réputation, trouve des fautes dans un
„ de ces Livres, ils en concluent auſſi-
„ tôt qu'il a trouvé des fautes dans la
„ Religion, & ils ne manquent point de
„ s'en ſervir de prétexte pour la rejetter
„ totalement. Il n'ignore pas cela; ce-
„ pendant il ne s'écarte point de ſa maxi-
„ me. Ai-je donc eu tort de vous dire
„ qu'il n'avoit point de Religion? J'avois
„ un parent, qui dès ſon enfance s'étoit
„ ac-

„ acquis de la réputation par son adresse
„ à faire de belles bouteilles d'eau de sa-
„ von; aucun de ses camarades n'en pou-
„ voit faire d'aussi grandes, ni d'aussi du-
„ rables. Enflé de ce succès, il courut
„ le Monde pour faire valoir son talent,
„ & chaque jour il se perfectionnoit dans
„ son art. Enfin, il parvint à donner à
„ ses bouteilles assez de corps pour les
„ faire durer jusques à ce qu'il eût trou-
„ vé quelqu'un pour les acheter. Il ven-
„ doit en même tems une boëte, dans
„ laquelle il serroit la bouteille, & re-
„ commandoit à l'acheteur de se bien
„ garder de l'ouvrir, parce que le mou-
„ vement qu'il se donneroit pour cela,
„ pourroit la casser. Il en fit un très
„ grand débit dans le Roïaume, & ga-
„ gna en peu de tems de grands biens.
„ On n'avoit point de mérite, & on é-
„ toit regardé comme un homme d'un
„ autre Monde, si l'on n'avoit pas de ces
„ bouteilles. Cependant personne n'ô-
„ soit ouvrir sa boëte, & croioit bonne-
„ ment que la bouteille ne se casseroit
„ jamais, tandis qu'il garderoit cette
„ précaution. L'homme, que vous ve-
„ nez de voir sortir, fut moins crédule
„ que les autres; il ouvrit sa boëte, &
„ fit voir à plusieurs amis que quelque
„ soin qu'il eût pris pour l'ouvrir douce-
„ ment, la bouteille n'avoit pas laissé de
„ se casser. Il fit même un Traité ex-
„ près, pour prouver qu'il étoit impos-

„ sible que la chose arrivât autrement; „ il desabusa par-là un grand nombre de „ personnes. Mon cousin n'eut plus un „ si grand débit de sa marchandise; & „ au lieu qu'il auroit pû faire faire une „ fortune brillante à ses enfans & à tous „ ses parens, il se vit obligé de vivre „ du revenu des biens qu'il avoit amassés, & de toucher de tems en tems à „ ses capitaux. Ses enfans, accoutumés „ à vivre d'une certaine manière, ne „ voulurent rien retrancher de leurs dépenses; de sorte qu'en très peu de „ tems ils se virent réduits à l'état où „ leur pere s'étoit trouvé en commençant à faire des bouteilles de savon. Je „ vous demande encore une fois, Monsieur, si celui qui fait ainsi perdre la „ fortune à un honnête homme, qui est „ la cause que ses enfans sont réduits à „ un état bien different de celui où ils „ se sont vûs, peut avoir de la Religion?„ A ces mots il se tut. Je me levai alors, les remerciai l'un & l'autre de ce qu'ils venoient de me dire, & sortis du Caffé.

Tu feras, sage & savant Abukibak, l'usage que tu trouveras à propos de l'avanture que je viens de te communiquer. Elle m'a paru si singulière, que j'aurois cru manquer à l'amitié que j'ai pour toi, si j'avois négligé de t'en faire part.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



LETTRE CENT SOIXANTE-HUITIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

IL y a tant à profiter, ſage & ſavant Abukibak, dans la lecture de tes Lettres, que je ne me laſſe point de les relire. Occupé l'autre jour à en revoir quelques-unes, je tombai ſur celle où tu prétends établir la réalité de l'évocation des Eſprits par l'autorité de nos Livres ſacrés *. Tu crois que ce qu'ils nous diſent de la manière dont la Pythoniſſe d'*Endor* fit apparoître l'ombre du Prophéte *Samuel*, eſt déciſif ſur cette matière, & qu'on ne ſauroit, ſans ſe joüer des termes de l'Ecriture, donner à cette hiſtoire un ſens contraire aux idées que tu t'es faites là-deſſus. Je reſpecte tes lumières ; mais je ne ſaurois embraſſer ton opinion ſans avoir de plus grands éclairciſſemens. J'uſerai aujourd'hui de la liberté que tu m'as accordée de pouvoir te propoſer mes doutes ſans ſcrupule, & je t'expoſerai les raiſons que j'ai pour ne pas entrer dans tes idées ſur cette matière.

JE remarquerai d'abord que quand bien même

* Voyez la *Lettre* CIV.

même l'on accorderoit la réalité de l'évocation de l'ame de Samuel, l'on ne feroit pas en droit d'en conclure en faveur du fyftême d'Agrippa, & de ceux qui ont écrit de la manière d'évoquer les Efprits. C'eft toujours mal raifonner de conclure d'un cas particulier au général: fi une fois cette règle étoit reçue, il n'y auroit rien qu'on ne pût envifager comme poffible à l'homme, dès qu'il auroit été fait une fois par un homme. De cette manière, Agrippa auroit auffi bien pû foutenir que nous pouvons nous fraïer un chemin au travers des eaux, ou marcher deffus fans enfoncer; reffufciter des morts; guérir toutes fortes de maladies; monter au Ciel, &c. parce qu'il y a eu des hommes qui ont opéré tous ces miracles. Nous devons donc, avant de faire fond fur l'hiftoire de la Pythoniffe d'Endor, examiner fi les circonftances où elle fe trouvoit, ne forment pas un de ces cas particuliers dans lefquels Dieu juge à propos de s'écarter des loix qu'ils s'eft prefcrites pour gouverner le Monde. Je crois que fi l'on y fait bien attention, l'on trouvera que Dieu pouvoit avoir des raifons pour s'ecarter dans ce cas des loix générales. Les circonftances où fe trouvoit Saül, étoient fi fingulières, qu'on ne doit pas être furpris fi Dieu permit que l'ombre de Samuel apparût à ce Prince; mais comme je ne fuis pas dans l'idée que l'évocation ait été réelle, je n'en dirai

dirai pas davantage pour ſoutenir ce ſentiment.

IL paroît que tu te tiens étroitement attaché aux termes du texte de l'Auteur ſacré, perſuadé qu'ils te favoriſent; je crois au contraire qu'ils ſont contre toi, c'eſt la ſeconde choſe à laquelle je te prie de faire attention. Il faut obſerver de certaines cérémonies pour faire une évocation, elles ſont même abſolument néceſſaires pour réüſſir dans ſon projet. Nous ne liſons cependant pas que cette femme d'*Endor* ait fait aucune de ces cérémonies, ſans leſquelles l'évocation ne ſauroit ſe faire, ſelon l'opinion que tu défends. Voici tout ce que l'Hiſtorien ſacré nous rapporte: *La femme lui dit, Qui veux-tu que je te faſſe monter? Et il répondit, Fais-moi monter* Samuel. *Et la femme, voiant* Samuel, *s'écria à haute voix, diſant à* Saül, *Pourquoi m'as-tu trompée? Car tu es* Saül. Il n'y a aucun intervalle entre le moment où *Saül* eut déclaré ſa volonté, & celui de l'apparition de *Samuel*; comment auroit-elle pû faire ſon évocation? Il paroît que *Samuel* ſe préſenta tout d'un coup à la Pythoniſſe dans le tems qu'elle ſe diſpoſoit à faire ſes enchantemens. Elle fut ſi effraïée de cette apparition à laquelle elle ne s'attendoit point, qu'elle jetta un grand cri, & ſe plaignit à Saül de ce qu'il l'avoit trompée. Je te demande maintenant ſi cette femme n'aiant aucune part à l'évocation de *Samuel*, l'on

en

en peut conclure que les hommes peuvent par de certains charmes évoquer les Esprits ? Je ne le crois pas.

J'AI supposé dans ces deux premières remarques que *Samuel* apparut réellement, & j'ai fait voir que la réalité de cette apparition ne prouve point que les hommes puissent évoquer les Esprits comme l'a prétendu *Agrippa*, & toi, sage & savant Abukibak, après lui. Je vais plus loin maintenant, je soutiens que tout cela ne fut qu'une fourberie de cette femme; mais avant que de donner les preuves de mon opinion, tu me permettras de faire quelques remarques préliminaires.

IL n'y a que trois sentimens parmi les Interprètes sur l'histoire de l'apparition de *Samuel*. Les uns veulent que ce fut l'ame du Prophéte, ou sa personne entière qui apparut; les autres, que ce fut le Démon qui joüa le personnage du saint homme; quelques-uns enfin, que tout cela fut une fourberie de la Pythonisse. La première opinion ne s'accorde guères avec les idées que nous nous faisons des perfections de Dieu. Quelle apparence qu'après avoir interdit toutes les manières de deviner par l'Esprit de Python, il voûlût mettre en crédit cet art chimérique, en faisant réellement apparoitre *Samuel* à l'évocation qu'en fit cette femme ? Comment peut-on s'imaginer que Dieu, qui avoit refusé de répondre à *Saül* par les voïes

per-

permiſes, lui ait fait connoître ſa volonté par des voïes illicites? Seroit-il poſſible qu'un Etre ſi bon & ſi ſage ſoumît l'ame des Saints glorifiés, d'un illuſtre Prophéte, aux enchantemens d'une miſérable femmelette? La ſeconde opinion n'eſt pas mieux fondée. S'il eſt au pouvoir du Diable de ſe fabriquer un corps, & de prendre la reſſemblance de qui il juge à propos, quelle ne ſera pas la triſte condition des mortels? Ils ſeront à toute heure expoſés à être le joüet de l'Eſprit Infernal, qui les trompera quand il le jugera à propos.

Tu me diras ſans doute, ſage & ſavant Abukibak, qu'il n'eſt pas plus difficile de concevoir que le Démon puiſſe prendre la figure qu'il juge à propos, que de croire la métamorphoſe des Silphes, des Gnomes, &c. mais la choſe eſt bien différente. Ces génies ne prennent point un corps pour faire du mal, pour troubler le train ordinaire des choſes de la vie; au lieu que les Démons n'ont d'autre but que celui-là. Dieu peut permettre la métamorphoſe des uns, parce qu'elle eſt innocente, & refuſer de ſe prêter à celle des autres, parce qu'elle eſt néceſſairement criminelle.

Tu pourrois encore m'objecter que la réalité de l'apparition de *Samuel* a été reconnue par un ancien Auteur, que les Catholiques-Romains ont mis dans le rang de

de leurs Ecrivains ſacrés *, par divers Peres de l'Egliſe, comme *Juſtin Martyr*, *Origène*, *Ambroiſe*, *&c.* & par la plûpart des Théologiens de la Communion de Rome. Je te répondrai que ce n'eſt pas à des autorités, mais à des raiſons ſeulement que je veux me rendre. Celle du fils de *Sirach* ne doit être regardée que comme celle d'un ſimple particulier, juſques à ce qu'elle ait été conſtatée par des preuves ſans replique. Pour ce qui regarde le témoignage des Peres, on peut leur en oppoſer d'autres qui n'ont pas eu moins de réputation qu'eux ; tels ſont *Tertullien*, *Baſile*, *Gregoire de Nyſſe*, *St. Jérôme*, *&c.* Enfin, les Théologiens de l'Egliſe Romaine doivent être regardés comme Parties dans cette affaire ; ils prétendent tirer de cette hiſtoire de grands ſecours pour l'affermiſſement du dogme du Purgatoire, qu'on peut regarder avec raiſon comme le plus lucratif de cette Egliſe.

Je regarde donc le troiſième ſentiment ſur cette hiſtoire, comme le ſeul véritable, le ſeul qu'on puiſſe concilier avec la ſageſſe & les perfections de la Divinité. Il n'eſt queſtion que de faire voir qu'il s'accorde parfaitement avec la narration de l'Ecrivain ſacré ; c'eſt ce que je vais ta-

* Eccléſiaſtique XLVI. vſ. 21.

tâcher de mettre dans un auſſi grand jour qu'il me ſera poſſible.

IL faut d'abord conſidérer le caractère de *Saül*, ſelon que l'on peut le recueillir de l'Auteur de ſa Vie. Il avoit donné pluſieurs fois des marques de démence; il étoit fort ſoupçonneux; il étoit atteint d'une mélancholie noire; ſuperſtitieux & crédule à l'excès. Cet homme ſe voioit attaqué par les Philiſtins dont il craignoit les armes. Dans cette ſituation, il conſulte Dieu pour ſavoir ce qu'il y avoit à faire dans une circonſtance auſſi critique; mais *Dieu* qui l'avoit abandonné, *ne lui répond ni par ſonges, ni par Urim, ni par les Prophétes.* Lors ne ſachant quel parti prendre, il crut que Samuel qui avoit toujours eu une certaine affection pour lui, pourroit lui donner quelque conſeil ſalutaire; mais comme il étoit mort, il étoit queſtion de trouver quelqu'un qui pût le faire remonter du ſépulchre, afin de le conſulter. Les idées ſuperſtitieuſes dont il étoit rempli, lui firent croire que les Nécromanciens pourroient le ſatisfaire à cet égard. Il s'informe, & découvre qu'il y avoit à *Endor* une femme, qui par ſes enchantemens forçoit les morts à remonter du ſépulchre. Il ſe détermina à aller auprès d'elle pour lui demander d'évoquer l'ame du Prophéte Samuel, afin d'apprendre de lui *ce qu'il y avoit à faire dans la circonſtance préſente.*

Tu

Tu juges bien, ſage & ſavant Abukibak; qu'un homme dans les diſpoſitions où ſe trouvoit ce Monarque, eſt diſpoſé à croire tout ce qui s'accommode avec les idées ſuperſtitieuſes dont il a l'eſprit rempli; mais ce n'eſt pas encore tout.

Il n'eut pas plûtôt appris qu'il y avoit à *Endor* une Devinereſſe de cette eſpèce, qu'il partit ſur le champ; il ne ſe donna pas même le tems de prendre de la nourriture, & les alimens néceſſaires pour le ſoutien de ſon corps. Il arriva lui & ſes gens, qu'il étoit déjà nuit; ſon impatience étoit ſi grande, qu'il ne penſa pas même à manger, avant de conſulter la Nécromancienne. La foibleſſe naturelle de ſon eſprit, la fatigue du voïage, & le jeûne devoient l'avoir extrêmement abbatu; & mis dans une ſituation à croire tout ce qu'on auroit voulu.

Représentes-toi d'un autre côté la Pythoniſſe, comme une de ces femmes adroites, dont tout l'art conſiſte à tromper ſubtilement. Elle n'eut pas plûtôt vû arriver ces étrangers chez elle, qu'elle comprit que ce devoit être des gens de diſtinction. Bien des choſes pouvoient lui faire croire que c'étoit le Roi lui-même; le voiſinage de l'armée, le reſpect que ſes gens avoient ſans doute pour lui, & plus que tout cela, ſa taille avantageuſe, devoient aiſément le faire reconnoitre. L'Hiſtorien ſacré remarque

que *Saül étoit plus grand qu'aucun du peuple, depuis les épaules en haut.* * A ce caractère étoit-il facile de le méconnoître? D'ailleurs, quand elle ne l'auroit pas d'abord connu, n'eſt-il pas vraiſemblable qu'à force de queſtionner, ſoit le Roi lui-même, ſoit ſes gens, elle eut de quoi ſe fortifier dans ſes ſoupçons? Enfin, la demande qu'il lui fit de faire monter *Samuel* du ſépulchre, & ce ferment, *L'Eternel eſt vivant, ſi aucune peine t'arrive pour ceci*, ne devoit lui laiſſer aucun doute là-deſſus. Quel autre homme que le Roi, auroit ôſé *inquiéter* un Prophète, auſſi reſpectable que *Samuel*? Qui auroit pû promettre avec ſerment qu'il n'arriveroit rien à cette femme d'avoir contrevenu aux ordres du Roi, que *Saül* lui-même? Il faut donc regarder comme un fait certain que la Pythoniſſe n'ignoroit pas avec qui elle avoit à faire; mais pour mieux joüer ſon rôle, elle feignit d'en être ſeulement inſtruite par le pretendu *Samuel*. C'étoit en effet le moïen de perſuader au Roi que *Samuel* étoit réellement monté du ſépulchre, puiſqu'il avoit pû apprendre à cette femme que celui qui s'adreſſoit à elle, étoit le Roi. Voilà déjà une première fourberie qui rend ſuſpect tout le reſte de cette Hiſtoire;

* Samuel X. vſ. 23.

re ; mais continuons, nous en trouverons bien d'autres.

APRÈS que le Roi eut indiqué la perſonne qu'il vouloit que la Pythoniſſe fit venir, ſans doute qu'elle fit la cérémonie requiſe pour l'évocation. L'Ecriture ne le dit point, parce que peut-être les Ecrivains ſacrés n'ont point voulu mettre ces ſortes de ſuperſtitions par écrit, de peur de tenter quelqu'un à les mettre en pratique. Quoi qu'il en ſoit, les Nécromanciens ont de tout tems fait uſage d'un tas de Cérémonies ſuperſtitieuſes, propres à inſpirer de la terreur à ceux qui les conſultoient, & à les mettre hors de cet état de tranquillité, qui pourroit peut-être faire découvrir toute la fourberie.

LORSQUE cette femme eut mis le Roi dans l'état où elle le ſouhaitoit, elle feignit de voir la perſonne évoquée, & d'apprendre d'elle que *Saül* lui-même la conſultoit ; mais pour tirer parti de cette circonſtance, afin d'augmenter la terreur dans l'ame du Roi, elle jetta un grand cri, lui apprit en même tems qu'elle connoiſſoit ſa qualité, & lui fit renouveller la promeſſe qu'il ne lui arriveroit aucun mal d'avoir contrevenu à ſes ordres.

L'ENDROIT, où les Nécromanciens font leurs évocations, eſt ordinairement diſpoſé d'une façon qui facilite leur fourberie.

berie. Il ne faut pas douter qu'il n'en fût de même de celui que cette femme avoit destiné à cela : ce qu'il y a de bien certain, c'est que quoique cette femme dît qu'elle voioit la personne évoquée, & qu'elle fût à portée de s'entretenir avec *Saül*, ce dernier ne voioit rien ; c'est ce qui fit qu'il s'informa *de ce qu'elle avoit vû.* Là-dessus elle lui répondit qu'*elle avoit vû monter de terre un vénérable Magistrat.* Une reponse aussi vague ne contenta pas *Saül*, il lui demanda encore, *Comment est-il fait ? C'est un Vieillard*, dit-elle alors, *& il est couvert d'un manteau.* Je t'avoüe, sage & savant Abukibak, que je ne me serois point contenté de ces éclaircissemens ; & que je n'en aurois pas conclu, comme *Saül*, que *c'étoit-là Samuel.* En effet, il n'y a peut-être point eu de Juge en Israël, dont on n'ait pû dire *qu'il ressembloit à un Magistrat & qu'il étoit couvert d'un manteau.* Il falloit que *Saül* fût bien prévenu de l'idée que *Samuel* alloit bientôt paroître, pour le reconnoitre à cette description qui lui étoit commune avec un million de morts. Je soupçonne que cette femme n'avoit jamais vû le Prophéte, puisqu'elle n'ôse pas se hazarder d'en faire le portrait. Elle craignoit de se couper en parlant à un Prince, à qui il étoit si bien connu. Quoiqu'il ne fût point content du premier portrait, & qu'il vou-

lût quelque chose de plus caractéristique, elle ne lui fait qu'une réponse aussi vague que la première. Elle fut bien heureuse qu'il se contentât de cette dernière ; s'il l'avoit pressée, peut-être auroit-elle été fort embarrassée.

Le Monarque Hébreux ne se fut pas plûtôt persuadé que *Samuel* lui étoit apparu, qu'*il se prosterna* par honneur devant ce qu'il ne voioit point, & *baissa le visage contre terre*. Etoit-il en état dans cette situation de voir ce qui se passoit autour de lui ? Jusques-là il n'a vû, ni entendu personne que la Pythonisse ; mais il n'a pas plûtôt le visage contre terre, qu'il entend une nouvelle voix. D'où vient ne l'avoit-il point entendue auparavant ? D'où vient ne l'entend-t-il que lorsqu'il n'est pas dans une posture à reconnoitre la fourberie ? Auparavant la Pythonisse seule avoit vû & entendu ; mais dès que le credule *Saül* ne voit plus ce qui se passe autour de lui, il entend une nouvelle voix. Est-il difficile de voir que cette femme joüe ici deux rôles ; celui de Necromancienne, & celui du prétendu *Samuel* ? Lorsque *Saül* la voit, elle n'est que Nécromancienne ; mais aussi-tot qu'il est couché sur son visage, elle change de ton, prend celui d'un vieillard, & lui adresse la parole. Peut-être même, & cela est assez vraisemblable, la Pythonisse admit un troi-

sième

ſième perſonnage qui dévoit joüer le rôle de *Samuel.*

JUSQUES ici je n'ai rien vû, ſage & ſavant Abukibak, qui doive me faire croire qu'il y ait eu de la réalité dans l'évocation de *Samuel.* Tu vois que tout a pû ſe faire par la fourberie de cette femme, qui trouvoit en la perſonne de *Saül* toutes les qualités d'une excellente dupe. Mais, diras-tu, l'Ecriture s'exprime comme ſi *Samuel* étoit réellement apparu à *Saül*; auroit-elle parlé ainſi, ſi cela n'avoit été qu'une fourberie? D'ailleurs, le diſcours que le Prophéte tient à *Saül*, lui rappelle des choſes qui s'étoient paſſées entre eux deux, & que lui ſeul pouvoit ſavoir. Si ce n'eſt pas réellement *Samuel* qui eſt apparu, comment cette Nécromancienne a-t-elle pû en être inſtruite? Enfin, celui qui parle, fait une Prophétie qui a eu ſon accompliſſement; comment concevoir qu'un autre qu'un Prophéte ait pû rencontrer auſſi juſte?

JE conviens avec toi que ces difficultés ont de la force, & que c'eſt ce qui a engagé un grand nombre de Théologiens à admettre dans cette occaſion une évocation réelle; mais en les examinant de près, elles ne me paroiſſent pas indiſſolubles.

TOUS les Interprêtes de l'Ecriture conviennent que les Auteurs ſacrés ſe ſont

accommodés aux opinions de ceux pour qui ils écrivoient, lorsque ces opinions n'avoient rien d'incompatible avec la Religion. C'est sur ce principe qu'on dit qu'il ne faut pas prendre à la lettre tout ce que l'on trouve dans nos Livres sacrés de contraire à la bonne Physique. Les saints hommes qui les ont écrits, ne se sont point proposé de faire de bons Physiciens ; mais seulement des gens religieux : il n'étoit donc pas nécessaire qu'ils parlassent des choses Physiques selon l'exactitude la plus scrupuleuse, il suffisoit pour leur but qu'ils écrivissent d'une manière conforme aux idées reçues de leur tems. C'est encore sur ce même principe que plusieurs Théologiens prétendent qu'il ne faut pas croire que tous les Démoniaques dont il est parlé dans l'Ecriture, fussent réellement possédés du Diable ; c'étoit l'opinion dans le tems où les Auteurs du N. T. ont écrit que ce malin Esprit se rendoit maître du corps des hommes, & y causoit diverses maladies. Ils n'ont pas cru devoir s'opposer à cette opinion, il suffisoit pour leur but de guérir ces maladies, quelle qu'en pût être la cause.

J'APPLIQUE maintenant ce principe à l'histoire que j'examine. Les Juifs, *Saül* en particulier, croioient la réalité des évocations. L'Historien sacré, en rapportant ce qui se passa entre ce Monarque & la Pythonisse, en parle selon les idées

idées que les Juifs en avoient. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Il étoit tout-à-fait hors de ses vûes d'examiner s'il y avoit de la réalité dans cette évocation, ou si ce n'étoit qu'une fourberie. D'ailleurs, tu dois bien prendre garde, sage & savant Abukibak, que l'Historien sacré ne dit point qu'il y eut de la réalité dans cette évocation ; tout ce qu'il dit, & tout ce que l'on peut conclure de sa narration, c'est que *Saül* crut parler réellement à *Samuel*. Enfin, si l'on fait bien attention à tout ce que j'ai dit jusques ici, l'on verra que l'Auteur a bien dit des choses qui font croire qu'il ne doutoit point que ce ne fût une fourberie.

POUR ce qui regarde les choses secrettes que le prétendu *Samuel* dit au Roi, & que personne ne pouvoit savoir que *Samuel* ou *Saül*, parce qu'elles s'étoient passées entre eux deux, je ne les crois point si secrettes que tu t'imagines. En effet, à quoi se réduisent-elles ces choses? N'est-ce pas à la réjection de *Saül* & à la désignation de *David* à la Roïauté? Or, il n'y avoit personne dans le Roïaume qui pût ignorer cela, chacun savoit que depuis l'affaire de *Hamalech*, le Prophéte *Samuel* n'avoit plus vû le Roi. Ce n'étoit pas des personnes, aux demarches desquelles on ne fait aucune attention ; il seroit donc bien surprenant qu'on ne se fût pas informé de la cause de leurs brouil-

 leries,

leries, & encore plus qu'elle fût resté secrette au point que l'on n'en eût eu aucune connoissance. La désignation de *David* à la Roïauté avoit excité assez de troubles dans le Roïaume, pour que chacun fût instruit qu'il devoit succéder à *Saül*. Lors donc que je fais raisonner la Pythonisse sur l'un & l'autre de ces points, je ne lui fais rien dire qu'une femme curieuse & adroite, comme le sont toutes celles de ce caractère, ne pût & ne dût savoir.

La dernière raison que tu as alleguée pour soutenir ton systême, est tirée de la prédiction que tu prétends qui fut faite dans cette occasion. Je t'accorderai d'abord qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse prédire les futurs contingens avec certitude; mais aussi tu ne saurois disconvenir qu'un habile politique ne puisse souvent prévoir de certaines choses, & que l'évenement n'ait très souvent justifié des prédictions de cette espèce. Diras-tu que ce politique ait évoqué l'ame d'un Prophéte pour être instruit de ce qu'il a prédit ? Tu es trop sage pour cela ; tout ce que tu pourras dire raisonnablement, c'est qu'en combinant plusieurs circonstances qu'il connoît, il a découvert que cette combinaison devoit naturellement produire un tel effet. Or, c'est en cela que consiste toute la prophétie de cette femme ; je vais te le faire voir en l'examinant en détail.

LE faux *Samuel* dit d'abord que les Iſraélites ſeroient défaits par les Philiſtins. Étoit-il beſoin d'être Prophéte pour dire cela. La terreur s'étoit emparée de l'armée d'Iſraël; depuis le Général juſques au ſimple ſoldat, il n'y en a aucun qui ne ſe croie déjà battu. Le Roi avoüe que Dieu a refuſé de lui répondre: la démarche qu'il fait, en conſultant les Devins, eſt celle d'un déſeſperé; & celle de quitter ſon armée à la veille d'une action, eſt celle d'un Général imprudent. En combinant ces circonſtances, étoit-il difficile à une femme habile de prédire la perte de la bataille?

IL ne lui étoit pas moins aiſé de déclarer au Roi que lui & ſes fils périroient dans le combat. Ce Prince avoit perdu la tramontane, il avoit de la valeur, ſes fils n'en manquoient pas non plus; il étoit bien à préſumer qu'ils négligeroient le ſalut de leur vie pour rétablir leurs affaires, & que le déſeſpoir les porteroit aux dernières extremités, plûtôt que de ſurvivre à leur défaite. Les fils de *Saül* avoient encore une raiſon particulière pour ne point ménager leur vie, ils étoient bien ſûrs que le Roïaume étoit deſtiné à *David* après la mort de leur pere; quelle honte pour eux de ſurvivre à la perte de leur rang! La mort leur paroiſſant moins rude, il étoit bien ſûr qu'ils la préfereroient.

Tu conviendras peut-être que les circonstances pouvoient faire former ces conjectures ; mais que sans être Prophéte, on ne pouvoit pas fixer au lendemain le jour de la mort de *Saül* & de ses fils, & celui de la défaite de son armée ; ce que l'évenement justifia. Mais permets-moi de remarquer là-dessus qu'il y a des Interprêtes qui prétendent que la bataille ne se donna pas le *lendemain*, & leur opinion n'est pas tout-à-fait destituée de vraisemblance. D'ailleurs, le terme de l'original désigne un tems indéterminé, & peut aussi bien signifier le troisième ou le quatrième jour que le *lendemain* ; de sorte qu'il n'y auroit point de précision dans cette prophétie. Enfin, *Hendor* étoit dans le voisinage des deux armées, y auroit-il quelque chose de surprenant si cette femme avoit sû que les Philistins faisoient cette nuit-là même les dispositions nécessaires pour attaquer les Hébreux ? Il y a apparence que *Saül* ne se détermina à consulter cette Nécromancienne, que parce qu'il étoit informé de la résolution des Philistins, & qu'il ne savoit quel parti prendre ; c'étoit sa dernière ressource, aussi se hâta-t-il tellement pour profiter des momens qui lui restoient, qu'il ne se donna pas le tems de manger avant son départ, & qu'il refusoit de prendre quelque rafraîchissemens avant de retourner à l'armée. D'où

venoit

venoit cette précipitation, ſinon des mouvemens que faiſoient les ennemis?

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak, & ſouhaite que mes réflexions aient le bonheur de te plaire.

LETTRE CENT SOIXANTE-NEUVIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

TU m'appris il y a quelque tems, ſage & ſavant Abukibak, que tu avois lû les *Lettres Juives* avec plaiſir. Il m'en eſt tombé depuis peu une entre les mains, qui avoit échappé aux recherches de celui qui les a recueillies, auſſi bien qu'à celles de celui qui nous en a donné une Traduction. Dans la penſée que la lecture de celle-ci ne te fera pas moins de plaiſir que celle des autres, je te l'envoie telle qu'elle m'eſt parvenue.

DA-

DAVID NUNNEZ À AARON MONCECA.

Je t'ai écrit d'abord, mon cher Monceca, pour renoüer connoiſſance, je le fais à préſent pour renouveller l'amitié, c'eſt-à-dire que je vais te rendre compte de l'état de ma fortune & de mes affaires. Perſonne autrefois n'en fut mieux inſtruit que tu l'étois; mais il y a XXXVI. ans pour le moins que tu m'as perdu de vûe, & *Cardan* diſoit qu'il y a trois choſes qui changent extrêmement les hommes, ſavoir l'âge, le mariage & la fortune. J'ai paſſé par tout cela depuis notre ſéparation, auſſi me trouvai-je bien différent de ce que j'ai été. Autrefois j'étois le plus enjoüé des mortels, tout me divertiſſoit, & je divertiſſois tout le monde; il ne falloit qu'un rien pour me faire rire. A préſent, c'eſt tout autre choſe, je ne ſaurois plus rire ſi la raiſon n'y conſent; & quand on en eſt logé là, ce n'eſt que bien rarement que l'on rit.

Tu croiras peut-être, à ce préambule, que j'ai eu beaucoup de malheurs; mais point du tout. Il n'y a guères d'hommes, graces au Dieu de nos Peres, qui ait été plus heureux en tout & par-tout; je n'ai rien entrepris qui ne m'ait réuſſi, il

il n'y a que très peu de ſimples négocians qui aient acquis de plus grandes richeſſes. Ma première épouſe étoit la perle des femmes, & la ſeconde ne lui céde point en mérite. Dix années de notre union n'en ont diminué ni la force, ni la tendreſſe; nos enfans ne nous donnent que ſatisfaction & que joie. S'il eſt donc vrai, comme il ne l'eſt que trop en effet, que l'âge, le mariage, & la fortune m'aient changé, ce n'eſt uniquement que parce qu'il eſt établi dans l'ordre des choſes humaines que nous ne puiſſions être à ſoixante ans ce que nous étions à vingt.

SUR ce court expoſé de ma vie, tu juges bien, mon cher Monceca, que le détail en feroit ennuieux. Je pourrois l'embellir, je pourrois faire un Roman, ſi je le voulois; mais cela ne ſe fait point entre amis, je ne ſaurois m'y réſoudre en t'écrivant, & tu aurois ſujet de t'en plaindre. J'aime la vérité, & ſi je la dois à quelqu'un, c'eſt à toi. Il ne me reſte donc qu'à t'apprendre comment je ſuis venu m'établir dans la *Grande-Bretagne*.

LORSQUE nous nous ſéparâmes, tu ſais que je partis pour *Lisbonne*. J'y avois des parens fort accrédités, & qui faiſoient grande figure. Ils me reçurent à bras ouverts, & me mirent bientôt en état de faire une bonne maiſon. Leur bourſe,

leurs

leurs conseils, leurs amis, tout fut à ma bienséance ; & sans en abuser, j'en tirai de grands avantages. Pour me fixer tout-à-fait parmi eux, ils songerent à me donner femme, & me proposerent un grand & riche parti. Mon cœur n'y mettoit point d'obstacle, la personne avoit mille agrémens ; sa fortune, ses alliances, ses prétentions étoient beaucoup au-délà de ce que je croiois devoir esperer. Dans un païs libre pour la conscience, je n'aurois pas hésité un moment ; mais un *Acte de foi*, qui se fit sous mes yeux dans le tems même que ceci se négocioit, m'inspira tant d'aversion pour le *Portugal*, que tout m'y devint odieux. Je me représentai combien il étoit possible que je tombasse un jour moi-même & toute ma famille entre les mains de l'*Inquisition*, & je croiois déjà voir mon épouse, & mes enfans dépouillés de leur bien, pourrissant dans un infame cachot, & n'en sortant que pour être jettés dans les flammes. *Mon*, me dis-je alors en moi-même, *j'aimerois mieux périr nud & vagabond dans les déserts de Siberie, que d'avoir toujours à craindre de telles horreurs dans le plus beau climat de la terre. Quelle extravagance ne seroit pas la mienne, si j'allois me marier ici, au hazard de voir un jour tout ce que j'aurois de plus cher au Monde subir le sort des plus grands scélerats, & servir de joüet à des Monstres d'inhumanité!*

REM-

REMPLI de cet objet effraïant, je ne pouvois plus entendre parler du mariage que les cheveux ne me dressassent à la tête. On s'en apperçut, on voulut en savoir la raison, je ne pus me dispenser de la dire. On tâcha d'abord de s'accommoder à ma foiblesse; mes parens proposerent à ceux de la Demoiselle, qu'elle promît de me suivre en *Hollande* ou en *Angleterre*, lorsque je trouverois à propos d'y aller. Soit fierté, soit politique, ou amour de la patrie, il n'y eut pas moïen d'en obtenir cette grace; il ne restoit donc plus qu'à guérir mon imagination, & l'on y travailla. J'avois à Lisbonne deux cousins Religieux; l'un étoit dans le Tribunal de l'*Inquisition*, & l'autre, Jésuite, avoit été en mission dans les *Indes*. Malgré leur profession & les apparences, ils étoient l'un & l'autre aussi bons Juifs qu'il y en eût dans tout le Roïaume, & le mystère de leur Religion ne m'étoit pas inconnu. Ils me parlerent, ils tâcherent de me rassûrer, ils se citerent tous deux en exemple, ils voulurent me persuader qu'il n'y avoit que des sots, ou des malheureux qui pussent être en danger. Donner tout le déhors à la Catholicité, se charger de Chapelets, acheter force Indulgences, montrer un profond respect pour les gens d'Eglise, aller dévotement aux Processions, & ne parler non plus de la Loi que si l'on ne la con-

connoissoit pas, c'étoit, selon eux, tout ce qu'il y avoit à faire pour n'avoir rien à craindre, & selon eux encore, rien n'étoit ni plus facile, ni plus innocent. Qu'en coute-t-il pour tromper des hommes qui veulent être trompés, & quel crime peut-il y avoir à faire extérieurement par violence ce que l'on déteste dans le fond de son cœur?

Nos conversations sur un sujet, tout des plus intéressant pour eux & pour moi, avoient tout l'agrément que la plus parfaite liberté pouvoit y répandre. Nous parlions à cœur ouvert, il n'entroit dans notre commerce ni contrainte, ni défiance. Je leur découvrois mes plus secretes pensées, & j'étois à mon tour leur vrai confident; j'appris par ce moïen que malgré leurs vœux & leur Prêtrise, ils étoient tous deux mariés. Je ne manquai pas de leur en marquer ma surprise, & j'en eus pour réponse qu'ils avoient pris femme par obéïssance pour la Loi de *Moïse*, sur lequel est la paix; que cette Loi étoit incontestablement supérieure à celle qui a introduit le célibat; qu'en quelque sens que ce soit, la continence ne peut être d'obligation, quand elle est impratiquable ou forcée; qu'il y a eu des Evêques Nazaréens qui ne se sont fait aucun scrupule de joindre l'état conjugal à celui de Prêtrise; que le fameux *Bossuet* étoit mort,

mort, laiſſant femme & enfans, & que l'on en donnoit de même au non moins fameux *Albani*, plus connu ſous le nom de *Clément* XI. Permis à toi, mon cher Monceca, de faire le cas qu'il te plaira de ces anecdotes ; je n'y en joindrai qu'une, qui peut-être te ſurprendra moins que la précédente.

UN jour que j'étois en conférence avec mon couſin le Jéſuite, je lui demandai en badinant, comment alloit la guerre Janſéniſte en Orient? *Bon!* me dit-il du plus grand ſérieux, *vraiment on s'y en met peu en peine. Là bas, comme ici, tout ſe termine à des diſputes d'empire. Notre Compagnie a tous les autres Miſſionnaires contre elle; elle eſt auſſi contre tous les autres. Il ne nous importe guères ni de ce que l'on prêche, ni qui le prêche, pourvû que nous ſoions les maîtres. Si dès demain les* Janſéniſtes *devenoient* Moliniſtes, *on nous verroit auſſitôt* Janſéniſtes; *& ſi tu veux en ſavoir la raiſon, c'eſt qu'il s'agit de la direction des conſciences, & qu'il n'y a pas d'autre moïen de parvenir à la domination.* „ Mais, lui „ dis-je alors de mon plus grand ſé„ rieux, eſt-il vrai que vos Peres aient „ fait à la *Chine* & dans le *Japon* autant „ de Converſions & de Miracles qu'ils „ l'ont publié? „ *En es-tu là?* me repondit-il ſur le champ, & riant comme un fou. *Je ne t'y attendois pas. Nos* Lettres Edifiantes *en peuvent-elles impoſer à perſonne?*

ne? Quel ſcandale ne donneroient-elles point plûtôt à tout le Nazaréiſme, *ſi l'on ſavoit à quel point on y joüe la Comedie, & combien on y accumule de fables? j'en ai moi-même écrit quelques-unes, c'étoit un vrai badinage, & j'y mettois hardiment toutes les impertinences dévotes qui me venoient à l'eſprit les premières.*

CET aveu ne m'apprit rien dans le fond, j'étois bien perſuadé de la choſe avant qu'il me la dît; mais je fus bien aiſe de la tenir de la bouche d'un Jéſuite, qui ne pouvoit m'être ſuſpect, & j'y ai fait de profondes réflexions toutes les fois que ces prétendus Peres ont fait ſonner haut le bruit de leurs conquêtes ſpirituelles aux *Indes*. L'autre jour encore, que je liſois l'Hiſtoire du *Japon* par le P. *Charlevoix*, j'admirai l'audace qu'il a eue de faufiler les *Lettres Edifiantes* dans tous les endroits de ſon Livre, & de débiter tous ces contes pour des vérités hiſtoriques.

MAIS je crains, mon cher Monceca, que la digreſſion ne te paroiſſe un peu longue, je reviens donc à mon Hiſtoire. Toute l'éloquence & toute la ſubtilité du *Jéſuite* & de l'*Inquiſiteur* ne purent venir à bout de me raſſûrer. J'appréhendois toujours de groſſir à quelque heure le nombre des ſots ou des malheureux; & ne pouvant me guérir de cette triſte imagination qu'en

qu'en cherchant une retraite plus ſûre, il ne me reſtoit à choiſir que la *Hollande*, ou *l'Angleterre*. La dernière fut préferée, parce que j'y avois plus d'amis & de connoiſſances ; j'y arrivai dans un tems où je faillis à me repentir mille fois d'avoir pris ce parti. Une diſpute de Religion avoit diviſé tous les Juifs, la diſcorde alloit à la fureur, on ne vouloit plus ſe voir ni ſe parler. J'eus beau dire que je voulois être neutre, les uns & les autres le trouverent mauvais ; & comme je ſuis naturellement pacifique, je ne pouvois ſouffrir que l'on me tiraillât éternellement des deux côtés, & me ſouhaitois encore de tout mon cœur à *Lisbonne*. Comme il ſe peut que tu n'aies jamais entendu parler de cette affaire, il eſt dans l'ordre que je t'en inſtruiſe.

UN certain *Jehoſuah Zarfatti* avoit accuſé de Déïſme, ou plûtôt d'un Athéïſme mitigé, ſous le nom de *Naturaliſme*, le Rabbin *David Nieto*, pour avoir dit dans la *Jeſſiva*, où l'Ecole, que Dieu & la Nature étoient la même choſe. L'affaire aiant fait éclat, ce Rabbin faiſant un ſermon le 20. Novembre 1703. V. S. s'expliqua de la manière ſuivante. „ On dit „ que j'ai dit dans la *Jeſſivà* que Dieu „ & la Nature, que la Nature & Dieu „ ſont tout un, je dis qu'auſſi l'ai-je dit, „ que je l'affirme, & que je le prouve„ rai, puiſque le Roi *David* le confirme

„ au Pseaume 147. *Chantez à l'Eternel avec „ actions de graces, lequel couvre de nuées les „ Cieux, lequel apprête la pluïe pour la ter„ re, lequel fait produire le foin dans les „ montagnes, lequel donne la pâture au bêtail „ & aux petits du corbeau qui crient.* Il faut „ donc savoir (Juifs, écoutez bien ceci, „ car c'est le principal point de notre „ Religion) que le mot de *Tebah*, ou de „ Nature, a été inventé par nos Auteurs „ modernes depuis quatre à cinq cens „ ans, puisque dans nos anciens Sages il „ ne se trouve autre chose, si ce n'est „ que Dieu beni fait souffler le vent, que „ Dieu fait tomber la pluïe, que Dieu „ envoie la rosée: d'où il s'ensuit que „ Dieu fait tout ce que les Modernes ap„ pellent la Nature; de manière qu'il n'y „ a point de Nature, ou que la Provi„ dence est ce que l'on appelle *Tebah*, ou „ Nature, & c'est ce que j'ai dit que „ Dieu & la Nature, que la Nature & „ Dieu c'est tout un. Cette doctrine „ est dévote, pieuse & sainte, & ceux „ qui ne la croient pas, sont hérctiques „ & Athées. „

ZARFATTI & ses partisans, plus irrités que jamais par cette explication, en porterent leurs plaintes aux *Parnassim*, ou Conducteurs de l'Assemblée. Ils y furent mal reçus, on condamna l'accusateur à faire réparation d'honneur au *Rabbin* qu'il avoit injustement offensé. Sur le refus qu'il

qu'il en fit, on lui défendit l'entrée de la Synagogue. Cet acte d'autorité rendit la querelle plus aiguë. Les *Anglois* commençoient à y prendre intérêt; il y en eut qui prétendirent que la doctrine de *David Nieto* n'étoit autre chose que ce que leurs Philosophes appellent le *Spinosisme*, & que le maudit *Baruch Spinosa* avoit moins inventé une opinion nouvelle, que répandu parmi les *Nazaréens* celle qu'il avoit sucée avec le lait dans la tradition des Juifs modernes. J'arrivai à *Londres* au milieu de tout ce vacarme. Heureusement pour moi, cette division si cruelle ne fut pas de longue durée; quelques gens sages s'interposerent pour la faire cesser, ils obtinrent des Parties que l'on s'en rapporteroit à la décision de la *Beth Din*, ou la Maison de jugement d'*Amsterdam*. *Zevi Asquenazi* en étoit alors Président, on lui écrivit, en lui exposant le cas. La décision, signée de *Zevi* fils de *Jacob Asquenazi*, de *Salomon* fils de *Natan*, & d'*Arich* fils de *Simha*, fut en faveur de *David Nieto*; & si la doctrine est ce que les *Nazaréens* appellent le *Spinosisme*, je ne sais si l'on peut rendre raison de ce que *Baruch Spinosa* fut soumis à l'Anathême dans la même ville où son opinion triompha dans la suite. Porte-toi bien.

JE te salue, sage & savant Abukibak.

De Londres. . . . . .



LETTRE CENT SOIXANTE-DIXIEME.

Le Silphe Oromasis, *au sage Cabaliste* Abukibak.

TU sais, sage & savant Abukibak, que dans les grandes villes où l'on cultive les Sciences, il s'y forme toujours diverses Sociétés de Savans qui se font un plaisir de se voir le plus fréquemment qu'il leur est possible. Ils fixent même de certains jours pour s'assembler, & se communiquer réciproquement leurs lumières. Depuis long-tems j'avois envie d'assister à quelques-unes de ces conférences, afin de m'en faire de justes idées: l'occasion se présenta il y a quelques jours, & je la saisis avec empressement. Je me rendis invisible, & me plaçai dans un coin de la chambre où se devoit tenir l'assemblée.

APRÈS les premiers complimens qui ne couterent pas beaucoup à ces Messieurs, chacun prit sa place. On parla d'abord de nouvelles politiques, ensuite on en vint aux nouvelles littéraires. Ils parlerent de divers Ouvrages qui ve-

noient

noient de paroître, chacun en dit ſon ſentiment avec liberté, & il y eut peu de Livres ſur leſquels ils ne fuſſent partagés. Cependant celui ſur lequel ils s'échaufferent le plus, étoit un certain Ouvrage, intitulé *Hiſtoire de l'Origine & des premiers Progrès de l'Imprimerie.* Je crus voir arriver le moment où ils ſe prendroient au collet pour ſoutenir chacun ſon opinion; mais heureuſement j'en fus quitte pour la peur. Il faut que dans ces aſſemblées ils ſoient accoutumés à de pareilles ſcènes; car on ne fut pas plûtôt paſſé à une autre choſe, qu'ils reprirent leur première tranquillité, & parlerent avec autant de ſang froid que s'ils n'avoient pas prononcé un peu auparavant une parole plus haute que l'autre. Dans le feu de leur diſpute, j'aurois crus qu'ils deviendroient irréconciliables; mais elle ne fut pas plûtôt terminée, qu'ils ſe parlerent avec cette cordialité qui n'a lieu qu'entre de véritables amis.

TU feras peut-être curieux, ſage & ſavant Abukibak, de connoître l'Ouvrage qui occaſionna cette vive diſpute, auſſi bien que les points ſur leſquels elle roula. Ta curioſité eſt trop raiſonnable pour refuſer de m'y prêter, je vais tacher de te ſatisfaire.

L'AUTEUR de cette Hiſtoire ſe propoſe de prouver que vers l'an 1440. *Jean Guttemberg* conçut l'idée de l'Imprimerie; qu'il

qu'il la perfectionna à Mayence par le secours de *Jean Fust* & de *Pierre Schoiffer*, & que vers l'an 1450. ils parvinrent à imprimer d'assez gros Ouvrages. Depuis ce tems-là ils continuerent à perfectionner cet Art, qui se répandit ensuite dans la plûpart des villes de l'Europe. L'Auteur donne un Catalogue de celles où l'Imprimerie s'établit pendant le XV. siécle; enfin, il termine son Ouvrage par dix piéces rares, qui sont autant de témoignages de ce qu'il a avancé dans son Histoire. Telle fut l'idée qu'on donna de ce Livre.

MAIS comme tous ces Messieurs ne l'avoient pas lû, & que ce qui venoit d'être dit, étoit trop vague pour en juger sainement, l'on demanda à celui chez qui se tenoit l'assemblée, s'il n'avoit point ce Livre chez lui. Alors, sans se faire presser, il se leve, entre dans son cabinet, & l'apporte à celui qui l'avoit demandé.

IL avoit un systême bien différent de celui de l'Auteur de cette Histoire sur l'origine & les premiers inventeurs de l'Imprimerie, & il n'avoit pas plûtôt appris qu'il étoit pour *Guttemberg* & *Mayence*, qu'il avoit conclu que cet Ouvrage ne pouvoit qu'être très médiocre. Il l'ouvre avec empressement, mais dès qu'il vit qu'il étoit écrit en François, il le rendit, disant *que l'Auteur n'avoit sans doute*

doute pas écrit pour les Savans, puisqu'il n'avoit pas parlé leur Langue. S'il avoit été Savant lui-même, il auroit écrit en Latin, afin de se faire lire de tous ceux qui se piquent de Science, de quelque Nation qu'ils soient. Peut-être même qu'il n'entend que médiocrement le langage du Latium, & qu'il n'a pas voulu s'exposer à écrire dans une Langue où il auroit passé pour Barbare. Peut-être aussi s'est-il défié de la solidité des preuves qu'il avance, & qu'il n'a pas voulu exposer son Livre à l'examen des Savans de toutes les Nations. Quoi qu'il en soit, dit-il, *il ne sera pas dit que je me sois abaissé à lire un Livre où l'on traite en François un sujet qui ne doit être traité qu'en Latin.*

CES raisons étoient si pitoiables, qu'elles ne méritoient pas seulement qu'on y fît attention; cependant quelques-uns de ces Messieurs s'empresserent à lui faire comprendre qu'il décidoit avec un peu trop de précipitation; que la Langue Françoise est aujourd'hui presque aussi générale parmi les Savans que la Latine; qu'il paroît tous les jours des Livres de pure Science écrits en cette Langue; qu'il semble même que les Savans modernes se piquent d'écrire pour le vulgaire, aussi bien que pour les héros de l'érudition; que quelque bien qu'on possede la Langue Latine, la Langue maternelle est toujours plus familière; enfin, que puisqu'il s'agissoit ici d'un Ouvrage qui

qui devoit être à l'uſage des Imprimeurs & de leurs garçons, il devoit néceſſairement être écrit dans une Langue qui leur fût familière.

CELUI qui avoit pris l'exemplaire de cet Ouvrage, étoit occupé à en lire quelque choſe pendant cette converſation; mais on n'eut pas plûtôt fini de parler, qu'il appuia ce qui venoit d'être dit par de nouvelles réflexions. *Je ne doute point*, dit-il, *que ce ne ſoit par condeſcendance pour le Public que l'Auteur a écrit dans cette Langue. On voit bien qu'il s'eſt géné pour cela, & que ſon tour de phraſe eſt plûtôt Latin que François; il y auroit donc de l'injuſtice à lui faire un crime d'une choſe pour laquelle il mérite toutes nos loüanges. Il a ſacrifié la réputation de bien écrire au plaiſir d'être utile à un plus grand nombre de Lecteurs.* Pour confirmer ce qu'il venoit de dire, il lut tout de ſuite la première phraſe de la Préface. *Cette* Diſſertation Hiſtorique & Critique touchant l'Origine & les premiers Progrès de l'Imprimerie *faiſoit partie d'un Recueil d'environ ſoixante autres de pareil caractère, compoſées & retouchées à diverſes fois depuis* 1715. *juſqu'en* 1735. *& je ne l'en ai détachée qu'à la ſollicitation de quelques amis qui ont cru que le troiſième Jubilé, ou la troiſième année ſéculaire de l'Imprimerie, réveilleroit infailliblement la curioſité du Public touchant l'origine de ce bel art; & que je ne devois nullement négliger une occaſion ſi natu-*

naturelle & si favorable de publier ce que j'avois recueilli à cet égard.

LA lecture de cette phrase produisit un bon effet, & réconcilia notre Savant avec un Livre qu'il avoit d'abord rejetté avec tant de mépris. Il vit bien que ce n'étoit ni l'ignorance de la Langue Latine, ni la facilité d'écrire en François, qui avoient déterminé l'Auteur à écrire dans cette dernière Langue. D'ailleurs, *un Recueil d'environ soixante autres* Differtations *de pareil caractère lui fit ouvrir les yeux. Cet homme*, dit-il en lui-même, *doit être d'une érudition peu commune. L'on voit qu'il s'est appliqué à éclaircir les sujets les plus embrouillés, & la lecture de son Ouvrage pourra peut-être me fournir de nouvelles lumières. Il a vieilli dans ce genre d'étude, puisque ce Recueil a été commencé il y a environ vingt-cinq ans.* Il reprit donc le Livre, & le parcourut avec empressement.

LA disposition lui en parut des plus savantes. Ces longues notes, placées sous quelques lignes de texte; ce grand nombre de citations en toutes sortes de Langues, & l'air d'érudition qui regnoit dans l'Ouvrage, attirerent ses éloges. Il regarda l'Auteur comme un de ces génies extraordinaires qui ont toujours de grandes vûes, il ne douta point que son dessein n'eût été d'introduire dans les Ouvrages François le bon goût qui regne dans ceux que les véritables Savans publient en La-

tin,

tin, il faifoit déjà fes vœux pour le fuccès d'un fi beau deffein. La feule chofe qu'il defapprouvoit, c'eft que l'Auteur eût fait l'apologie de fa méthode. *Il n'y a que des ignorans*, difoit-il, *qui puiffent le blâmer. Et des ignorans, méritent-ils qu'on fe donne la peine de fe juftifier auprès d'eux*? Quelque délicateffe qu'il trouvât dans les deux phrafes où fon Apologie eft renfermée, il auroit bien voulu que l'Auteur fe fût difpenfé de la peine qu'elles ont dû lui couter. Il lut enfuite ces deux phrafes à la compagnie, & fit remarquer tout ce qu'il y avoit de fin & de délicat dans chaque expreffion. Je vais les copier, afin que tu puiffes juger toi-même du goût de ce Savant.

„ QUANT aux *Corps* même des *citations*, ou aux *paffages cités*, que j'ai prefque toujours exactement rapportés dans la Langue des Auteurs qui me les ont fournis, je ne doute nullement que leur nombre, leur variété, & quelquefois leur longueur, ne me foient reprochés comme un grand défaut & comme une bigarrure infupportable de langage, par les partifans outrés de cette nouvelle & prétendue délicateffe, fouvent fi affectée & fi recherchée, qu'elle en eft inintelligible. Mais outre que le ftyle découfu, fautillant, & quinteffencié de ces Ecrivains d'Epigrammes en profe ne convenoit nullement à un Ouvrage de difcuffion tel

„ que

„ que celui-ci, il eſt bon que ces Meſ-
„ ſieurs ſachent qu'en matière de Faits
„ on eſt toujours indiſpenſablement obli-
„ gé de les prouver ſolidement, non ſeu-
„ lement par les autorités les plus in-
„ conteſtables, mais même dans les ter-
„ mes les plus clairs & les moins obſcurs;
„ & c'eſt ce que leur apprendra un fort
„ habile homme, qui a très ſolidement
„ réfuté, il y a déjà long-tems, leur fri-
„ vole & peu judicieuſe prétention, &
„ dont je copierai d'autant plus volon-
„ tiers ici la Réponſe, qu'il ſembleroit
„ l'avoir faite exprès pour moi."

JE ſerois trop long, ſi je voulois te faire part de tout ce qu'il dit pour faire appercevoir le ſublime de ce que tu viens de lire. D'abord il pria ces Meſſieurs de remarquer que le tour en étoit tellement Latin, que ſans y rien changer, l'on pouvoit traduire chaque mot François, & faire du total deux phraſes Latines. Il en fit même un eſſai, qui ne réuſſit pas ſi mal; enſuite il s'attacha à faire voir combien de ſoin il s'étoit donné pour éviter l'obſcurité. Il auroit pû ſe contenter de dire ſimplement *le corps des citations*; mais de peur que ce terme ne fût pas entendu de tout le monde, il s'explique plus clairement, & ajoute, ou *paſſages cités*. Quand il parle de la clarté des preuves qu'on doit emploier pour établir des faits, il dit fort judicieuſement

ment que *les termes doivent être les plus clairs* ; & comme si ce n'étoit pas assez qu'ils fussent *les plus clairs*, il ajoute immédiatement après, qu'ils doivent encore être *les moins obscurs*. Il fit quantité d'autres remarques de cette nature, & termina son discours par admirer le sublime des expressions que l'Auteur emploie pour définir le style qu'il condamne. Il l'appelle *décousu*, *sautillant*, *quintessencié*, & ceux qui s'en servent, sont des *Ecrivains d'Epigrammes en prose. Quelle variété d'images ! Que les idées qu'expriment ces termes, sont nobles ! Qu'elles caractérisent admirablement bien le style auquel il en veut ! Pour moi*, continua-t-il, *il me semble que je vois un habit fait à la hâte, qui s'ouvre dans toutes les coutures dès la première fois qu'on le met ; ou bien une pie, qui* sautille *autour de quelque excrément ou de quelque charogne ; ou un parfumeur, occupé à tirer la* quintessence *de certaines fleurs qu'il distille ; ou enfin, un Poëte qui fait toutes sortes de grimaces pour terminer une* Egigramme *à sa fantaisie. Il faut être nourri dans le style* d'Homere *& de* Virgile, *pour réussir si heureusement dans le choix de ses métaphores. Sans une connoissance parfaite de toute la Nature, il ne seroit pas possible de parler ainsi.*

L'ENTHOUSIASME avec lequel il parloit, l'empêchoit d'appercevoir que plusieurs personnes de la compagnie n'entroient pas tout-à-fait dans ses idées ;

mais il n'eut pas de peine à le remarquer lorſqu'il eut ceſſé de parler. Cependant, comme l'on ſavoit à quoi s'en tenir, & pour ne lui faire aucune peine, perſonne ne chercha à le contredire. Un ſeul lui dit *que la ſavante diſpoſition de cet Ouvrage ne devoit pas être un préjugé en faveur de l'Auteur*; *qu'il devoit peut-être tout ce qu'il avoit de bon à cet égard à l'habileté du Copiſte, & au bon goût du Correcteur.* Ce *n'eſt pas tout-à-fait ſans raiſon que je dis cela, puiſque l'Auteur lui-même avoüe qu'il doit beaucoup à l'un & à l'autre de ces égards à un des Libraires qui ont imprimé ſon Hiſtoire.* Cette réflexion ſurprit quelques-uns de ces Meſſieurs; ils ne pouvoient pas s'imaginer qu'un Ecrivain voulût s'abaiſſer à partager la gloire qui lui revient de ſes Ouvrages, avec le Libraire qui les a fait imprimer. Ils demanderent donc à voir l'endroit du Livre où cet aveu étoit contenu. Voici ce qu'on lut dans une ſeconde Préface, dont la date eſt poſtérieure de trois mois à la première.

„ JE dois encore avertir que l'un d'eux „ (des deux Libraires) ſavoir Mr. *Jaques* „ *Levier*, jeune homme d'intelligence & „ d'acquit, & capable de quelque choſe „ de plus que ſa profeſſion, vû la ſimple „ routine à laquelle elle eſt maintenant „ réduite, m'a parfaitement bien ſecondé „ dans le beſoin que j'ai eu de lui, tant „ pour

„ pour la Copie de cet Ouvrage, que
„ pour la Correction de son impression;
„ & que si le Public le trouve exacte-
„ ment imprimé, il lui en devra en par-
„ tie l'obligation. „

La lecture de cet article partagea toute l'assemblée, & c'est ici où la dispute commença à s'échauffer au point de m'en faire craindre les suites. Les uns soutenoient que cet aveu étoit sincère, & les autres que c'étoit une pure ironie. Chacun alleguoit des raisons pour soutenir l'opinion qu'il avoit embrassée, & tous ensemble ils faisoient un si grand bruit, que j'avois toutes les peines du monde d'entendre ce qu'ils disoient. Je vais néanmoins tacher de rappeller ici ce qui fut dit de part & d'autre.

Les premiers prétendoient qu'il n'y avoit rien dans cet aveu qui pût le rendre suspect d'un manque de sincérité. Au fond, les secours que l'Auteur dit avoir tirés de Mr. *Levier*, se réduisent à bien peu de chose. Il l'a secondé pour la Copie & la Correction de l'Ouvrage, voilà tout; c'est-à-dire donc que Mr. *Levier* a copié & corrigé sous les yeux de l'Auteur, qu'il a suivi ses idées, & que dans la révision il s'est trouvé moins de fautes que si l'Ouvrage avoit été copié & corrigé par un autre. Ces Mrs. ne voioient rien dans tout cela qui ne pût être vrai à la lettre, & l'Auteur pouvoit fort bien

bien l'avancer, ſans rien diminuer de la gloire qui lui eſt dûe. Pour ce qui regarde le témoignage qu'il lui rend d'être *un jeune homme d'intelligence & d'acquit, & capable de quelque choſe de plus que ſa Profeſſion*, l'on ne ſauroit le rejetter avec quelque apparence de raiſon, puiſqu'il faudroit avoir pour cela des preuves du contraire. D'ailleurs, ne voiez-vous pas, diſoient-ils, que Mr. *Levier* eſt un *jeune homme*; que l'Auteur étoit *un homme fait*, & capable de compoſer des Ouvrages d'érudition dès l'année 1715. que ſavez-vous s'il n'a point été élevé ſous les yeux de l'Auteur? Dans ce cas les éloges qu'il donne à Mr. *Levier*, retombant en partie ſur lui, ne ſauroient être ſuſpects de manquer de ſincérité.

CEUX de ces Meſſieurs qui regardoient tout cela comme une ironie, ne reſtoient pas ſans replique. Ils faiſoient remarquer que la profeſſion de Mr. *Levier* étoit celle de Libraire, & que ſi l'Auteur avoit eu réellement deſſein de lui donner des éloges, il les auroit fait rouler ſur les talens qu'il poſſédoit pour s'en acquitter dignement. Ce ne ſeroit pas donner des éloges à un Médecin, de dire qu'il eſt très habile dans le Droit, ni à un Général d'armée qu'il fait fort joliment de la dentelle. Des panégyriques dans ce goût paſſeront toujours pour une ſatyre. Cependant les éloges dont il s'agit, ſont

de ce caractère; il n'y a pas un mot de ſes talens pour la Librairie, tout roule ſur ſon habileté à copier & à corriger. Ces deux choſes pourroient encore avoir quelque rapport avec ſa profeſſion, s'il les poſſedoit parfaitement; mais l'Auteur ſe garde bien de le dire. Selon lui, Mr. *Levier* n'eſt encore en état que de ſeconder un autre; il ne ſauroit travailler ſeul. Semblable aux jeunes aiglons qui apprennent à voler, il a beſoin d'être ſoutenu par ſa mere. Une nouvelle raiſon qui leur paroiſſoit ſans replique, étoit la manière dont l'Auteur ravaloit les Libraires. Il les met ſans façon au-deſſous des Copiſtes & des Correcteurs, qui ſont cependant, & les uns & les autres à leurs gages. Ceci n'eſt point une exagération, qu'on peſe les termes de l'Auteur, & l'on en ſera convaincu. Monſieur *Levier*, dit-il, *eſt capable de quelque choſe de plus que ſa Profeſſion.* Et de quoi eſt-il capable? L'Auteur le dit ſans détour; c'eſt *de ſeconder quelqu'un, tant pour la copie, que pour l'impreſſion d'un Ouvrage.* S'il avoit parlé ſérieuſement en donnant des éloges à ce jeune Libraire, auroit-il traité ſi mal les gens de ſa profeſſion? Ce tour panégyrique ſeroit des plus nouveaux. Enfin, ils crurent appercevoir dans tout cet article un certain eſprit de malignité, incompatible avec la ſincérité que les autres y trouvoient. Un jeune Libraire, di-

disoient-ils, devoit être encouragé dans sa profession, bien loin de la ravaler, & de la lui faire regarder comme quelque chose de fort au-dessous de ses talens. Si l'Auteur avoit eu à cœur les intérêts de Monsieur *Levier*, jamais il ne lui auroit inspiré du dégoût pour le genre de vie qu'il a embrassé. Chaque trait qu'il lance contre sa profession, fournit une preuve qu'il y a quelque chose de caché sous les éloges qu'il lui donne, & Monsieur *Levier* feroit bien de se défier de ces loüanges.

LES raisons que les uns & les autres avoient alleguées pour soutenir leur opinion, donnerent naissance à un troisième sentiment. Les partisans de ce dernier prétendoient qu'il étoit l'unique voïe de concilier les deux autres ; ils croioient que l'Auteur par des raisons d'amitié, de protection, & d'autres de cette nature, n'avoit pû s'empêcher de faire une mention honorable de Monsieur *Levier*. Les petits services qu'il lui avoit rendus, lui ont paru propres à le faire connoître du plus beau côté. Il s'est imaginé que tout le monde auroit la même idée de ces services que lui, & que ce feroit le moïen de lui faire une belle réputation. Les hommes sont faits de manière qu'ils croient que ce qu'ils estiment, doit être estimé de tout le monde. L'Auteur fait sans doute beaucoup de cas d'un bon

Copiste, & il croit qu'un habile Correcteur est le premier homme du monde ; faut-il être surpris s'il n'a fait entrer que ces deux idées dans les éloges qu'il a donnés à Monsieur *Levier*? Ceux qui ne font pas le même cas que lui d'un Copiste & d'un Correcteur, trouvent ces éloges ridicules, & y cherchent du mystère ; mais il ne faut jamais juger des idées qu'une personne attache à une chose, par celles que nous y attachons nous-mêmes. Si on le fait, on court risque de se tromper souvent.

Je me suis trop arrêté sur ces bagatelles, sage & savant Abukibak, pour achever de te rendre compte dans cette Lettre de ce qui se passa dans cette assemblée. J'y reviendrai dans la suite, & cela fera le sujet de la première Lettre que je t'écrirai.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



****

LETTRE CENT SOIXANTE-ET-ONZIEME.

Le Silphe Oromaſis, *au ſage Cabaliſte* A-bukibak.

CE que l'on avoit dit juſques-là dans cette aſſemblée, me parut ſi peu important, ſage & ſavant Abukibak, que je fus ſur le point de quitter la partie. J'allois exécuter mon deſſein, lorſqu'un de ces Meſſieurs qui n'avoit encore parlé que très peu, prit la parole. *Il me ſemble*, dit-il à l'aſſemblée, *qu'il n'y a qu'une petite partie de ce qui vient d'être dit qui réponde au but de notre inſtitution. Il vaudroit beaucoup mieux que nous examinaſſions le fond eſſentiel du Livre, que de nous arrêter à des queſtions accidentelles qui ne méritent pas ſeulement notre attention. Je l'ai lû ce Livre, & je puis vous aſſûrer que l'Auteur met ſon ſyſtême dans un auſſi grand jour qu'il eſt poſſible. Je ne veux pas dire par-là qu'il ait touché au but, & que ſon opinion ſoit la ſeule véritable; au contraire j'ai bien des choſes à lui oppoſer, & je ſuis perſuadé que quelques-uns d'entre vous n'en ont pas moins. Si vous jugez à propos que nous examinions ſes preuves,* je

je vous les rapporterai l'une après l'autre. La compagnie aiant approuvé ce qu'il venoit de dire, il continua ainsi.

„ Vous savez tous quel est le systême
„ de l'Auteur, il n'est pas nouveau, &
„ a été soutenu par de fort habiles gens;
„ mais aucun n'en avoit encore allegué
„ autant de preuves. Elles se réduisent à
„ six principales, sans compter celles
„ qu'il promet de donner dans une re-
„ marque que de certaines circonstances
„ ne lui ont pas permis de joindre à ce
„ qu'il publie aujourd'hui. La première
„ est tirée de méchans vers Latins qui
„ se trouvent à la fin des *Institutions de*
„ *Justinien*, imprimées à *Mayence* par *Pier-*
„ *re Schoiffer* le 24. Mai 1468. Une an-
„ cienne chronique de la ville de Cologne
„ lui fournit la seconde; elle fut impri-
„ mée à Cologne chez *Jean Koelhof* en
„ 1489. La troisième est un Extrait que
„ *Serrarius* a donné d'une chronique ma-
„ nuscrite de *Mayence*. La quatrième, qui
„ est la plus considérable de toutes, se
„ tire du témoignage de *Trithème. Jaques*
„ *Wympheling* fournit la cinquième. La
„ sixième enfin est tirée de *Salmuth*. A
„ ces six preuves on peut ajouter le
„ Poëme de *Bergellanus*, qui confirme tous
„ les témoignages précédens; mais afin
„ que vous voïiez mieux l'accord qu'il y
„ a entre l'Histoire de *l'Origine de l'Im-*
„ *primerie*, telle que l'Auteur nous la don-
„ ne,

„ne, & ce qu'en disent ces témoins, il „est bon que vous les entendiez, & les „uns & les autres." *Là-dessus il lut ce que dit l'Auteur, & les témoignages sur quoi il se fonde; ensuite il continua en ces termes.*

„La première preuve qui avoit é„chappé à tous les Historiens de l'Im„primerie, n'est rien moins que décisi„ve; elle est si obscure, que ce n'est „qu'avec peine qu'on apperçoit qu'il s'y „agit de cet Art. D'ailleurs, l'Auteur „de cette misérable Poésie ne nomme les „inventeurs de l'Imprimerie (à suppo„ser encore que ce soit d'eux qu'il par„le) que par leurs noms de Baptême. Il „ne fixe ni le lieu, ni le tems de l'in„vention; de sorte que cette preuve „n'est rien moins que satisfaisante. *La* „*Chronique de Cologne*, d'où la seconde „preuve est tirée, dit expressément que „le *Donat* qui avoit été imprimé aupa„ravant en Hollande, donna la premiè„re idée de l'impression à *Guttemberg*, „qui perfectionna ce que l'Imprimeur du „*Donat* avoit imaginé. Selon ce témoi„gnage, toute la gloire de *Guttemberg* se „borne à avoir perfectionné ce qui avoit „été inventé par un autre. L'on ne peut „rien ajouter à la clarté avec laquelle „la chronique manuscrite de *Mayence* „s'exprime; mais je demanderois volon„tiers à ceux qui font tant de cas de „son témoignage, pourquoi ils y ajou-

„ tent plûtôt foi qu'à la chronique ma-
„ nuſcrite de *Strasbourg*, qui dit que
„ *Jean Mentel* inventa l'Imprimerie dans
„ cette ville vers l'an 1440? Si cette der-
„ nière chronique eſt ſuſpecte, parce
„ qu'elle eſt intéreſſée là-dedans, celle
„ de *Mayence* l'eſt-elle moins par la même
„ raiſon? Le témoignage de *Tritbème* qui
„ forme la quatrième preuve, a beaucoup
„ de force. Ce n'eſt point ſur des con-
„ jectures qu'il ſe fonde; mais ſur la nar-
„ ration de *Schoiffer* lui-même. Or, qui
„ pouvoit mieux ſavoir la véritable ori-
„ gine de l'Imprimerie, qu'un homme
„ qui avoit tant eu de part à cette in-
„ vention? Je vous prie cependant de
„ remarquer que s'il pouvoit être bien
„ inſtruit de ce fait, il étoit auſſi inté-
„ reſſé à s'en attribuer la gloire. D'ail-
„ leurs, s'il eſt vrai que *Guttemberg*, ou
„ *Fuſt* euſſent volé à un autre l'invention
„ de cet art, il y a fort apparence qu'ils
„ n'en avoient rien communiqué à *Schoif-*
„ *fer*. Ce dernier pouvoit donc dire de
„ bonne foi à *Tritbème* que *Guttemberg* é-
„ toit l'inventeur de l'Imprimerie, & que
„ *Fuſt* & lui l'avoient perfectionnée. Cet
„ Abbé pouvoit auſſi rapporter la même
„ choſe avec autant de bonne foi que
„ *Schoiffer* le lui avoit dit. Enfin, ce té-
„ moignage de *Tritbéme* n'a pas plus de
„ force que celui de *Junius* en faveur
„ de *Haerlem*. Il déclare que *Nicolas Ga-*
„ *lius*,

„ *lius*, ſon précepteur, avoit oüi dire plu-
„ ſieurs fois à un certain *Corneille*, Relieur
„ de Livres, que *Coſter* avoit inventé l'Im-
„ primerie à *Haerlem*. Il faiſoit le détail
„ de toute l'hiſtoire de cette invention,
„ ajoutoit qu'il avoit été au ſervice de
„ *Coſter*, & qu'il avoit couché fort long-
„ tems avec le nommé *Jean*, qui avoit
„ volé l'invention à leur commun maî-
„ tre. Le dit *Corneille* n'avoit pas racon-
„ té cette hiſtoire à *Galius* ſeul; mais
„ encore à d'autres perſonnes, de la bou-
„ che de qui *Junius* tenoit la même cho-
„ ſe. L'on conviendra ſans peine que *Ju-
„ nius* mérite autant de créance que *Tri-
„ thème*. Il n'eſt donc queſtion que de
„ voir ſi le témoignage de *Corneille* eſt
„ auſſi authentique que celui de *Schoiffer*;
„ je le crois. *Corneille* étoit un bon Re-
„ lieur, qui n'avoit aucun intérêt que
„ l'Imprimerie eût été inventée à *Haer-
„ lem*, ou à *Mayence*; il lui étoit indiffé-
„ rent que *Coſter*, ou *Guttemberg* en euſ-
„ ſent l'honneur. Il n'en eſt pas de mê-
„ me de *Schoiffer*, les rélations qu'il ſou-
„ tenoit avec *Fuſt*, la part qu'il avoit
„ dans toute cette affaire, forment un
„ petit préjugé contre ſon témoignage;
„ préjugé qui ne ſe trouve point du côté
„ de *Corneille*. Pour ce qui regarde la
„ cinquième preuve, tirée du témoigna-
„ ge de *Wympheling*, il ne me paroît pas
„ qu'on doive y faire beaucoup d'atten-

„ tion. *Jaques Mentel* a fait voir que cet
„ Auteur qui avoit d'abord parlé si affir-
„ mativement dans deux de ses Ouvra-
„ ges, ne s'exprime que d'une manière
„ douteuse dans un troisième qui est
„ postérieur à ceux-là. Sans doute qu'il
„ s'étoit mieux éclairci, & que les nou-
„ velles lumières qu'il avoit acquises, l'a-
„ voient fait parler avec moins de con-
„ fiance. Bien loin que le témoignage
„ de *Salmuth* qui forme la sixième preu-
„ ve, soit de quelque poids, il ne fait
„ que contredire les cinq précédens. Il
„ donne toute la gloire de l'invention &
„ de la perfection de l'Imprimerie à
„ *Jean Fust*, sans faire aucune mention
„ des autres. Je me contenterai de re-
„ marquer sur le Poëme de *Bergellanus*
„ qu'on ne doit pas y faire trop de fond,
„ parce qu'il n'avoit été instruit que par
„ ceux de *Mayence*, où il avoit été Cor-
„ recteur pendant quelque tems. Il ne
„ paroît pas qu'il ait fait aucune recher-
„ che pour s'assûrer de la vérité des faits
„ qu'il avance. De toutes ces remar-
„ ques je crois être en droit de conclure
„ que l'Auteur de cette Histoire a alle-
„ gué tout ce que l'on peut de plus fort
„ pour établir son opinion ; mais que
„ cependant il ne la met pas au-dessus
„ de tout doute. Il a produit tout ce
„ que l'on pouvoit avancer en faveur du
„ systême qu'il soutient ; mais on ne peut
„ pas

„ pas dire qu'il l'ait prouvé. L'on ne „ fauroit lui en imputer la faute, il faut „ s'en prendre aux défauts de monumens ; „ ou bien, ce qui eft encore plus vrai- „ femblable, au malheur qu'il a eu de „ défendre une mauvaife caufe. „

ON l'avoit écouté avec beaucoup d'attention jufques-là ; mais alors on l'interrompit pour lui faire remarquer que tout ce qu'il avoit dit ne prouvoit point que l'Auteur eût embraffé un mauvais fyftème, que s'il vouloit faire voir cela, il devoit en établir un autre qui fût apuié fur de meilleures preuves. Il avoüa que la chofe n'étoit pas aifée ; qu'il y avoit tant de contrariétés entre ce que l'on trouvoit dans les meilleurs Ecrivains, qu'il n'ôferoit entreprendre de les concilier. Il ajouta que s'il y avoit quelqu'un dans la compagnie qui fût en état de réuffir dans cette entreprife, c'étoit un tel, qu'il pria en même tems de vouloir fe charger de ce foin. Tous les autres fe joignirent pour lui demander la même chofe ; de forte qu'il n'y eut pas moïen de reculer. Après quelques complimens, dictés par fa modeftie, il commença ainfi.

„ PARMI toutes les villes qui fe font „ donné l'honneur d'avoir vû naître l'Im- „ primerie dans leur fein, celles de *Haerlem* de *Strasbourg* & de *Mayence* me pa- „ roiffent les mieux fondées dans leur

„ pré-

„ prétention. Je crois même qu'il n'eſt
„ pas impoſſible de concilier des ſyſtê-
„ mes, en apparence ſi oppoſés. Il eſt
„ inconteſtable que le premier Livre,
„ imprimé avec la date, le nom du lieu
„ & celui de l'Imprimeur que nous con-
„ noiſſions, favoriſe *Mayence*. Ce premier
„ Livre eſt un *Pſeautier*, à la fin duquel
„ on lit *qu'il a été imprimé par* Jean Fuſt,
„ *Citoïen de* Mayence, *& par* Pierre Schoif-
„ fer *de* Gernsheim, *l'an* 1457. *la veille de*
„ *l'Aſſomption.* Voilà donc l'Imprimerie
„ établie dans cette ville dès cette année-
„ là; mais ſelon le témoignage de *Tri-*
„ *thème* & de la *chronique de Cologne*, ces
„ mêmes Imprimeurs avoient imprimé
„ ſept ans auparavant dans la même vil-
„ le, une Bible Latine qui leur couta
„ des ſommes immenſes. Ils l'imprime-
„ rent avec des caractères de fonte, mo-
„ biles, & négligerent d'y mettre la da-
„ te, le lieu de l'impreſſion & le nom des
„ Imprimeurs. On ne connoit avec cer-
„ titude aujourd'hui aucun exemplaire
„ de cette Bible. *Salmuth*, *Hagenbruch* &
„ *Trithème* diſent que ces mêmes Impri-
„ meurs avoient imprimé à *Mayence* avant
„ ce tems-là, un *Alphabet*, un *Donat*, qui
„ eſt une Grammaire à l'uſage des baſſes
„ Claſſes, & le *Catholicon Johannis Ja-*
„ *nuenſis*, qui eſt une compilation de
„ *Grammaire*, de *Rhétorique*, & de *Poéti-*
„ *que*, ſuivie d'un ample *Dictionnaire*; mais
„ ils

„ ils n'emploierent point pour cela des
„ caractères mobiles ; ce n'étoit que
„ de ſimples planches gravées, ſem-
„ blables à celles de la Chine & du Ja-
„ pon. Voici donc à quoi tout ſe ré-
„ duit ; c'eſt qu'on commença à impri-
„ mer à *Mayence* avant l'année 1450.
„ Voions maintenant qui furent les Im-
„ primeurs ?

„ Tous les Ecrivains qui ont examiné
„ cette affaire avec le plus de ſoin,
„ conviennent que *Jean Guttemberg* fut
„ celui qui porta cet art à *Mayence.* Ils
„ ajoutent que ce fut à *Strasbourg* qu'il
„ l'inventa ; c'eſt ce qu'aſſûre poſitive-
„ ment *Wympheling.* Après avoir conçu
„ l'idée de l'Imprimerie dans cette der-
„ nière ville, il alla à *Mayence*, où, aidé
„ du ſecours de *Fuſt* & de *Schoiffer*, il la
„ perfectionna au point que nous l'avons
„ vû. Il doit donc paſſer pour conſtant
„ que *Guttemberg* apporta l'idée de l'Im-
„ primerie de *Strasbourg* à *Mayence*; mais
„ comment la conçut-il cette idée ? C'eſt
„ ici où les Ecrivains ſont partagés.

„ BERGELLANUS dit que *ce fut l'empreinte*
„ *de ſon cachet, ſur laquelle il obſerva quel-*
„ *ques lettres en relief, & l'attention qu'il*
„ *fit à un preſſoir à vin, qui lui firent*
„ *naître cette idée.* mais on voit bien que
„ ce n'eſt-là qu'un ſimple jeu poétique ;
„ il eſt donc plus naturel de s'en rap-
„ porter aux annales de la ville de *Stras-*
„ *bourg* même. Ces ſortes de piéces ne
„ ſau-

„ fauroient être fufpectes, parce que tout
„ ce qui fe met dans les archives d'une
„ ville, paffe par les mains des Magiftrats,
„ qu'on ne fauroit raifonnablement foup-
„ çonner de fourberie; leur témoigna-
„ ge eft donc authentique dans tout ce
„ dont ils ont pû être informés. Or, ces
„ annales portent que *Jean Mentel*, Ci-
„ toïen de *Strasbourg*, inventa l'Impri-
„ merie vers l'an 1440. qu'un de fes Do-
„ meftiques découvrit le fecret de fon
„ maître à *Guttemberg* qui le porta à *Mayen-*
„ *ce*. *Jérôme Gebwiler*, qui vivoit envi-
„ ron foixante-&-dix ans après le tems
„ de cette invention, confirme la même
„ chofe. *Schragius* ajoute que *Guttemberg*,
„ & ceux qu'il s'étoient affociés à Mayen-
„ ce, aiant des fonds plus confidérables
„ que *Mentel*, imprimerent plus de Li-
„ vres, fe firent mieux connoître que lui;
„ ce qui donna lieu de dire qu'ils étoient
„ les inventeurs de l'Imprimerie. J'ajou-
„ te à cela que l'art de *Mentel* ne con-
„ fiftant qu'en des planches gravées, &
„ ceux de *Mayence* aiant bientôt inventé
„ des caractères de fonte mobiles, il
„ n'eft pas furprenant qu'on les ait re-
„ gardés dans le monde comme les in-
„ venteurs de la véritable Imprimerie,
„ fans faire mention de ceux qui leur en
„ avoient donné la première idée.

„ En prenant pour époque certaine le
„ *Pfeautier*, imprimé à *Mayence* par *Fuft*
„ & *Schoiffer* l'an 1457. je fuis remonté,
„ com-

„ comme vous voiez, jusqu'à l'an 1440.
„ qui est à peu près le tems où *Mentel*
„ commença à imprimer à *Strasbourg.*
„ Suivons la même méthode, & exami-
„ nons si personne n'avoit eu cette idée
„ avant *Mentel.*

„ LES cartes à joüer étoient en usage
„ au commencement du XV. siécle. On
„ les fait par le moïen d'une planche de
„ bois gravée, sur laquelle on applique le
„ papier, après avoir legérement enduit
„ le bois avec une espèce d'encre. Rien
„ n'approche autant de la première Impri-
„ merie que cela. Les essais qu'on en trou-
„ ve dans les cabinets de quelques curieux,
„ dont on peut voir la notice dans les
„ années 1703. & 1707. des *Transactions*
„ *Philosophiques*, prouvent la grande con-
„ formité qu'il y a entre les uns & les
„ autres. Il est vrai que tous ces Livres,
„ imprimés avec des planches de bois,
„ ne portent avec eux aucune date qui
„ fixe l'année de leur impression, & qu'on
„ n'y voit ni le nom de l'Imprimeur, ni le
„ lieu où ils ont été imprimés. Si l'on a-
„ voit eu cette précaution, la question
„ que nous examinons, seroit bientôt
„ décidée : mais il faut savoir que ces
„ premiers Imprimeurs cachoient avec
„ soin leur art, parce qu'ils vendoient
„ leur impression comme une copie fai-
„ te à la main ; ce qu'ils n'auroient pas
„ ôsé faire, s'ils avoient divulgué la ma-
„ niè-

„ nière dont ils s'y prenoient. Vous me
„ demanderez ſans doute s'il n'y a aucun
„ moïen de fixer le tems, le lieu & le
„ nom des Imprimeurs de tous ces Li-
„ vres, faits avec des planches gravées.
„ Je vous avoüerai que la choſe n'eſt
„ pas aiſée, parce qu'ils ne ſont pas tous
„ ſortis de la même preſſe, ni dans le
„ même tems. Voici cependant à quoi
„ il me ſemble qu'on peut s'en tenir.

„ L'AUTEUR *de la chronique de la ſain-*
„ *te ville de Cologne* dit que *Guttemberg*
„ emploia depuis l'an 1440. juſques à l'an
„ 1450. à perfectionner l'idée qu'il avoit
„ conçue de l'Imprimerie. Comme il ne
„ ſavoit point que cet homme eût ap-
„ porté cet art de *Strasbourg* ; & que
„ d'un autre côté il ſavoit qu'avant 1440.
„ on avoit imprimé des *Donats* en Hol-
„ lande, il ne balance point à aſſûrer
„ que c'eſt un exemplaire de cette im-
„ preſſion qui donna à *Guttemberg* la pre-
„ mière idée de l'Imprimerie. Ce témoi-
„ gnage *de la chronique de Cologne* eſt con-
„ firmé par celui de *Mariangelus Accur-*
„ *ſius*. Je crois donc pouvoir conclure
„ de ces deux autorités qu'on imprimoit
„ en Hollande avec des planches de bois
„ avant l'an 1440. Or, puiſque ni les an-
„ nales de *Strasbourg*, ni ceux qui ont
„ écrit en faveur de *Mayence*, ne diſent
„ point qu'on ait imprimé dans ces deux
„ villes avant 1440. il faut néceſſairement
„ con-

„ convenir que l'Imprimerie avec des „ planches de bois, a été en uſage en Hol- „ lande avant que d'être établie dans ces „ deux villes. Voilà, Meſſieurs, d'où ſont „ ſorties toutes ces groſſières Editions „ qu'on garde par curioſité, & qui ſont „ ſans date & ſans lieu d'impreſſion. „ L'on conſerve encore deux Livres ain- „ ſi imprimés à *Haerlem*; l'un en Latin, „ & l'autre en Hollandois. La Langue „ dans laquelle ce dernier eſt écrit, four- „ nit une preuve bien forte qu'il a été „ imprimé en Hollande. Quelle appa- „ rence qu'on eût imprimé en Allemagne „ un Livre en Hollandois? L'on ne peut „ pas dire qu'il ait été imprimé après la „ rupture de *Guttemberg* & de ſes aſſo- „ ciés, qui arriva en 1455. car alors l'on „ n'imprimoit plus avec des planches de „ bois; mais avec des caractères de fon- „ te, & mobiles. Quelle époque lui aſ- „ ſignera-t-on, ſi l'Imprimerie n'a été „ connue en Hollande qu'après l'arrivée „ de *Guttemberg* à *Haerlem*? L'on peut donc „ regarder comme une choſe très proba- „ ble, qu'on imprimoit en Hollande avec „ des planches de bois avant l'an 1440. „ mais dans quelle ville de ce païs y „ avoit-il une Imprimerie? Il n'y a qu'une „ voix là-deſſus; tous conviennent que „ s'il y en avoit une, elle étoit à *Haer-* „ *lem*, & que celui qui imprimoit, ſe „ nommoit *Laurent Coſter*.

„ Je viens de vous faire voir que *Lau-*
„ *rent Coster*, bourgeois de *Haerlem*, a im-
„ primé avant que *Mentel* imprimât à
„ *Strasbourg*, & *Guttemberg à Mayence* : il
„ me resteroit à vous faire l'histoire de
„ ce premier Imprimeur, de la manière
„ dont il inventa cet art, & comment il
„ fut porté tout d'un coup à *Strasbourg* ;
„ mais je suis persuadé qu'il y a dans la
„ compagnie des personnes plus capables
„ de remplir cette tâche que moi. Ceux
„ de ces Messieurs qui se sont attachés
„ à l'examen de ce point particulier de
„ *l'Histoire de l'Imprimerie*, peuvent vous
„ en instruire beaucoup mieux que je ne
„ pourrois le faire. Je leur en laisse donc
„ le soin, persuadé qu'ils auront assez de
„ complaisance pour nous faire part de
„ leurs lumières. "

Tu juges bien, sage & savant Abukibak, que cette question étoit devenue trop intéressante pour la compagnie, pour perdre l'occasion de s'éclaircir pleinement là-dessus. On invita ceux de ces Messieurs, que celui qui venoit de parler, avoit en vûe, à achever d'approfondir cette matière. Tous étant persuadés qu'ils ne s'acquitteroient pas moins bien de leur tâche que les précédens, l'un d'eux continua ainsi.

„ Laurent *Coster* étoit d'une famille
„ patricienne de *Haerlem*. Il étoit un de
„ ces génies profonds, à qui la moindre
„ ou-

„ ouverture fournit de grandes idées. Un
„ jour qu'il ſe promenoit dans un bois
„ qui eſt aux portes de la ville, le hazard
„ voulut qu'il ramaſſât un morceau de
„ l'écorce d'un hêtre. Peut-être que pen-
„ ſant à autre choſe, il ſerra dans ſa main
„ ce qu'il venoit de recueillir. Vous n'i-
„ gnorez pas, Meſſieurs, que les petites
„ piéces d'écorce, ſéparées les unes des
„ autres, ſont toujours raboteuſes, &
„ il y a ſouvent des vermoulures de dif-
„ férentes figures. Le même hazard qui
„ lui avoit fait ramaſſer cette écorce,
„ fit qu'en ouvrant ſa main, il jetta les
„ yeux deſſus, & apperçut qu'elle y avoit
„ tracé de certaines figures; peut-être
„ repréſentoient-elles des lettres. Quoi
„ qu'il en ſoit, ces figures lui firent con-
„ cevoir l'idée de l'Imprimerie. Il façon-
„ na lui-même des caractères, & fit l'eſ-
„ ſai de quelques lignes. Cela lui aiant
„ réuſſi, il conçut de plus grandes idées.
„ Il vit bien qu'il n'étoit pas poſſible d'im-
„ primer des Ouvrages un peu grands
„ avec ces caractères façonnés à la main.
„ Les planches dont on ſe ſervoit pour
„ imprimer les cartes, lui firent naître
„ l'idée d'en graver de pareilles pour im-
„ primer des Livres. Du projet à l'exé-
„ cution il n'y a pas loin chez un hom-
„ me du caractère de *Coſter.* Il fut aidé
„ dans cela par ſon gendre, & imprima
„ enſuite non ſeulement des *Alphabets*,

„ mais encore un *Donat*, le *Miroir du Salut humain*, & ſans doute d'autres Livres que nous ne connoiſſons pas. Il „ me ſeroit difficile de fixer l'année dans „ laquelle il fit ſes premiers eſſais. *Scriverius* & *Boxhornius* ne ſe ſont peut-être pas tant écartés du vrai quand ils „ ont dit, l'un l'an 1420. & l'autre 1428. „ ou 1430. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que comme on l'a déjà remarqué, la Chronique de *Cologne* & *Accurſius* atteſtent „ qu'on avoit des *Donats*, imprimés en „ Hollande avant 1440. Je ne dirai rien „ du témoignage aſſez douteux d'un Rabbin, qui aſſûre avoir vû un Livre imprimé en 1428.

„ L'on a déjà rapporté ci-deſſus le témoignage d'un vieux Relieur de *Haerlem*, qui aſſûroit que *Coſter* avoit été „ volé par un de ſes garçons Imprimeurs. „ Cet homme ſe nommoit *Jean*, & ſe „ retira avec quelques-unes des planches „ gravées de ſon maître, dans le deſſein „ de profiter de cette invention pour ſon „ compte particulier. L'on a ſoupçonné, ſans beaucoup de fondement cependant, que ce *Jean* étoit *Fuſt*. Pour „ moi, j'ai une toute autre idée, & je „ crois que c'étoit *Jean Mentel*. Les raiſons que ce vieux Relieur avoit pour „ croire que ce voleur étoit *Fuſt*, n'étoient que des conjectures, fondées ſur „ le bruit qui s'étoit répandu que *Jean* „ *Fuſt*

„ *Fuſt* avoit inventé l'Imprimerie à *Mayen-*
„ *ce*. En falloit-il davantage pour lui fai-
„ re conclure que ſon voleur, qui s'ap-
„ pelloit *Jean*, s'étoit retiré dans cette
„ ville ? S'il avoit ſû qu'un autre *Jean*,
„ établi à *Strasbourg*, avoit exercé cet
„ art avant le *Jean* de *Mayence*, il auroit
„ ſans doute raiſonné tout autrement, &
„ n'auroit pas héſité à aſſûrer que c'étoit
„ celui-là qui avoit volé l'honneur de
„ l'invention à ſon Maître.

„ SI vous joignez ce que je viens de
„ dire avec les autres réflexions qui ont
„ été faites en votre préſence, vous ver-
„ rez que l'Imprimerie a été inventée à
„ *Haerlem*, qu'elle paſſa enſuite à *Stras-*
„ *bourg*, & de la à *Mayence*. Chacun des
„ Imprimeurs tenant ſon travail ſecret, on
„ ne ſoupçonnoit pas même qu'il y eût
„ un pareil art au Monde; on ne l'apprit
„ que par la rupture de *Guttemberg* & de
„ ſes aſſociés : mais comme cette ruptu-
„ re éclata à *Mayence*, & que les Impri-
„ meurs de cette dernière ville avoient
„ beaucoup perfectionné cet art, on ne
„ parla d'abord que d'eux, & on les re-
„ garda comme inventeurs. Ce ne fut
„ qu'en remontant à la ſource, comme
„ nous avons fait, qu'on ſe forma des
„ idées plus diſtinctes de toute cette af-
„ faire. On ne le fit pas même d'abord ;
„ ce qui fut la cauſe que ceux de Mayen-
„ ce ont été aſſez long-tems en poſſeſſion

 „ de

„ de cet honneur, & que bien des per-
„ sonnes croient encore aujourd'hui qu'on
„ ne sauroit les en priver sans injustice.
„ Mais j'espere qu'après les discussions
„ dans lesquelles nous venons d'entrer,
„ il n'y a personne dans cette assemblée
„ qui ne soit convaincu que cette pré-
„ tention de *Mayence*, aussi bien que celle
„ de *Strasbourg*, est très mal fondée. "

CET homme, illustre Cabaliste, ajouta encore diverses choses pour soutenir cette opinion; mais je ne crois pas devoir m'y arrêter. J'ajouterai seulement la réflexion qui fut faite par un de ces Messieurs, au sujet des voïages de *Guttemberg* après la séparation de la Société. D'abord il alla à *Strasbourg*, ensuite il vint à *Haerlem*. D'où vient le choix de ces deux villes plûtôt qu'aucune autre? Il semble qu'il y ait eu du dessein en cela. Il alla à *Strasbourg*, parce qu'il crut pouvoir former un établissement avec *Mentel*, de qui il tenoit son art; mais peut-être en fut-il rebuté, & que celui-ci ne voulut rien avoir à faire avec un homme qui étoit complice du vol qui lui avoit été fait. Quoi qu'il en soit, il quitta *Strasbourg* pour aller à *Haerlem*. Il y a apparence qu'il avoit eu le vent que *Mentel* n'avoit pas été plus fidèle à son maître, que le valet de *Mentel* ne l'avoit été au sien, & que *Haerlem* étoit le lieu ou l'Imprimerie avoit pris naissance. Comme lui &

& ses associés avoient beaucoup perfectionné cet art, il ne douta point qu'il ne fût bien reçu de *Coster.* On ne sait point s'il se trompa dans ses conjectures; ce qui est bien sûr, c'est qu'il quitta encore *Haerlem*, retourna à *Mayence*, & est mort au service d'*Adolphe de Nassau.*

JE te salue, en *Jabahmiah*, & par *Jabamiah.*



LETTRE CENT SOIXANTE-ET-DOUZIEME.

Ben Kiber, *à* Abukibak.

DEPUIS quelques jours, mon cher Abukibak, je me suis trouvé l'humeur tout autre qu'à l'ordinaire. Tu me l'as connue autrefois enjoüée, & même badine; tout à coup elle est devenue sombre, & j'ai craint de tomber dans la mélancholie. Comme je connois la cause & les conséquences de ce dérangement, j'ai recouru promptement au remède, qui est l'unique dans ces sortes de maux. Ce remède est, comme tu le sais, le divertissement & la joie; il opére toujours avec efficace. Personne ne l'ignore, mais tout le monde n'en connoît pas la recette.

 LE

LE grand art de préparer ce ſpécifique, eſt de conſulter le caractère & l'eſprit des malades. Il y en a qui ne ſont que corps & que matière. A ceux-là, quand on me conſulte, j'ordonne l'exercice, le caroſſe, le cheval, les promenades. Un Petit-maître ſe guérit à cabrioler, une jeune fille à s'entendre dire des douceurs, une vieille à ſermonner la jeuneſſe, une maitreſſe à gronder ſa ſervante, l'homme de Cour à faire le pied de grue au Palais, & le courtaut de boutique à ſe parer d'une épée à la Comedie.

TOUTE l'habileté des Médecins qui ont la vogue, conſiſte à ſavoir faire ce diſcernement, qui eſt pour eux la vraie *diagnoſtique*. Au lieu que les autres, ſéduits par l'autorité d'*Hippocrate* & de *Galien*, s'amuſent à tâter le pouls, à lire dans les yeux, à examiner les urines. Ceux-ci ne s'arrêtent qu'à étudier l'air & la contenance de leurs patiens. A la manière de porter ſa perruque, de ſe tenir ſur ſes pieds, de ſaluer, d'ouvrir ſa tabatière, de mettre ſes rubans, d'arranger ſa coëffure, & de faire joüer ſon éventail, ils pénétrent d'abord les ſources de la maladie, & les diſſolvans qu'il y faut appliquer. Voient-ils dans la ville une Belle en langueur, la diagnoſtique leur dit que la Dame s'ennuie auprès d'un époux, & qu'il faut preſcrire les eaux de *Bourbon*.

En

En voient-ils une autre qui dépérit à vûe d'œil en Province, c'en eſt aſſez pour leur apprendre qu'il faut ordonner l'air de *Paris*, la fréquentation des ſpectacles, & l'aſſiduité aux *Tuilleries*.

C'EST ainſi que ſe doit traiter cette prodigieuſe quantité de pures machines qui forment la multitude dans les Sociétés humaines. Mais la méthode ne vaut rien pour des êtres qui ſont d'un rang ſupérieur, comme toi & moi, par exemple, mon cher Abukibak; c'eſt-à-dire pour de vrais Philoſophes qui n'ont de goût que pour les Sciences, & qui ne tiennent à l'homme que par une miſérable figure dont ils n'ont encore pû ſe défaire. Les gens de cette eſpèce, rare en tout ſens, font un monde à part ſur la terre. Singuliers en tout, ils ont leur façon de penſer, d'agir, de parler, de s'habiller même, & de faire les choſes les plus communes tout autrement que ne les fait le vulgaire. Cela fait à la vérité que la foule groſſière a cru devoir établir pour maxime conſtante *qu'il n'y a point de grand eſprit qui n'ait quelque grain de folie*. Mais eſt-ce aux fous à juger des ſages, & ces derniers ſeroient-ils ce qu'ils ſont, ſi leurs allûres n'étoient pas diſtinguées?

LES loix de cette ſingularité univerſelle s'étendent juſqu'aux divertiſſemens qui ſont néceſſaires pour la ſanté. Il en faut pour l'élite des Savans de tout autres

tres que pour la populace qui remplit les champs & les villes. Ils s'ennuient à la mort de ce qui enchante les autres. Ils baillent au plus beau concert de Musique: ils dorment aux conversations les plus legères: ils tombent en défaillance à la vûe des dés & des cartes. Tout cela n'est point assez gai pour eux, parce qu'il leur paroît trop bas & trop indigne. Pour recréer leur esprit, il faut toujours quelque objet qui l'occupe, & ce n'est tout au plus qu'en descendant de la région la plus élevée des Sciences, à la moïenne, qu'une ame, comme la leur, s'amuse & se délasse.

JE t'apprendrai, mon cher Abukibak, ce qui est arrivé depuis peu en ce genre à notre illustre & bon ami *Pharzanmelek*. Il étoit allé à *Rome* dans l'esperance d'y faire de nouvelles découvertes. N'y trouvant rien de ce qu'il y cherchoit, & ne pouvant se résoudre à perdre son tems, comme le font tous les étrangers, à visiter les Eglises & les Palais, il se promenoit tristement dans les rues. Le Bibliothécaire d'un Cardinal qui l'observoit, & qui crut voir quelque chose de sinistre dans sa réverie, en fut touché de compassion, & crut que l'humanité l'engageoit à ne pas abandonner ce malheureux à son désespoir. Prenant donc un prétexte pour l'aborder, *Monsieur*, lui dit-il, *vous avez toute la mine de n'avoir ici que*

que peu d'habitudes ; & si je ne me trompe à votre air, quelque affaire chagrinante doit vous y avoir attiré. Pardonnez ma curiosité, elle peut vous paroître suspecte, mais elle n'est que généreuse. Je suis en état de vous rendre service. Honorez-moi de votre confiance, je vous en conjure. Ces dernières paroles réveillerent *Pharzanmelek*, & lui firent comprendre l'équivoque que sa mélancholie avoit causée. *Monsieur*, répondit-il, *je vous suis obligé d'une façon si prévenante, & si gracieuse. Quoique je connoisse peu l'Italie, je m'en défierois de tout autre ; mais je me suis assez attaché de tout tems à l'étude de la physionomie pour lire dans vos yeux toute la générosité de votre cœur. Je n'ai point de mauvaises affaires ; il est seulement vrai que je m'ennuie extrêmement dans cette ville, parce que j'y suis loin de mon cabinet. De votre cabinet!* s'écria l'obligeant Italien. *Il ne vous faut que des Livres ? Faites-moi 'honneur de me suivre dans ce Palais. J'ai sous ma garde ceux de son Eminence le Cardinal P***. Vous aurez à choisir.* Là-dessus ils entrent tous deux, & la Biliothéque étant ouverte, *Voici, Monsieur*, dit le Romain, *de quoi vous contenter. Il y a de tout. Que voulez vous? Dans l'état où je suis*, répondit le voïageur, *je n'ai besoin que de quelque lecture qui me divertisse. Oh ! je vous entends*, repliqua le Bibliothécaire, *vous cherchez des Ouvrages de goût, d'imagination, de bel esprit. Tournez les yeux de ce côté, vous y* en

en trouverez dans toutes les Langues. Aristophane, Cervantes, Catz, Bocace, la Bruyere, Machiavel. Fi, Monsieur, repartit brusquement *Pharzanmelek; est-ce que d'honnêtes gens se divertissent à lire ces bagatelles? Pour desennuier des gens de mon caractère, parlez leur, par exemple, de la Polyglotte. Si vous l'aviez ici, je vous conjurerois de m'en prêter un Volume. C'est dans des Livres comme celui-là, que je reprens ma gaiété lorsque des études plus sérieuses l'ont alterée. Soit fait,* répondit l'Italien en souriant; *je connois pourtant bien des personnes qui regarderoient un Tome de la Polyglotte comme une lecture, plus propre à nourrir la mélancholie qu'à la chasser.*

Ce Bibliothécaire jugeoit trop de l'étranger par lui-même. Il ignoroit que les Savans du premier ordre ressemblent en fait de Sciences, aux *Moscovites* en fait de liqueurs. Ces derniers, accoutumés à l'eau de vie, assaisonnée d'esprit de vin & de poudre à canon, croient descendre fort bas, & faire une grande diéte, lorsqu'ils se réduisent au *Tockaï* & au *Bourgogne*. Les autres, de même habitués avec le Monde élementaire, & liés par un commerce intime avec les *Silphes* & les *Gnomes*, trouvent que pour eux, tout ce qui est au-dessous n'est que pur amusement. A peine la *Sténographie* de *Trithème*, la *Magie naturelle* de *Porta*, les *Subtilités* de *Cardan*, & tant d'autres Ouvrages pareils leur paroif-

roiſſent-ils mériter par amuſement un regard. Un fameux *Anglois*, nommé *Hyde*, les imitoit de fort loin. Lorſque quelqu'un entroit dans la Bibliothéque publique d'*Oxford*, il ſe croioit perdu de réputation, ſi l'on ne l'y ſurprenoit qu'avec un Manuſcrit *Hébreu* ou *Arabe* à la main. Il falloit pour ſon honneur que ce Manuſcrit fût pour le moins *Chinois* ou *Moungale*.

C'EST dans ce goût-là, mon cher Abukibak, que je prends le grand ſpécifique pour ranimer les eſprits. En guiſe d'*élixirs* & de *ſels volatils*, au lieu de la Cabale Philoſophique qui eſt notre aliment ordinaire, je me ſuis jetté dans la Cabale des *Juifs*. Pour des gens, comme nous, ce n'eſt-là qu'un vrai badinage; il ne s'y agit que de quatre ou cinq Alphabets myſtérieux à étudier. Dès que l'on connoît ſes lettres, & que l'on ſait les compter, les peſer, les tranſpoſer, les combiner, en un mot dès que l'on ſait lire, il n'y a plus, ni dans la Nature, ni dans la Religion, de myſtères qui ne ſe dévoilent; il n'y a plus rien qui ne ſoit de plein pied.

MAIS je t'avoüerai que de tous ces Alphabets de la Cabale *Juive*, le plus curieux & le plus amuſant eſt le *Céleſte*. Chaque étoile eſt une lettre; ces étoiles, ſelon leurs poſitions différentes, compoſent des mots, & chacun de ces mots for-

forme dans le Ciel une loi, ou si l'on veut, un oracle qui décide de tout ce qui se fait sur la terre. Lors donc que l'on sait lire dans ce beau Livre, on y apprend tout ce que font les hommes, & l'on y découvre jusqu'aux choses les plus cachées. On y voit ce qui se passe dans le cabinet des Princes, dans les cercles & dans les ruelles. Quelles scènes! Quel spectacle! Et que les hommes sont heureux de ce qu'il y a si peu de gens assez habiles dans cet Alphabet céleste, pour y lire à Livre ouvert quand ils veulent!

POUR moi, qui ai cette habileté, je ne connois point de passe-tems plus agréable. Chaque constellation aiant sa direction sur les divers païs du Monde, je me promene legérement de l'*Europe* en *Asie*, de la *Chine* en *Espagne*, & dans une belle nuit j'apprends tout ce que ma curiosité me suggére. Ici je vois un Philosophe, qui, tout en débitant les plus belles leçons sur le mépris des richesses, se dépite en secret de ce qu'un Financier de son voisinage peut avoir des pêches & des melons avant lui. Là j'apperçois un grand Seigneur, qui, parlant sans cesse de ses titres, de sa maison, de sa naissance, s'encanaille avec des gueuses pour la débauche, & avec des filous pour le jeu. Un moment après, j'examine l'état du Parnasse, & je ris de bon cœur de certains

tains barbouilleurs de papier qui se plaignent amérement du mauvais goût de leur siécle, & qui s'obstinent à se croire de beaux-esprits, par la seule raison qu'ils auroient grande envie de le devenir. Je me donne ainsi la comédie la plus complette & la plus charmante qu'il puisse y avoir. Le Théatre est superbe; les décorations sont brillantes; les personnages, tels qu'il me plaît, depuis le Sceptre & la Thiare jusqu'au Froc & à la Houlette; & les caractères diversifiés à l'infini, quoique parfaitement naturels.

Je sais que les ignorans se moquent de cette Science Cabalistique. Ils prétendent que tout y est arbitraire, que l'Alphabet en est inventé à plaisir, que l'étoile dont on fait un A. l'on pourroit de même faire un S. & que par conséquent on y pourroit lire de tout autres mots que ceux que l'on prétend y trouver; mais ceux qui font cette objection, ne prennent pas garde qu'il est universellement établi dans l'usage commun, que l'on bâtisse les systêmes les plus certains sur les principes les plus incertains. Entrez dans un Caffé, par exemple. A cette table on régle définitivement la paix & la guerre; on entre en campagne; on bat les ennemis; on pousse jusques-là les conquêtes; on prédit enfin tout ce qui se fera, & tout ce qui ne se fera pas dans l'année. A cette autre on décide souveraine-

rainement, & comme en dernier reſſort, du mérite & du démérite des actions humaines; on aſſûre que tel négociant n'a fait banqueroute que par ſa mauvaiſe conduite, que tel Abbé n'eſt devenu Evêque que pour avoir été l'intendant des menus plaiſirs de quelque Princeſſe ; ou que telle Dame ne careſſe ſi tendrement ſon bichon que faute de mieux. Mais les premiers connoiſſent-ils le penchant du Prince, les intentions du Miniſtre, les intrigues du cabinet? Les autres ont-ils examiné les comptes du négociant, ſuivi tous les pas de l'Abbé, ou lû dans le cœur de la Dame ? Point du tout; par rapport aux principes, ce n'eſt chez eux qu'extrême incertitude, ou qu'ignorance parfaite. Les conſéquences qu'ils en tirent, ne laiſſent pas d'être toujours la vérité toute pure.

CECI me rappelle, mon cher Abukibak, la queſtion que j'ai ſouvent oüi agiter. On demande quelle eſt la profeſſion la plus répandue, & celle dont il y a le plus de gens dans le Monde ? Les uns ſont pour la Théologie, les autres pour la Juriſprudence, & la plûpart pour la Médecine. De tous les côtés il y a de bonnes raiſons, vous trouvez par-tout une foule de gens qui veulent aſſujettir la Religion des autres à la leur, ou qui viennent vous donner dans les affaires épineuſes des conſeils qu'on ne leur demande point, ou qui ont des remèdes

infail-

infaillibles pour quelque mal que ce ſoit. Quant à moi, je croirois que la Cabale *Juive* l'emporte ſur toutes les profeſſions. Il n'y a preſque pas un ſeul homme qui ne ſoit Cabaliſte dans ſa manière de juger du prochain ; il s'y fait au gré de ſes paſſions un ſyſtême tout capricieux & tout arbitraire, il ne prononce pourtant jamais qu'avec aſſûrance.

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak, porte-toi bien.

LET. CENT SOIXANTE-ET-TREIZIEME.

Aſtaroth *au ſtudieux* ben Kiber.

IL faut, ſtudieux ben Kiber, que je te faſſe part d'un voïage que je viens de faire autour du Monde. Je m'y ſuis propoſé pour fin générale, non de ſéduire les hommes, ou de les rendre plus méchans qu'ils ne le ſont d'eux-mêmes ; mais de voir s'ils ſont encore ce qu'ils étoient autrefois, & ſi leurs vices nationaux ne ſont point changés depuis quelques ſiécles. Avec mes dons acquis & naturels, rien ne m'eſt plus facile que des épreuves ſemblables. Je poſſede par-

faitement toutes les Langues, & les parle de même. Dans un clin d'œil je me transporte d'un lieu à l'autre par la legéreté du corps aërien qui me reste toujours lorsque je dépouille la figure humaine que j'avois empruntée. Quand il me plait de reprendre cette dernière, je me fais homme ou femme, jeune ou vieux, comme cela me convient. Mes habits, faits par art de Fée, sont toujours & par-tout à la mode; de sorte que je ne suis étranger nulle part, à moins que je ne veuille bien l'être: & par parenthèse, cela m'arrive fort rarement, car il y a peu de Nations où la qualité d'étranger ne soit pas à charge. Je ne connois même guères que la *France*, où cela ne soit point.

APRÈS ce que je viens de dire de ma manière de voïager, tu conçois aisément que ma rélation sera dans un tout autre goût que celle de Dampierre, de l'Abbé de Choisi, & de tant d'autres semblables. Je t'épargnerai la description des caps, des promontoires, des basses, des havres, des poissons de mer, des tempêtes & des vents alisés. Je sais que tout cela t'ennuie, & à dire le vrai, cela m'ennuieroit aussi bien fort, si par malheur j'étois condamné à le lire. Qu'il puisse être de quelque usage, je ne voudrois pas le nier; mais que la lecture en soit fort divertissante, c'est ce que je ne saurois penser, quelque stupide que soit le Lecteur. Toute

te la grace que l'on peut faire aux Auteurs qui s'amuſent à ces riens-là, c'eſt de croire qu'ils ont écrit, ou pour marquer leur exactitude, ou pour dreſſer des Cartes marines.

POUR éviter un autre défaut des mêmes Ecrivains, je ne m'arrêterai point non plus à mille choſes que d'autres ont mille & mille fois repetées. C'eſt, à mon avis, un deſagrément inſupportable de relire en cinq ou ſix Ouvrages la route qui mene de *Conſtantinople* à *Jéruſalem*, ou du *Caire* à la *Mecque*, & par conſéquent les Caravanſeras, les Egliſes, les Moſquées, les habits, & les mœurs des habitans. Comme ta Bibliothéque eſt bien fournie, je te ſuppoſe bien inſtruit de tout ce que je pourrois te dire en ce genre, & je vais uniquement me borner à quelques particularités que les coureurs qui m'ont précédé, n'ont pû ſavoir, ou qui ont échappé à leur diligence.

JE te dirai donc d'abord que traverſant en l'air les vaſtes eſpaces de la mer du Sud, j'apperçus une iſle de médiocre grandeur, que je croiois déſerte, & qui me parut habitée. Je me ſouvenois très bien que faiſant la même route, il y a deux à trois cens ans, je n'y avois pas découvert la moindre trace de créatures humaines. Au lieu de cette ancienne ſolitude, je vis des champs cultivés, des bourgs, des villes, & toutes les apparences d'un petit Etat for-

formé par des hommes. La nouveauté de l'objet me furprit, & la curiofité fuivit de près la furprife. Je conçus tout auffi-tôt le deffein de confidérer de près cette colonie, & d'examiner fi ce peuple, d'une origine fi récente, & par fa fituation fi féparé du refte du monde, reffembleroit à ceux du continent. Voici de quelle manière je m'y pris pour tenter l'avanture.

VOIANT, non loin de la mer, & dans le milieu d'un petit bois, une efpèce de cabane qui me paroiffoit affez propre, je crus que je ne pouvois mieux m'adreffer pour prendre langue, avant que d'entrer plus avant dans le païs. Mais comme j'appréhendai que ma préfence n'effarouchât celui qui vivoit dans cette retraite, fi quelque raifon d'humanité ne me le rendoit pas acceffible, je feignis d'être un malheureux voïageur qui venoit de faire naufrage fur la côte prochaine. Avec des habits, encore dégoutant de l'eau de la mer, un vifage défait, des genoux tremblans, & toute la mine extérieure d'un homme accablé de fatigue & de douleur, je me préfentai à l'entrée du bofquet, où je vis un bon vieillard qui prenoit le frais fous ces arbres. A fa vûe je me jettai à terre, & joignant les mains, en accompagnant de triftes gemiffemens une humiliation fi profonde, je lui marquai par ces fignes muets l'extrême befoin

ſoin où j'étois de ſon aſſiſtance. Il comprit ce que je voulois lui dire, & courant pour me relever, *Frere*, me dit-il en Chinois, *Soiez le bien venu; je vous plains. Entrez chez moi, vous y trouverez du ſecours. Je ſuis logé à l'étroit; mais quelque petite que ſoit ma demeure, il y a toujours place pour des infortunés comme vous.* Je le remerciai très humblement dans la même Langue, & charmé qu'il fut de m'entendre, je crus remarquer que cette communion de langage ajouta quelque choſe à la vivacité de ſa compaſſion naturelle.

DISPENSES-moi, ſtudieux ben Kiber, de te décrire la réception qu'il me fit dans ſa maiſonnette. Il n'y oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus tendre & de plus gracieux pour me remettre & pour me conſoler; mais tu t'imagines aiſément qu'il voulut ſavoir mon hiſtoire, & que je ne pus lui refuſer cette ſatisfaction. Je lui dis que j'étois Chinois de naiſſance; que m'étant jetté de bonne heure dans le commerce, j'avois acquis par ce moïen la connoiſſance de quelques Européens qui m'avoient mis en tête de voïager comme eux, afin de faire une plus grande fortune; que je m'étois embarqué dans l'un de leurs vaiſſeaux qui alloit au Perou, d'où je comptois de paſſer en Hollande, afin de retourner enſuite à la Chine, en faiſant le tour de l'Afrique; que notre vaiſſeau venoit de donner contre un rocher ſur

ſur les côtes de cette iſle; que je croiois être le ſeul qui ſe fût ſauvé de tout l'équipage, & qu'en perdant tout mon bien, je m'eſtimois heureux d'être tombé dans une iſle, dont les habitans étoient auſſi humains que je le venois d'éprouver.

La fin de mon diſcours l'attendrit, & je m'apperçus de quelques larmes qu'il retenoit avec peine. Je crus d'abord qu'il les donnoit beaucoup moins à mes loüanges qu'à mes diſgraces; mais il ne me laiſſa pas long-tems dans l'erreur. *Mon Fils*, me dit-il, *je vois bien que cette iſle vous eſt encore inconnue. Les habitans n'en ſont pas à beaucoup près ſi humains & ſi vertueux que vous le préſumez; peut-être même n'y a-t-il point de Nation plus méchante. Ma retraite en eſt une preuve, je n'ai trouvé que ce ſeul moïen pour paſſer dans quelque repos le reſte de mes jours. Il regne parmi nous tant de ſcélerateſſe, qu'il m'a fallu fuir pour jamais les bourgs & les villes; heureux encore ſi dans mon Hermitage je pouvois ignorer ce qui ſe fait dans le Monde!* A ces mots, les larmes qu'il avoit juſqu'alors contraintes, coulerent en abondance; & ſaiſiſſant avec politeſſe l'occaſion qu'il me préſentoit lui-même de le faire parler, je lui témoignai mon étonnement de ce qu'il me diſoit, & le priai de m'apprendre comment il étoit poſſible que dans un païs qu'il me diſoit ſi corrompu, je trouvaſſe pour ma première rencontre un ſi honnête homme. *Mon Fils*, répondit-il, *je ſuis à préſent*

sent trop émû pour vous satisfaire; rènvoions ce récit à demain. Vous avez besoin de repos, voilà un lit que je vous ai préparé. Dormez tranquillement, & je tâcherai, s'il se peut, d'en faire autant dans le mien.

Je me levai dès la pointe du jour, & trouvai mon hôte debout; il faisoit du chocolat, & m'aiant demandé comment je me portois après les chagrins & les peines de la journée précédente, il me fit prendre avec lui deux tasses de cette liqueur. Je lui réiterai mes remercimens, & l'assûrai que je ne sentois plus d'autres maux que les siens; que ce qu'il m'en avoit dit la veille, m'avoit occupé toute la nuit, & que j'étois dans une extrême impatience d'en savoir davantage, afin que je pusse, ou le consoler, ou m'affliger autant que je le devois avec lui, pour lui témoigner toute ma reconnoissance. *Je le veux bien*, me dit-il, *je puis le faire à cette heure avec moins d'émotion que je ne l'aurois fait hier au soir.* Et continuant son discours, il m'apprit le détail dont je te ferai le récit, comme sortant de sa bouche.

„ Il n'y a guères plus de 150. ans, *me* „ *dit-il*, que mon bisaïeul transporta ici „ sa famille avec un grand nombre de „ ses compatriotes, habitans de *Chan-* „ *Tong*. Un Mandarin de cette province, „ très savant, très spirituel, & sur le „ tout, un des plus honnêtes hommes de „ son tems, leur en inspira le dessein. La

„ *Chine* étoit alors dans une ſituation vio-
„ lente, tout y étoit dérangé. Dans le
„ gouvernement, dans les mœurs du peu-
„ ple, dans les tribunaux de Juſtice il ne
„ regnoit que licence, qu'oppreſſion, que
„ tyrannie. *Van Venq*, c'étoit le nom
„ du Mandarin, voioit avec douleur ce
„ deſordre. Il aimoit la vertu & la paix;
„ une vie, oppoſée à ſes inclinations,
„ lui devint amère. Il en conçut un dé-
„ goût invincible, & médita le projet de
„ chercher quelque coin de la terre où
„ il pût finir ſes jours d'une façon plus
„ tranquille & plus agréable. Pendant
„ qu'il s'occupoit de ces réflexions, il
„ eut occaſion d'entretenir un naviga-
„ teur, qui lui parla d'une iſle inhabitée
„ qu'ils avoient rencontrée ſur leur rou-
„ te, & dans laquelle on pourroit faire
„ un établiſſement très commode. Le
„ Mandarin, frappé de ce récit, ne man-
„ qua point de faire quantité de queſ-
„ tions; & s'affermiſſant de plus en plus
„ dans ſon idée, il engagea le navigateur
„ par de grandes promeſſes à ſe charger
„ d'y conduire lui-même une colonie.
„ Aiant gagné ce point, il ne lui fut pas
„ difficile de faire entrer dans ſon plan
„ quantité de familles qui lui étoient at-
„ tachées. Ils s'embarquerent ſous ſa con-
„ duite, & tout aiant favoriſé leur entre-
„ priſe, ils arriverent bientôt dans cette
„ nouvelle patrie.

„ Le Chef donna ſes premiers ſoins à
„ re-

» revêtir le gouvernement d'une forme
» qui en assûrât le repos, en lui donnant
» pour base la félicité du peuple. Je ne
» vous parlerai ni du partage des terres,
» ni de la distribution des habitans, ni de
» la fondation des villes, ni de tant d'au-
» tres choses que de sages Princes ne
» négligerent jamais. A tous ces égards
» *Van-Venq*, profitant de tout ce qu'il y
» a de meilleur dans les Livres publics
» & dans les usages de la *Chine*, & y
» ajoutant ce qu'une longue expérience,
» jointe à de profondes réflexions, lui a-
» voit appris de plus utile pour le bien
» d'un Etat, n'oublia rien de ce que pou-
» voit imaginer la prudence la plus con-
» sommée. Mais on peut dire qu'en quel-
» que sorte il se surpassa lui-même dans
» les loix qu'il établit pour faire fleurir
» dans la Nation la concorde, la subor-
» dination, l'humanité, l'harmonie, &
» l'innocence des mœurs. Persuadé que
» la multitude des loix fait toujours plus
» de mal que de bien, il réduisit les
» siennes à deux, qui lui parurent ren-
» fermer tout ce que la saine raison dicte
» aux hommes. La première étoit *d'aimer
» la vérité*, & la seconde *d'aimer la justi-
» ce*; *car*, disoit-il, *la vérité & la justice
» sont inséparablement unies entre elles par la
» nature même des choses. Le mensonge n'est
» nécessaire qu'à celui qui fait mal, & celui
» qui fait mal, n'a de ressource que dans le*
 » *men-*

„ *mensonge. Tout homme qui se prescrit de*
„ *ne dire que la vérité, ne fera point d'action qu'il ne sauroit avoüer sans honte, &*
„ *tout homme qui ne sort point des bornes de*
„ *la justice, ne sera jamais dans l'obligation*
„ *de mentir.*

„ AVEC ce peu de loix, animées par
„ l'exemple & par l'autorité d'un Prince
„ très juste & très vrai lui-même, la première génération joüit de tout le bonheur que la condition mortelle peut
„ esperer dans ce Monde; mais cela ne
„ fut pas de durée. Bientôt quelques
„ mauvais citoïens s'apperçurent qu'à
„ l'aide d'une bonne foi apparente on
„ pouvoit tirer du mensonge mille & mille avantages, & qu'il suffisoit des dehors de la vertu pour en avoir tout le
„ mérite réel. Dans ce principe ils hazarderent les actions les plus perfides
„ & les plus noires; & comme personne
„ ne s'en défioit, ils porterent fort loin
„ les excès de la fraude avant que l'on
„ s'avisât seulement de les soupçonner de
„ friponnerie. Quelques gens enfin ouvrirent les yeux, & ceci produisit deux
„ effets opposés. Les uns n'en détesterent
„ que davantage le mensonge, dont la
„ conduite étoit d'autant plus infâme,
„ que l'on s'en servoit contre un peuple
„ simple & crédule; & les autres se laisserent au contraire entrainer dans cette affreuse habitude, parce qu'ils la ju-
„ gerent

„ gerent non moins commode qu'utile
„ chez un peuple semblable.

„ CETTE diversité de sentimens causa
„ peu à peu de grandes disputes. La vé-
„ rité toujours belle, toujours aimable
„ par elle-même, trouva de zélés parti-
„ sans & de puissans défenseurs. Le grand
„ nombre étoit encore pour elle, & ses
„ plus grands ennemis, ne se sentant pas
„ l'audace de franchir toutes les bornes,
„ faisoient profession d'avoüer que la per-
„ mission de mentir n'alloit point jusqu'au
„ mépris du serment. C'étoit peu de
„ chose; mais c'étoit pourtant quelque
„ chose. Mais quelles digues ne renverse
„ point un torrent qui se déborde? Deux
„ hommes acheverent l'inondation du
„ vice, & la porterent au comble. Le
„ premier, qui de mauvais Plaideur de-
„ vint passable Mathématicien, s'étoit ac-
„ quis une grande réputation par le moïen
„ de quelques tours de passe-passe qu'il
„ savoit faire avec assez d'adresse. Ne sa-
„ chant d'ordinaire ce qu'il disoit, ni ce
„ qu'il vouloit dire, il eut le bonheur de
„ faire accroire au Public qu'il pensoit
„ mieux qu'il ne parloit, & que l'obs-
„ curité de ses discours n'étoit que pro-
„ fondeur de savoir, ou que sublimité
„ de génie. Cet homme, tel que je viens
„ de vous le dépeindre, avoit l'air natu-
„ rellement grave, & artificieusement
„ composé, qui le faisoit passer pour un
„ hom-

„ homme de bien parmi les gens qui ne „ le connoiſſoient pas. Il n'étoit donc „ pas ſurprenant qu'il fût pour le menſonge; mais ce que je ne puis me rappeller ſans horreur, c'eſt que pour bannir la vérité de la terre, il réunit l'eſprit de chicane qu'il avoit retenu de ſa première profeſſion, avec les ſubtilités que peuvent fournir les Mathématiques, & qu'il entreprit de prouver par l'Algebre que l'homme étant un agent, non libre, mais néceſſaire, il n'y a différence aucune entre le vrai & le faux, parce que toutes les actions humaines ſont néceſſitées.

MAIS comme l'on oppoſoit à cela * „ l'autorité de *Confucius* qui preſcrit la „ vérité pour la vertu cardinale, un *Bonze*, fort accrédité parmi les femmes, & très puiſſant à la Cour, leva tous les ſcrupules. Il commenta ſi bien cet endroit des loix du grand légiſlateur de la *Chine*, qu'il en conclut que le reſpect même de la vérité autoriſoit le menſonge, & qu'il n'y avoit que les gens qui avoient le plus de vertu, qui fuſſent

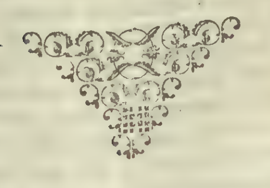
„ ſent

* Du Halde, *Deſcript. de la Chine. Tome II. pag.* 393. *Ed. de la Haye* 1736. Dans le Tchong-Yong, Ouvrage de *Confucius*, ce Philoſophe établit que „ la vérité eſt l'eſſence de toute „ vertu. „

„ ſent mentir. Il n'en fallut pas davan-
„ tage pour ouvrir la porte à la licence
„ la plus effrénée. Ce n'eſt plus dans
„ cette iſle que piéges, que dol, que par-
„ jure, que brigandage. Il y a plus de
„ ſûreté parmi les tygres que parmi les
„ hommes. En vain ai-je voulu oppoſer
„ ma voix à ce débordement, on m'a
„ cruellement puni de mes ſages leçons;
„ parens, amis, enfans même, tout s'eſt
„ ſoulevé contre moi. Il m'a fallu enfin
„ quitter la partie, & vous me voiez
„ dans cette retraite, attendant comme
„ une grace, la mort qui me dérobera la
„ connoiſſance de tant de malheurs. „

UNE autre fois peut-être, ſtudieux ben Kiber, je t'acheverai mon hiſtoire; en voilà aſſez pour une Lettre.

PORTE-toi bien, & comptes que partout les hommes ne valent pas grand' choſe.



LET-

LET. CENT SOIXANTE-ET-QUATORZIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *à* ben Kiber.

TU n'ignores pas, ſtudieux ben Kiber, qu'il y a eu des Philoſophes qui ont cru que la vie n'étoit qu'un ſonge continuel, & qu'il n'y a pas plus de réalité dans ce que nous voions & faiſons pendant la veille, que dans les ſonges que nous avons pendant le ſommeil. Entre les réponſes qu'on leur a faites, celle-ci eſt regardée comme une des plus ſolides. On leur a dit qu'il y avoit une différence eſſentielle entre ce qui ſe paſſoit dans la veille, & ce qui ſe paſſoit dans le ſommeil. Tout eſt lié dans le premier cas; les objets ſe ſuccédent les uns aux autres toujours dans le même ordre & dans le même arrangement. Il n'en eſt pas de même dans le ſommeil: les objets d'un ſonge n'ont aucun rapport les uns aux autres; ce ſont des idées ſéparées qui n'ont aucune liaiſon entre elles. S'il arrive qu'il y ait quelque arrangement dans les idées qui le compoſent, cet arrangement ne ſauroit être de du-

rée;

rée ; le ſonge de la nuit ſuivante ne ſe trouve lié par quoi que ce ſoit au précédent.

CETTE raiſon a ſans doute de la force ; mais je crois qu'il faut pouſſer le raiſonnement plus loin, & dire qu'on ne trouve point dans une ſucceſſion de dix ou douze ſonges un arrangement entre les idées qui le compoſent, ſemblable à celui qu'on obſerve dans tout le cours de la vie. L'on peut faire l'hiſtoire de la vie d'un homme, l'on peut y appercevoir en la liſant, une certaine enchaînure d'évenemens qui ſe ſuccédent les uns aux autres, & qui ont entre eux un rapport qu'il eſt facile de découvrir ; mais ſi quelqu'un entreprenoit de faire l'hiſtoire de tous ſes rêves, quelle bizarrerie n'y remarqueroit-on pas ! quelle deſunion dans les idées ! Ce ſeroit un amas confus d'objets, entaſſés pêle-mêle les uns ſur les autres.

UN ſonge que j'ai eu pendant deux nuits conſécutives, a occaſionné cette réflexion. Les mêmes idées & la même ſucceſſion d'objets occuperent mon imagination pendant ces deux ſonges. Le ſecond ne fut, à parler exactement qu'une ſuite du premier, puiſque mon imagination ſaiſit la ſeconde nuit l'idée où elle en étoit reſtée la première. Un rêve de cette nature ne pouvoit que faire de fortes impreſſions ſur mon eſprit, &

& de se graver profondément dans ma mémoire ; mais outre la singularité de cette circonstance, il étoit encore remarquable par la nature des choses sur lesquelles il avoit roulé. Tu me permettras, studieux ben Kiber, d'user aujourd'hui du privilège de mon âge, & de t'ennuier peut-être par le récit d'une chose dont j'ai encore l'imagination toute frappée.

J'avois été occupé toute la journée à certaines opérations chymiques qui exigeoient un grand feu & une attention continuelle. Me sentant fatigué, je crus qu'une heure, emploiée à quelque lecture amusante, pourroit me délasser, & rétablir le calme dans mon esprit, qui se ressentoit de l'assiduité avec laquelle j'avois été obligé de me tenir auprès du feu. L'on m'avoit apporté depuis peu les piéces d'un procès Litteraire ; rien ne me parut plus propre à produire l'effet que je desirois, que la lecture d'un Ouvrage de ce genre. Comme ces sortes de piéces sont naturellement seches & peu intéressantes, leurs Auteurs qui n'ignorent pas cela, & qui veulent cependant que leurs Ecrits soient lûs, ne négligent rien pour y répandre de l'enjouëment. Dans cette pensée je commençai & achevai la lecture de ces diverses brochures ; après quoi, j'allai me coucher, & je m'endormis.

TOUT

TOUT ce que j'avois fait pendant la journée avoit tellement mis mon ſang en mouvement, que mon imagination échauffée agit toute la nuit. Il me sembla que j'étois dans une ville de l'Orient, où le peuple étoit diviſé en deux factions. Chaque étranger qui vouloit s'y établir, étoit obligé de ſe déterminer pour l'un ou l'autre des partis; ſouvent même ils forçoient les ſimples paſſagers à prendre part à leur querelle. Ils n'eurent pas plûtôt reconnu à mon viſage que je n'étois point citoïen, que je me vis environné d'un peuple entier; hommes, femmes, enfans, chacun s'empreſſoit à me demander ſi j'étois *Omanite*, ou *Schoquarite*. Je ne comprenois rien à ces termes barbares, comment aurois-je pû leur répondre? Je me contentai donc de leur dire que je n'étois ni *Omanite*, ni *Schoquarite*, mais *étranger*. A ces mots je me vis abandonné d'une partie de cette foule qui m'entouroit. Ceux qui reſtoient, ſe voiant plus libres, me dirent alors: „ Quoique vous ſoiez étranger, „ vous ne ſauriez vous empêcher de pren- „ dre parti dans nos différends. Il ne s'a- „ git pas d'une bagatelle, le point qui „ nous diviſe, intéreſſe tout le genre hu- „ main; & dès que vous en ſerez informé, „ vous ne balancerez pas à vous déclarer „ pour nous. „ Là-deſſus je les priai de m'expliquer en peu de mots de quoi il s'a-

s'agissoit. *Monsieur*, me dit alors un de la troupe, *les* Omanites *qui se sont retirés, sont tous des coquins, & les* Schoquarites, *dont vous voiez une partie autour de vous, sont tous de fort honnêtes gens; hésiterez-vous à préferer leur parti à celui des autres?* Sur cet exposé je leur dis que je faisois profession d'être honnête homme, & que je me rangerois toujours du parti où il y auroit le plus d'honnêtes gens; que si ces sentimens suffisoient pour mériter d'être *Schoquarite*, je me ferois un devoir d'en prendre le nom. Cet aveu fut suivi de grandes démonstrations de joie de la part des assistans. L'on me promit toute la protection du parti, l'on m'assûra que je ne me repentirois jamais de m'être déterminé de ce côté plûtôt que de l'autre, & l'on me laissa libre.

Je fus charmé qu'une affaire dont j'avois d'abord appréhendé les suites, se fût terminée si heureusement. Je ne comprenois rien à tout cela, & j'aurois été fort curieux de voir un peu plus clair sur la nature de leurs différends? Il me sembloit que les *Omanites* étoient moins nombreux que les autres; cette idée me rendoit suspecte la définition que l'on avoit donnée de l'un & de l'autre parti. *S'ils sont tous des coquins*, disois-je, *& que les autres soient tous des honnêtes gens, il faut que le nombre des gens de bien soit supérieur dans cette ville à celui des vicieux; cependant c'est*

c'est ordinairement le contraire. D'ailleurs, les *Omanites* m'avoient paru être pour la plûpart d'un rang distingué; ils portoient sur leur front les marques d'un caractère, différent de celui qu'on m'en avoit donné. Ils avoient agi, en me demandant de quel parti j'étois, avec moins d'emportement que les autres, & aussitôt qu'ils eurent appris que j'étois étranger, ils m'avoient quitté sans m'importuner davantage. J'avois bien remarqué que parmi les *Schoquarites* il y avoit des gens de façon; mais ils étoient en petit nombre, & tout le reste n'étoit qu'une fougueuse populace, passionnée, incapable d'entendre raison, & qui se laissoit mener par les Chefs du parti. Une autre chose non moins singulière ne m'avoit point échappé. Dans un grand peuple les mouvemens sont pour l'ordinaire confus & tumultueux; mais je n'apperçus rien de semblable parmi celui des *Schoquarites.* Ceux qui étoient à la tête, dirigeoient tous les mouvemens des autres; avançoient-ils, tous avançoient; prenoient-ils la droite, tous tournoient leurs pas de ce côté-là; retournoient-ils sur la gauche, les autres en faisoient de même; en un mot, on auroit dit que tout ce peuple n'étoit qu'un corps animé par une même ame. Celui qui me parut avoir le plus d'influence sur tous ces mouvemens, étoit un petit homme,

 tout

tout petillant d'esprit & de feu. Malgré cette grande vivacité, il savoit assez se modérer pour ne pas faire appercevoir d'une manière grossière que c'étoit lui qui étoit l'ame de cette multitude. Il avoit autour de lui un certain nombre de personnes de médiocre intelligence, auxquelles il avoit accoutumé de parler par signes; elles entendoient jusqu'au moindre clin d'œil de cet homme. Aussi-tôt qu'il avoit manifesté sa pensée, ses émissaires la faisoient connoître à la multitude qui agissoit en conséquence. S'il s'abaissoit quelquefois à faire lui-même signe à d'autres qu'à ceux que je viens d'indiquer, il falloit que ce fût des personnes au-dessus du commun, qui par leur rang ou leur crédit pouvoient soutenir le parti. Lorsque ceux-ci n'étoient pas dociles aux insinuations de ses ministres, il se donnoit la peine de leur faire entendre raison lui-même. Plusieurs femmes étoient du nombre de ses émissaires, elles lui étoient d'un plus grand service que les hommes, parce que n'aiant point de vocations particulières, elles ne s'emploioient uniquement qu'à procurer le bien du parti. D'ailleurs, elles étoient hardies, ne se rebutoient point des difficultés, essuioient cent affronts, plûtôt que de se désister de ce qu'elles avoient résolu. C'étoient elles qui les premières m'avoient arrêté, qui m'avoient le plus pres-

pressé à me déterminer, & qui m'avoient promis la protection de leurs amis, après ma réponse équivoque. Enfin, une dernière chose qui m'avoit frappé, fut que ces gens, si unis lorsqu'il s'agissoit du point qui les divisoit d'avec les *Omanites*, étoient extrêmement partagés entre eux sur quantité d'autres choses. Ils ne s'aimoient point, & je les entendois séparés en petites bandes, & se retirant, dire du mal les uns des autres le plus cordialement du monde.

J'ÉTOIS tellement occupé de tout ce que je venois de voir, & des réflexions qui en avoient été les suites, que comme une statue, je restai immobile dans la place où toute cette foule m'avoit abandonné. Je sentois dans mes membres une certaine roideur qui ne me permettoit pas de les mouvoir, & je crus véritablement qu'il m'étoit arrivé la même chose qui étoit arrivée autrefois à la femme de Lot. J'étois dans cette triste situation, lorsqu'il me sembla appercevoir un de ces Esprits élementaires qui s'occupent à faire du bien aux mortels, & qui étoit de ma connoissance. Aussi-tôt je l'appellai, lui racontai mon avanture, & le priai de me tirer de l'embarras où je me trouvai. Il ne me refusa point son secours, & je crus alors avoir recouvré l'usage de mes membres. En nous retirant, je lui demandai divers éclaircissemens sur les habitans

bitans de cette ville, & ſur les deux factions qui les partageoient. Voici ce qu'il m'apprit.

„ DEUX Imans ont occaſionné cette diviſion qui te ſurprend. L'un, après „ avoir paſſé par divers états, ſe détermina „ enfin pour l'Egliſe. Il ſe tourna entiérement du côté de l'éloquence, & devint en peu de tems le plus beau déclamateur de ſon ſiécle. La réputation „ qu'il s'acquit par-là, lui enfla le cœur. „ Il regardoit tous ſes confreres avec mépris, n'en parloit qu'en des termes qui „ manifeſtoient la ſupériorité qu'il croioit „ avoir ſur eux, & ne faiſoit cas que de „ ceux qui encenſoient à ſes talens. Il „ ne vouloit pour amis que des perſonnes de la première diſtinction; il avoit „ pris un tel aſcendant ſur l'eſprit de „ pluſieurs d'entre eux, qu'ils n'auroient „ pas ôſé décider ſi une choſe étoit blanche ou noire, ſans l'avoir conſulté auparavant. Si quelques-uns étoient aſſez rebelles pour ne pas s'en tenir à ſa „ déciſion, il leur donnoit le foüet ſans „ miſéricorde. L'autre étoit un homme „ véritablement ſavant: ſes diſcours étoient toujours pleins d'excellentes „ choſes, & étoient autant de preuves de „ ſon érudition; mais la manière dont il „ les débitoit, n'étoit pas propre à les „ faire valoir auprès de la multitude. Il „ n'y avoit qu'un petit nombre de perſon-

„ sonnes de goût, qui, sans s'arrêter à „ cet extérieur, jugeoient de ses discours „ par les choses mêmes, plûtôt que par „ la récitation. Retiré dans son cabinet, „ il faisoit ses délices de l'étude, & ne se „ répandoit qu'autant qu'il y étoit obli- „ gé par la bienséance. On lui faisoit „ plaisir de l'aller voir, & jamais on ne „ le quittoit sans avoir appris quelque „ chose de nouveau. Il étoit aimable dans „ la conversation, & ceux qui le con- „ noissoient, trouvoient plus de sel & „ plus à profiter dans son commerce, que „ dans celui de son rival. Comme il n'é- „ toit ni d'une taille aussi avantageuse, „ ni aussi bien fait que le premier, il n'é- „ toit pas autant gouté des femmes, qui „ font toujours grand cas de cet exté- „ rieur imposant.

„ Tu juges bien que lorsque ces deux „ Imans se rencontroient, chacun se te- „ noit dans son caractère. Le premier, „ fier de sa réputation, auroit voulu que „ l'autre eût rampé devant lui: le second, „ convaincu qu'il avoit plus de lumières „ & plus de capacité que celui-là, ne „ croioit point qu'il lui convint de plier „ devant un homme, dont le mérite se „ bornoit à bien déclamer. Ils se trou- „ voient souvent d'avis contraire, & dans „ ces petites disputes le Savant l'empor- „ toit sur le beau parleur. Celui-ci, éton- „ né de trouver un homme qui s'opposoit

„ à ſes déciſions, le craignoit & fuioit
„ ſa compagnie autant que la bienſéan-
„ ce le permettoit. Ils paroiſſoient exté-
„ rieurement bons amis; mais dans le fond
„ ils n'étoient rien moins que cela. La
„ choſe en effet ne pouvoit pas être au-
„ trement, on hait les perſonnes que
„ l'on craint, & l'on ne ſauroit ſouffrir
„ un égal qui ſe donne des airs de ſupé-
„ riorité & d'importance. Peut-être y
„ entroit-il un peu de jalouſie de métier;
„ mais c'eſt ce qui n'a pas encore été
„ bien décidé. Quoi qu'il en ſoit, ce feu,
„ caché aſſez long-tems ſous la cendre, é-
„ clata par l'occaſion que je vais dire. „

DANS le tems que j'en étois à cette partie de mon ſonge, & que je m'impatientois de ſavoir le reſte de cette hiſtoire, un gros chat du voiſinage étoit monté ſur un toit, d'où il pouvoit aiſément entrer dans mon grenier. Malheureuſement la fenêtre ſe trouva ouverte; il monte deſſus, & ſaute dans ma maiſon. La chambre où je couchois, eſt préciſément ſous le grenier. Le bruit qu'il fit en tombant, fut ſi grand que je m'éveillai en ſurſaut, & ne me remis du trouble que cela m'avoit cauſé, que quelques momens après. Je ne me rendormis que vers le point du jour; mais je ne fus pas aſſez heureux pour rattrapper la ſuite de mon ſonge.

JE m'occupai pendant la journée comme

me à mon ordinaire. Lorſque la nuit fut venue, & que dégagé de tout embarras, je me trouvai un peu plus tranquille, les idées de ce ſonge me revinrent à l'eſprit. Je pris plaiſir à repaſſer ſur chacun des traits qui le caractériſoient, & dont j'avois encore la mémoire toute fraîche. Je ne doute point que cette application n'ait été la cauſe du nouveau ſonge que je fis, & que je t'ai déjà déclaré être une ſuite du premier.

IL me ſemble que je me trouvois encore dans la même ville, accompagné de ce Silphe, qui continuoit à m'expliquer la cauſe du phénomène dont j'avois été ſi ſurpris. Mais au lieu que dans le premier ſonge il m'avoit paru que j'étois au milieu de la place publique, je crus dans celui-ci me trouver ſur un minaret, d'où je pouvois découvrir tous les quartiers de la ville. Il y avoit même ceci de ſingulier, c'eſt qu'on pouvoit de là voir dans l'intérieur de toutes les maiſons, & pénetrer dans tout ce qui s'y paſſoit de plus ſecret. Quelque envie que j'euſſe d'entendre la ſuite du diſcours de mon Silphe, je ne pus réſiſter à la tentation de joüir pour un moment du ſpectacle que j'avois devant les yeux. Rien ne pouvoit être ni plus varié, ni plus réjoüiſſant. Là je voiois une aſſemblée, où, après s'être occupé quelques momens à médire, l'on s'appliquoit à chercher les

moïens de rétablir le calme dans la ville, divisée depuis si long-tems. Le seul remède qu'on approuvoit, étoit de bannir tous les plus habiles Imans. Ici c'étoit des artisans, qui, au lieu de se mêler chacun de sa profession, décidoient en dernier ressort de la paix & de la guerre; jugeoient du mérite de ceux qui les gouvernent, & n'épargnoient aucun des titres les plus odieux à ceux qu'ils condamnoient. Dans un autre endroit, c'étoit un marchand, qui, ne sachant comment se défaire d'une étoffe de rebut, consultoit sur les moïens de la mettre à la mode. Je n'aurois jamais fait, studieux ben Kiber, si je voulois te détailler tout ce qui me frappa dans cette circonstance. Je pourrai peut-être t'en entretenir une autre fois. Je me bornerai aujourd'hui à achever de te faire part de ce que j'appris de cet Esprit élementaire dont j'étois accompagné.

LORSQU'IL vit que ma curiosité étoit en partie satisfaite, & que j'étois en état d'écouter avec attention ce qu'il avoit à me dire, il continua ainsi. „ Celui de „ ces Imans dont je t'ai parlé le premier, „ avoit invité à dîner un grand nombre „ de personnes, parmi lesquelles il n'a„ voit pas oublié son antagoniste. Le re„ pas fut des plus splendides, & servi „ avec autant de délicatesse que le peut „ être la table d'un Iman; mais rien n'at-

„ tira

„ tira plus l'attention des convives qu'un
„ grand pâté qui étoit au milieu de la
„ table. Il avoit la figure d'un gros *in*
„ *folio*, & étoit revêtu extérieurement
„ de magnifiques planches en taille dou-
„ ce. Le maître de la maison, voiant les
„ yeux de tous ses hôtes attachés sur ce
„ plat, leur dit : *Messieurs, le pâté qui at-*
„ *tire vos regards, est un plat de ma façon.*
„ *Je ne doute point qu'il ne soit excellent ;*
„ *c'est aussi pour cela que je l'ai fait assez*
„ *grand, pour que tout le monde puisse en a-*
„ *voir suffisamment. Je ne vous dirai point*
„ *de quoi il est fait ; il faut que chacun de*
„ *vous le devine, & en dise son sentiment sans*
„ *flatterie & sans déguisement. Je vous prie-*
„ *rai seulement de remarquer que c'est moi qui*
„ *l'ai fait, & que je le trouve excellent.* A-
„ près avoir dit cela, il se mit en devoir
„ d'en servir ses convives. Tous faisoient
„ de leur mieux pour découvrir de quoi
„ il étoit fait : il y eut autant d'avis à
„ cet égard qu'il y avoit de personnes à
„ ce festin ; mais en général ils s'accor-
„ doient à le trouver excellent. Il n'y
„ avoit sortes de mêts exquis auxquels
„ ils ne comparassent ce pâté, il deve-
„ noit dans la bouche de chacun d'eux,
„ ce que les Rabbins disent que la Man-
„ ne étoit dans la bouche de chaque
„ Israélite ; c'est-à-dire qu'il avoit le goût
„ que souhaitoit celui qui en mangeoit.
„ Notre Iman, flatté de tant d'éloges,
„ leur

„ leur dit *qu'il étoit charmé que ce plat fût*
„ *de leur goût ; qu'il n'en avoit presque pas*
„ *douté, puisque dès long-tems il s'étoit ap-*
„ *perçu qu'il n'y avoit presque point de diffé-*
„ *rence entre son goût & le leur.* En même
„ tems il en servit encore à ceux dont
„ les assiétes étoient vuides, & revint
„ ainsi plusieurs fois à la charge. Le se-
„ cond Iman, qui avoit été servi com-
„ me les autres, n'avoit encore rien dit,
„ ni sur la composition du pâté, ni sur
„ le cas qu'il en faisoit, lorsque tous ces
„ autres Messieurs en étoient à la secon-
„ de assiéte. Il avoit bien lâché quelques
„ mots à l'oreille de ses voisins pour leur
„ déclarer qu'il ne trouvoit pas cela aussi
„ exquis que les autres; mais ce discours
„ n'avoit pas passé plus loin. Son assiéte
„ n'étoit pas encore vuide, & il étoit
„ occupé à choisir quelques champignons,
„ ou d'autres garnitures de cette espèce,
„ lorsque quelqu'un lui adressa la parole,
„ & lui dit qu'il sembloit ne pas trouver
„ à ce pâté le même goût que les autres,
„ puisqu'il en étoit encore à la première
„ assiéte. *Je vous avoüerai*, répondit-il,
„ *que la grande diversité de choses qui entrent*
„ *dans sa composition, m'arrête un peu. Je*
„ *cherche à les gouter les unes après les au-*
„ *tres, afin de savoir précisément ce que c'est;*
„ *après quoi, je jugerai si elles sont toutes bien*
„ *assorties ensemble.* Cette réponse qui n'é-
„ toit qu'une honnête défaite, fit de la
„ pei-

„ peine au maître de la maison. *Il seroit*
„ *surprenant*, dit-il, que *l'Iman Ibrahim eût*
„ *trouvé ce pâté de son goût ; ce seroit la pre-*
„ *mière fois qu'il lui seroit arrivé d'approu-*
„ *ver à pur & à plein quelque chose de ma*
„ *façon. Ainsi, Messieurs, sans vous embar-*
„ *rasser de ce qu'il pense, mangez toujours,*
„ *puisque vous trouvez ce mêts bon.*

„ UNE réponse, aussi seche & aussi plei-
„ ne de mépris, piqua cet Iman. *Ce n'est*
„ *point*, dit-il, *parce que je trouve du plai-*
„ *sir à desapprouver ce que vous faites, que*
„ *je me suis exprimé comme je viens de faire ;*
„ *au contraire, puisqu'il s'agit de parler clai-*
„ *rement, je vous dirai que dès le premier*
„ *morceau que j'en ai goûté, ce pâté ne m'a*
„ *point paru bon. Mais voiant que toute la*
„ *compagnie le trouvoit exquis, & me défiant*
„ *de mon goût, je cherchois quelque chose qui*
„ *pût le rapprocher de celui de ces Messieurs ;*
„ *mais je vous avoüe que quelque effort que*
„ *j'aie fait, il ne m'a pas été possible d'en*
„ *venir à bout.* Quelqu'un lui aiant de-
„ mandé là-dessus ce qui lui déplaisoit si
„ fort dans ce mêts, voici ce qu'il ré-
„ pondit, sans se faire presser davanta-
„ ge. *Ce qui domine dans ce pâté, & ce qui*
„ *en fait l'essence, c'est des lambeaux de Ser-*
„ *mons hachés bien menu, & ensuite dilaïés*
„ *dans de la crême. On a bien battu ce mé-*
„ *lange, qui s'est enflé comme fait la crême*
„ *foüettée. J'avois d'abord soupçonné cela,*
„ *lorsque j'y ai trouvé des morceaux de pa-*

„ *pier*

„ pier assez grands, qui n'avoient été ni bien „ hachés, ni assez dilaïés. En falloit-il da- „ vantage pour me donner du dégoût pour un „ tel mêts? Ce qui vous a fait prendre à tous „ le change, c'est la quantité d'ingrédiens „ dont il a accompagné sa composition. Vous „ y trouvez des productions de toutes les par- „ ties du Monde; il y a même quantité de cho- „ ses rares que la Nature ne produit plus au- „ jourd'ui, que les Anciens ont eu soin de ra- „ masser, & qui sont parvenues par ce moïen „ jusques à nous. Il a joint tout cela aux lam- „ beaux dont je vous ai parlé, & en a fait ce „ pâté; c'est la raison pourquoi vous êtes si „ fort partagé sur le goût qui y domine. Com- „ me l'Iman Mahomet, ajouta-t-il, *n'est „ ni Epicier ni Droguiste, il s'est souvent „ laissé tromper par ceux de qui il a acheté „ les ingrédiens dont je vous ai parlé. Au lieu „ de s'adresser aux Marchands qui les ont de „ la première main, & qui les vendent sans „ aucune falsification, il les a achetés dans la „ première boutique, sans s'informer si ces „ Marchands en détail étoient de bonne foi ou „ non; de sorte qu'il a souvent été trompé, & „ qu'il a fait entrer dans la composition de „ son pâté bien de mauvaises drogues. Si quel- „ quefois il s'est adressé à ces gros Marchands, „ il ne s'est pas donné la peine de choisir ce „ qu'il y avoit de meilleur dans leur magazin; „ il a pris au hazard, & a emploié assez „ souvent ce qu'il pouvoit choisir de moindre. „ D'ailleurs, je regarde comme un grand dé-*

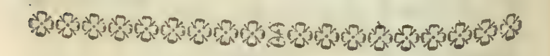
„ *faut cet état d'incertitude dans lequel il nous* „ *laiſſe. Aucun de nous ne ſauroit dire quel* „ *eſt préciſément le goût de ce pâté ; cependant* „ *il eſt agréable de ſavoir ce qu'on mange.* Il „ dit encore diverſes autres choſes, pour „ appuier le jugement qu'il venoit de „ porter de ce pâté.

„ Tous les conviés furent étonnés de „ la hardieſſe avec laquelle il venoit de „ parler. Les plus ſenſés, qui ſont tou-„ jours le plus petit nombre, approuve-„ rent ſes raiſons ; mais la multitude le re-„ garda comme un hargneux qui cherchoit „ à mordre ſur tout, & qui n'avoit trouvé „ à redire à ce pâté que pour faire de la „ peine à celui qui l'avoit fait. Depuis ce „ moment-là, ils devinrent ennemis dé-„ clarés, & toute la ville prit parti dans „ leur querelle. Il y a cinquante ans que „ la choſe dure & les deux factions ſont „ aujourd'hui auſſi animées l'une contre „ l'autre qu'elles l'étoient quelques jours „ après l'avanture du pâté. Il eſt vrai „ que divers incidens ſont encore venus „ à la traverſe, & ont contribué à aigrir „ davantage les eſprits. Ce petit homme „ que tu as vû à la tète du parti des *Scho-* „ *quarites*, eſt auſſi un Iman. La Moſquée „ qu'il ſert, eſt une des moins conſidé-„ rables de la ville, & il ſouhaiteroit „ fort. . . . . . "

MON Silphe ſe préparoit à en dire davantage, lorſqu'il oüit une voix qui l'appel-

pelloit. *Je suis*, me dit-il, *obligé de te quitter pour voier-là où mon devoir m'appelle. Aussi-tôt que je me serai acquitté de ce qu'on exige de moi, je te rejoindrai, & acheverai l'Histoire dont tu souhaites de voir la fin. En attendant, amuses-toi à contempler ce qui s'offre à ta vûe.* En disant ces dernières paroles, il me quitta. Ce départ précipité causa une telle révolution au-dedans de moi, que je m'éveillai, & mis fin de cette manière à mon rêve.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



LET. CENT SOIXANTE-ET-QUINZIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE refléchissois il y a quelques jours, sage & savant Abukibak, sur les diverses choses qui entrent dans le commerce, & qui sont l'objet du négoce. Je trouvai qu'il n'y avoit aucun peuple, qui, soit directement, soit indirectement, n'y mît quelque chose du sien. Dans presque tous les païs du Monde il y a du superflu, que les habitans ne sauroient entiérement con-

consumer, & dont ils font part à leurs voisins, qui leur donnent d'autres choses en échange, dont ils ont besoin. Ceux qui n'ont pas ce superflu, n'ont pas laissé de trouver le moïen de mettre quelque chose dans le commerce; ils se sont chargés de porter dans les païs éloignés celui des Nations qui sont dans leur voisinage, & leur ramenent en échange quantité de choses, qui, si elles ne sont pas nécessaires, sont néanmoins utiles. Pour s'emparer de cette branche du commerce qui est la plus propre à enrichir, il a fallu être à portée de recevoir sans beaucoup de fraix, les marchandises des autres, & de les transporter ailleurs de la même manière. Les grandes rivières d'un côté, & la mer de l'autre ont été les circonstances les plus avantageuses pour faciliter ces envois & ces retours; mais tous les peuples n'ont pas été situés aussi avantageusement. Que pouvoient mettre dans le commerce ceux, qui, n'aiant point de superflu, n'ont pas cette commodité? ils devoient, ou se passer des marchandises des autres Nations, ou trouver quelques moïens de se les procurer, en donnant quelque chose en échange. Il n'y en a eu qu'un petit nombre assez sage pour se contenter des productions de leur païs; peut-être même n'y en a-t-il aucune qui ait poussé la modération jusques à ce point. Toutes ont voulu avoir du superflu des autres, & il

n'y a ſorte de moïens qu'elles n'aient imaginés pour avoir de quoi faire un échange. Deux entre autres m'ont paru fort ſinguliers.

Il y a des peuples, renommés par leur valeur, leur fidélité & leur endurciſſement au travail, qui ont profité habilement de cette réputation pour échanger le prêt de ces qualités contre les choſes dont ils croient avoir beſoin dans leur païs. Leurs Souverains ont autoriſé leurs ſujets à ſortir de leur patrie pour un certain tems, afin d'aller chez les étrangers échanger l'uſage de ces qualités contre le ſuperflu des peuples au ſervice deſquels ils entrent. Quand ils ont fait ce commerce pendant quelques années, ils retournent dans leur patrie, où ils joüiſſent paiſiblement du fruit de leurs travaux. Ce genre de négoce eſt d'autant plus lucratif, qu'il n'en coute rien de réel aux peuples qui le font; il ne ſort de leur païs que des hommes qu'ils ne ſauroient à quoi emploier, & il y rentre un équivalent, propre à les mettre au large. D'ailleurs, l'exercice de ces qualités qui les font rechercher par les étrangers, fait qu'elles ſe fortifient par cet uſage, & qu'ils ſont plus propres à ſervir leur patrie quand ils y reviennent. Il eſt vrai auſſi que quelquefois ils y introduiſent les vices des peuples parmi leſquels ils ont vécu, & qu'ils cherchent à vivre dans leur patrie de la même

me manière que l'on vit dans les païs où l'abondance a fait naître le luxe, & tant d'autres choses qui en sont inséparables. C'est un mal, je l'avoüe; mais où ne trouvera-t-on pas des inconvéniens? C'est l'affaire des Souverains de prévenir ce malheur.

PLUSIEURS personnes regardent avec mépris le genre de commerce que font ces peuples; mais il me semble, sage Cabaliste, qu'ils se trompent dans leur jugement. Le commerce le plus noble, est celui que l'on fait de choses qui nous appartiennent réellement. Plus le droit de propriété que l'on a sur les choses, est équivoque, moins le commerce en est noble & légitime. Celui de tous qui me paroît le plus vil, & le plus indigne du caractère d'homme, est celui d'un marchand qui négocie une chose qui ne lui appartient point. C'est le cas de tous ceux qui n'ont point de fond à mettre dans le commerce, & qui empruntent dans un païs pour aller vendre dans un autre. S'ils ne réüssissent pas à vendre les marchandises qu'ils ont empruntées, ils se mettent dans la nécessité de faire perdre ceux qui ont eu assez de bonne foi pour les leur confier. Mais quel marchand peut se promettre de réussir? Et s'ils sont dans cette incertitude, que doit-on penser de leur hardiesse à emprunter ce qu'ils ne sont pas sûrs de pouvoir rendre? Il en est un peu autrement de

de ceux qui échangent le ſuperflu du revenu de leurs terres ; comme elles leur appartiennent en propre, ils y ont un droit légitime, & ce quelles produiſent eſt à eux. Mais ſi l'on vouloit rechercher comment ils ſont en poſſeſſion de ces terres, de combien d'injuſtices ne trouveroit-on pas qu'ils ſe ſont rendus coupables pour en acquerir la proprieté ? Ceux qui les ont reçues en héritage de leurs ancêtres, ne pourroient pas même être tranquilles à cet égard ; tout leur droit ſe réduiroit à celui de la poſſeſſion. La tranquillité publique exigé que ce droit ſoit ſuffiſant, & les Légiſlateurs ont ſagement établi que l'on ne pût inquiéter aucun de ceux qui en joüiſſent ; mais à examiner la choſe en Philoſophe, cette poſſeſſion donne-t-elle un droit réel ? La juſtice & l'équité ne ſouffrent aucune preſcription, il n'y a donc point de commerce plus noble que celui que l'on fait de ſes talens, qui ſont des qualités qui nous appartiennent en propre, ſur leſquelles nous avons, non ſeulement un droit légitime, mais encore un droit juſte & fondé ſur toutes les régles de l'équité. En échangeant l'uſage de ces talens contre d'autres choſes, on troque une marchandiſe ſur laquelle perſonne ne peut prétendre de droit. Il n'y a que le Souverain qui puiſſe en exiger l'uſage ; encore n'eſt-ce qu'en cas qu'il en ait beſoin. Mais ſi le Souverain permet qu'on les em-

emploie au service des étrangers, l'on est alors libre d'en user comme l'on juge à propos. Il n'est presque pas nécessaire, sage Abukibak, de te dire que je suppose dans tout ceci qu'on ne fait de ses talens qu'un usage conforme à la probité & à la bonne foi.

LA seconde espèce de commerce qui m'a paru singulière, est celle de vendre des hommes pour en faire des esclaves. Les Nations de l'Europe qui ont des établissemens en Amérique, ont besoin d'un grand nombre de personnes pour faire valoir leurs terres, & en tirer un revenu qui puisse les dédommager des dépenses qu'elles sont obligées de faire. Les François & les Anglois, qui s'établirent en 1626. à *St. Christophle*, s'apperçurent bientôt que leurs compatriotes ne suffisoient pas pour faire fleurir leurs sucreries, & qu'ils n'étoient pas en état de soutenir le travail qu'elles exigent. Il fallut chercher les moïens de remédier à cet inconvénient, rien ne leur parut plus propre que d'emploier des esclaves à ce travail.

LES Anglois penserent les premiers à cela, ils avoient quelque commerce sur les côtes d'Afrique, où les différens peuples qui y habitent, se font la guerre les uns aux autres, uniquement pour faire des prisonniers dont ils font des esclaves. Ils crurent que ces Nations, qui font entr'elles commerce de ces prisonniers, ne refuseroient pas de négocier cette mar-

 chan-

chandise avec eux ; ils ne se tromperent point. A leur retour ils amenerent des esclaves Afriquains du Senegal, du Cap-Verd, de la rivière de Cambie, de celle de Serrelione, & enfin de la côte de Guinée. Ce succès engagea les François à en faire autant. Depuis ce tems-là, ce commerce a été poussé plus loin, & il a été établi d'une manière fixe & permanente dans le Roïaume de Juda.

AVANT ce tems-là, ce Roïaume ne faisoit aucun commerce, & aucune Nation Européenne n'y avoit d'établissement comme en d'autres endroits de l'Afrique. Il étoit même assez peu considérable ; mais depuis qu'il est devenu le principal marché où l'on puisse acheter des Negres, il s'est mis en réputation : les peuples se sont procuré les commodités de la vie, & l'on peut dire que les Grands du païs ont acquis par-là le moïen de vivre délicatement. *Un Etat des plus petits de la côte de Guinée, sans mines d'or ou d'autre métal, sans trafic de cuirs, d'yvoire, de maniguette, de bois, de plumes d'autruche, de gomme, ou des autres marchandises que l'on trouve dans le reste de l'Afrique, ne laisse pas de faire un Roïaume très riche, & un Roi des plus puissans, seulement par le commerce des esclaves, qui est le plus considérable de toute la côte* *. C'est en ces termes

* Voïage du Chevalier de Marchais en Guinée, *Tom. II. p. 32. Ed. d'Amsterdam* 1731.

mes qu'un voïageur parle du Roïaume de Juda.

L'ON croit communément que ces peuples qui négocient en esclaves, vendent leurs propres enfans; mais rien n'est plus éloigné de la vérité, il n'y a point de peuple au Monde qui les aime plus tendrement. D'ailleurs, s'ils les vendoient, leur païs seroit bientôt dépeuplé. Il n'a que quatorze à quinze lieuës d'étendue le long de la mer, & huit à neuf de largeur. Les femmes n'y sont point fertiles, & ils vendent toutes les années seize à dix-huit mille esclaves; comment seroit-il possible qu'il subsistât? Jamais ils n'exposent en vente des naturels du païs, à moins qu'ils n'aient été réduits en esclavage en punition de quelques fautes auxquelles les loix ont attaché ce genre de peine. Pour tenir leurs femmes dans le devoir, les loix permettent à un mari de les vendre s'il n'en est pas content. Quand le Roi a besoin d'argent, il négocie tout son serrail, & force les Grands à le remplir de nouveau. Ils vendent aussi les enfans, nés de personnes qui sont leurs esclaves, pourvû que ni le pere, ni la mere ne soient libres. Tout cela n'en fourniroit pas un nombre aussi grand que je l'ai d'abord dit; aussi la plûpart sont amenés à Juda depuis l'intérieur du païs, & quelquefois de plus de cinq cens lieuës avant dans les terres. Il

Il y en a de neuf eſpèces de qualités différentes. Il n'eſt pas difficile de les reconnoître, parce que chaque Nation ſe fait des inciſions particulières ſur le corps, qui la diſtingue de toute autre.

La manière dont ſe fait ce commerce, illuſtre Cabaliſte, m'a paru bien ſingulière. Chaque vaiſſeau Européen qui vient à Juda pour acheter des eſclaves, eſt obligé à païer de certains droits avant de commencer ſon achat. La monnoie du païs conſiſte dans une eſpèce de coquilles qu'on pêche aux Iſles Maldives. On les nomme des *Bouges*, ou *Cauris*: on en donne mille & quatre-vingt livres au Rois, deux cens vingt-cinq aux Grands, & cinq au Tonnelier du Roi. Après cela, il faut faire préſent d'une pinte d'eau de vie au crieur public, & acheter neuf eſclaves, tant du Roi que des Grands. On n'a pas la liberté de les examiner, & il faut les prendre tels qu'ils ſont, & les païer tout comme les autres. Pour l'ordinaire ils ſont vieux ou malades, & meurent en route. Quand on a païé ces droits, le Roi fait annoncer à ſes ſujets qu'il leur accorde la liberté de négocier les eſclaves avec les gens d'un tel vaiſſeau.

L'on ne donne point d'argent contre ces captifs, tout ſe païe en marchandiſes, ou en cette eſpèce de coquilles dont

dont je t'ai parlé. La quantité qu'on en doit donner, aussi bien que des autres choses, est réglée. Un homme, par exemple, coutera quatre-vingt livres de Bouges, ou bien quatre ou cinq ancres d'eau de vie. On païera un peu moins d'une femme; elles peuvent couter quinze à dix-huit grosses de pipes de Hollande. L'on donne aussi en échange quelques piéces de ces plus mauvaises toiles de coton des Indes, de la poudre à canon, & des fusils à proportion; de sorte que chaque esclave ne coute guères plus qu'un porc ou un veau.

Ce que je viens de te dire du prix des enfans, n'est pas tellement fixe qu'il n'y ait aucune variation. L'âge, le sexe, & l'état de la santé y causent souvent du changement & en font rabaisser le prix. C'est quelque chose de fort comique de voir la manière dont on les examine avant de les acheter. On diroit, à voir tout ce manège, qu'on est à un marché de chevaux, & que les acheteurs & les vendeurs sont des maquignons qui cherchent à se tromper réciproquement. On fait venir des experts qui visitent ces esclaves, & examinent *leurs yeux, leurs dents, leurs parties nobles. Il faut les faire marcher, courir, remuer & étendre les bras & les jambes, les faire tousser violemment, en tenant la main sur l'aine.* Il ne seroit pas difficile de connoître leur âge, si les vendeurs

deurs n'uſoient pas d'artifice. *On ſait, par exemple, que la barbe ne croît aux Negres qu'à vingt-quatre ans ou environ; mais ils raſent de près ceux à qui elle a pouſſé, & quand le raſoir ne peut plus en tirer, ils paſſent deſſus la peau une pierre ponce qui rend le cuir uni & doux comme s'il n'y avoit jamais eu de poil. La vûe, ni le toucher n'y peuvent rien connoître; les plus habiles barbiers y ſeroient trompés. Que font les Portugais? Ils paſſent leur langue ſur les endroits où le poil a pû croître, & ils diſtinguent par cet attouchement ce qui auroit échappé aux yeux, à la main, & peut-être au microſcope.* *

QUAND on a acheté les captifs, on leur applique une marque, comme font les marchands aux bêtes à corne. On ſe ſert pour cela d'une lame d'argent mince, contournée de manière qu'elle repréſente les armes de l'acheteur; elle a un manche d'argent ou de fer, enchaſſé dans une poignée de bois. On la fait chauffer, on frotte avec du ſuif l'endroit où l'on veut l'appliquer, & on met deſſus un papier graiſſé ou huilé, ſur lequel on applique legérement la plaque. La chair s'enfle d'abord; mais elle eſt bientôt guérie, & alors les armes paroiſſent en relief, & ne s'effacent jamais. On choiſit pour cette application, ou le gras du bras,

* *Ibidem*, p. 105. & 106.

bras, ou le côté de l'eſtomac. A meſure qu'on achete des eſclaves, on les met dans les priſons du Roi qui en répond, & à qui l'on donne pour cela en partant, une certaine quantité de marchandiſes, tant à lui qu'à ſes Officiers. Lorſque la cargaiſon eſt prête, on les embarque dans les entre-ponts, enchaînés par un pied, deux à deux. Ils ſont ſouvent ſi preſſés qu'ils y étouffent, ſi l'on ne prend pas la précaution d'en faire ſortir de tems en tems quelques-uns ſur le pont pour prendre l'air. L'on eſt obligé de les tenir ſi reſſerrés, à cauſe des révoltes fréquentes qui arriveroient ſans cela, & qui ſe ſont quelquefois terminées par égorger l'équipage.

IL en meurt toujours beaucoup dans le trajet de l'Afrique en Amerique, c'eſt ce qui a ruiné la Compagnie d'Afrique de France; au lieu que les Génois & les Anglois qui ont fait le même commerce, y ont beaucoup gagné. Ils traitoient mieux leurs eſclaves, & il en mouroit un beaucoup moins grand nombre. Les Génois premiérement, enſuite les François, & enfin les Anglois ont eu l'*aſſiento*; c'eſt ainſi qu'on nomme en Eſpagne le droit excluſif de faire paſſer dans l'Amérique Eſpagnole les Negres qui y ſont néceſſaires, & avec eux des marchandiſes de toute eſpèce. Les Compagnies qui ont eu cette ferme, s'engageoient à four-

nir

nir chaque année quatre mille huit cens Negres, *piéce d'Inde & de la mesure ordinaire.* Le Roi d'Espagne reçoit pour chacun de ces Negres trente-trois piastres & un tiers, & il permet à la Compagnie de les vendre à ses sujets des Indes autant qu'elle peut. Il est vrai que comme on suppose toujours qu'il en périt beaucoup en chemin, le Roi leur fait grace d'une partie, & se contente de la capitation de quatre mille Negres par an.

VOILA en abrégé, sage Abukibak, la nature du commerce que les hommes font de leurs semblables.

JE te salue.



LETTRE CENT SOIXANTE-ET-SEIZIEME.

Astaroth, *au sage Cabaliste* Abukibak.

IL n'y a pas long-tems, sage Abukibak, que j'ai été faire un tour en Angleterre. J'y ai trouvé les esprits fort échauffés sur un point, dont la décision sembleroit être du ressort des Intelligences de mon ordre. La question est de savoir si nous pouvons entrer dans le corps d'un homme pour nous en emparer, & si nous

nous avons fait quelquefois uſage de ce pouvoir? Les uns ſont pour l'affirmative, & les autres pour la négative. Il s'eſt publié divers Ecrits pour & contre, & chacun prend parti dans cette querelle avec plus ou moins de connoiſſance de cauſe. Quand ils auront beaucoup barbouillé de papier, il ſe trouvera à la fin que la queſtion ſera plus obſcure & plus embrouillée qu'elle ne l'étoit auparavant. La raiſon en eſt évidente, chacun cherchera à faire triompher ſa cauſe, étalera toutes ſes raiſons avec force, & obſcurcira l'évidence de celles de ſon adverſaire. Si l'on n'entend qu'une des parties, on lui donnera gain de cauſe; mais ſi on lit les piéces du procès de part & d'autre, l'on ne ſaura à quoi s'en tenir, l'on flottera dans l'incertitude, & l'on ſera moins avancé qu'auparavant.

CES Meſſieurs devroient conſidérer que c'eſt ici une queſtion de fait, qui ne ſauroit être traitée de la même manière qu'on traite celles de Droit; ce n'eſt pas par des raiſonnemens recherchés, & tirés de loin qu'ils pourront la décider. Comme ils ne nous connoîtroient point, s'il ne leur avoit pas été révelé que nous exiſtons, c'eſt à cette Révelation qu'ils doivent recourir pour trouver les principes dont ils ont beſoin dans cette occaſion. Il y auroit encore une autre voie: ſi une demi-douzaine des plus méchans Diables de nos ſombres demeu-

res

res se logeoient dans le corps de quelques-uns de ceux qui nient ces possessions, les tourmens qu'ils leur feroient endurer, les feroient revenir de leur opiniâtreté à nier ce fait. La chose ne seroit cependant pas infaillible, parce que d'un côté ceux de ce parti, exempts de ce malheur, traiteroient ceux qui en seroient l'objet, de visionnaires, & trouveroient d'abord une maladie dont ils diroient qu'ils sont affectés; & d'un autre, les accès des possedés les empêcheroient de parler avec le sens froid & la tranquillité nécessaire pour persuader. L'on feroit sur ce fait les mêmes raisonnemens que l'on fait sur tant d'autres d'une certitude non moins évidente. Je me rétracte donc, sage Abukibak, & je dis que le seul moïen de décider la question, est de l'examiner par la Révelation.

Tu ne dois pas être surpris que j'en appelle à cette preuve, nous autres Diables nous croions à la Révelation, & en cela on peut dire que nous avons l'esprit & le jugement moins de travers que bien des hommes qui sont nés Chrétiens. L'évidence fait impression sur nous, & nous sommes capables de sentir la vérité, sans nous laisser emporter à la passion & aux préjugés. Il seroit de notre intérêt que la Révelation fût fausse; mais cet intérêt ne nous aveugle pas au point de nous porter à croire que ce qui est, n'est pas. Le jugement que nous porterions, ne changeroit

geroit point la nature des choſes ; & quoi que nous cruſſions, il ne ſeroit pas moins vrai qu'elles ſeroient toujours ce qu'elles ſont. Pluſieurs perſonnes agiſſent bien différemment, elles ſe piquent de Philoſophie, & veulent perſuader aux autres qu'elles agiſſent par principe ; mais comme leur conduite n'eſt rien moins que conforme aux principes établis dans la Révelation, on ne manqueroit pas de leur reprocher cette inconſiſtence. Que faire pour éviter cela ? Le plus ſûr eſt de dire qu'on ne croit pas à la Révelation, & de ſubſtituer d'autres principes à ceux-là, auxquels leur conduite ſoit plus conforme. C'eſt ce qu'ils ont fait, chacun s'eſt formé un ſyſtême particulier, & cela a produit autant de différens principes de conduite, qu'il y avoit de différence entre la manière de ſe conduire de ceux qui les ont imaginés.

NOTRE conduite, ſage Abukibak, approche plus de celle de ces Chrétiens qui croient à la Révelation ; mais qui ne ſe conduiſent point ſelon les principes qui y ſont établis. Nous ſentons toute l'évidence des preuves qui en établiſſent la certitude ; mais nous ne ſaurions la prendre pour la règle de notre conduite ; le penchant de notre cœur nous entraine, & l'emporte ſur la force de la verité. Il en eſt de même de la plûpart des Chrétiens, ils ſont convaincus de la vérité de

la

la Révelation ; mais ils n'en ſuivent pas mieux les préceptes. Ils ſavent ce qui eſt bien ; mais ils ne laiſſent pas de faire le mal, leur conduite eſt plus blâmable que la nôtre. La Révelation ne nous donne aucune eſperance de ſalut ; au lieu qu'elle leur permet de concevoir celle de tout ce que l'on peut de plus glorieux. Après cela, ne te ſemble-t-il pas, ſage Abukibak, qu'ils ſont plus criminels que nous ?

Je ſerois fâché que ce que je viens de te dire, devint public ; il eſt de notre intérêt que l'empire des méchans dont nous avons le gouvernement, s'étende autant qu'il eſt poſſible ; mais ce ſeroit le véritable moïen d'empêcher ſon agrandiſſement, de faire voir aux hommes qu'un grand nombre d'entre eux ſont encore plus Diables que nous. Si nos grands Potentats venoient à apprendre que j'ai révelé ce myſtère, je ſerois la victime de mon imprudence, & il n'y auroit ſortes de tourmens auxquels je ne duſſe m'attendre. Tu es mon ami, ſage Cabaliſte, j'eſpere que tu ne me trahiras point, & que tu ne m'expoſeras pas dans cette occaſion. Ce n'eſt point uniquement la démangeaiſon de parler qui m'a arraché ce ſecret, je ſouffrois depuis long-tems de voir l'impudence avec laquelle les homme parlent de notre méchanceté. A les entendre, un Diable eſt tout ce que l'on peut

peut concevoir de plus abominable, & il n'y a rien qui approche parmi eux de la noirceur de notre caractère. Quoique tu nous connoisse mieux que le reste des mortels, j'appréhendois que tu ne te laissasses aller au torrent; j'ai cru devoir prévenir ce malheur, & prendre de justes mesures pour l'empêcher. Je reviens à mon sujet.

CEUX qui disputent sur la réalité des possessions, reconnoissent notre existence. Ils admettent en même tems que nous sommes des êtres immatériels, ou d'une substance si fine & si déliée, que le lieu que nous occupons, n'est, pour ainsi dire, qu'un point. Quelle de ces deux opinions qu'on embrasse, il n'est point impossible que nous entrions dans le corps d'un homme pour y causer quelques dérangemens. Il y a tant d'ouvertures par lesquelles nous pouvons y pénétrer, qu'il est surprenant qu'on ôse nier ce fait. L'espace que nous occuperons, après y être entré, sera si petit que nous trouverons un million d'endroits à nous loger.

SI l'on dit que nous sommes matériels, il n'est pas difficile de concevoir comment nous pouvons agir sur le corps d'un homme dans lequel nous sommes entrés. Les choses matérielles agissent les unes sur les autres par impression & par contact. Si l'on se détermine pour l'immatérialité de notre substance, la chose sera un peu plus difficile à concevoir; mais

mais elle ne fera pas impossible. Les hommes n'admettent-ils pas l'immatérialité de leur ame, & ne reconnoissent-ils pas son action sur le corps? Or, si leur ame peut agir sur une substance matérielle, pourquoi n'aurions-nous pas le même privilege, puisque notre substance est de même nature que celle de leur ame?

Je veux leur accorder qu'il est impossible que nous puissions pénétrer dans le corps d'un homme pour y établir notre domicile; qu'en voudroient-ils conclure? Ne pourrions-nous pas causer chez lui des dérangemens & des accidens fâcheux, sans qu'il fût nécessaire que nous entrassions pour cela dans l'intérieur de son corps? Combien de moïens n'avons-nous pas en main pour tourmenter de cette façon les hommes? Ceux que nous obséderions de cette manière, ne seroient-ils pas réellement possedés? Qu'importe de la manière que la chose se fasse, pourvû que le fait soit réel.

Nous ne nions pas la possibilité Physique du fait, dira-ton; mais nous ne croions pas qu'il soit de la sagesse & de la bonté de Dieu de livrer ainsi les hommes à la malice du Diable. Nous serions bien malheureux, continuent-ils, si ces malins Esprits avoient la liberté de nous tourmenter comme ils le jugent à propos. C'est-là, sage Abukibak, un de ces raisonnemens, fondés sur la bonne opi-

opinion que les hommes ont d'eux-mêmes. Ils se croient des créatures par excellence, & nous regardent comme infiniment inférieurs à eux; cependant je t'ai fait voir qu'il y en a un grand nombre qui sont pires que nous. S'ils ne font pas autant de mal que nous en faisons, c'est qu'ils n'ont pas autant de pouvoir. Si leur puissance égaloit la nôtre, ils bouleverseroient l'Univers, si leur Créateur ne modéroit pas leur malice. Il y en a tel à qui nous ferions beaucoup d'honneur de prendre logement chez eux; pourquoi Dieu ne nous permettroit-il pas de les tourmenter?

LES connoissances des hommes sont si bornées; ils ignorent tant de choses qu'il faudroit savoir pour ne pas se tromper dans leur jugement, qu'il y a bien de la témérité à prononcer avec ces airs de hauteur. De ce qu'une chose leur paroît contraire à la bonté & à la sagesse de Dieu, s'ensuit-il qu'elle le soit réellement? Une autre personne, qui l'envisagera d'un autre point de vûe, n'y appercevra pas la même contradiction, & portera un jugement tout opposé au premier. Que faire dans ce cas? L'un ou l'autre se trompe, le meilleur est d'attendre de nouvelles lumières, & de consulter la Révelation. Tandis qu'on n'en aura point d'autres, il faut suspendre son jugement.

TU me demanderas sans doute, sage Ca-

Cabaliſte, ſi je crois que les raiſons qu'on allegue pour prouver d'un côté qu'il eſt contraire à la ſageſſe & à la bonté de Dieu de permettre ces poſſeſſions; & de l'autre, qu'en cela il n'y a rien d'oppoſé à ces perfections, ont un poids égal. Je te répondrai que non. Les hommes ſont ſujets à des maladies & à un grand nombre d'accidens; dira-t-on qu'il eſt contraire à la ſageſſe & à la bonté de Dieu de permettre qu'ils ſoient expoſés à ces malheurs? Je ſais bien qu'il y a eu des Philoſophes qui ont été embarraſſés à concilier cela avec les perfections de Dieu; mais je ſais auſſi qu'on leur a fait des réponſes qui devroient être ſatisfaiſantes. Quoi qu'il en ſoit, ces maux ſont un fait réel; il ne l'eſt pas moins que ces maux exiſtent par la permiſſion de Dieu, & que les hommes n'y ſont expoſés que parce qu'il le permet. Je te demandes maintenant s'il eſt plus contraire à la bonté & à la ſageſſe de Dieu que les hommes ſoient tourmentés par ces maladies & par ces accidens, que par nous?

UNE tempête, un incendie, ou une inondation réduiront un homme à la mendicité. Il ſera ſi ſenſible à ce malheur, qu'il en contractera une maladie dangereuſe, ou qu'il en perdra l'eſprit. Cet évenement eſt-il moins contraire aux perfections de Dieu, que ſi cet homme étoit tombé dans l'état où je le ſuppoſe, par l'ac-

l'action de moi, ou de quelques-uns de mes confreres? Le cas est absolument le même. Qu'importe que Dieu se serve, pour affliger ou rendre malades les hommes, du ministère des autres créatures, ou du nôtre? N'est ce pas toujours la même chose? Or, comme l'on reconnoit que dans le premier cas il n'y a rien d'opposé aux perfections de Dieu, il en faut nécessairement dire autant du second.

L'ON dira peut-être que le cas n'est pas tout-à-fait le même. Nous autres Diables sommes des créatures intelligentes qui haïssons les hommes, & qui avons un penchant invincible à les tourmenter. Si nous avions la permission de le faire, aucun mortel ne seroit exempt de nos attaques. Je ne nierai pas tout-à fait le principe: notre inclination nous porte assez à vous faire du mal; mais je crois que la conséquence est fausse.

ON ne peut pas dire des créatures inanimées qui causent quelquefois de grands maux aux hommes, qu'elles aient du penchant à faire mal. C'est Dieu, qui par des loix générales, ou particulières détermine les choses d'une façon à leur faire produire ces effets; mais tous les maux qui arrivent aux hommes n'arrivent pas par des créatures inanimées. Ils sont souvent causés par des créatures intelligentes, je veux dire les hommes eux-mêmes. Combien

bien de maux ne se causent-ils pas les uns aux autres ? Ne se haïssent-ils pas souvent autant que nous pouvons les haïr nous-mêmes? L'inclination à se faire du mal réciproquement, n'est-elle pas aussi forte chez plusieurs d'entre eux, qu'elle l'est chez nous? Cependant on ne dit point que quand ils se cassent bras & jambes, qu'ils se font des blessures mortelles, qu'ils se tuent, qu'ils s'empoisonnent, & tant d'autres choses de cette nature, il soit contraire à la bonté & à la sagesse de Dieu de permettre cela.

Il est vrai, dira-t-on encore; mais comme la puissance des hommes est beaucoup plus bornée que celle de mes confreres & de moi, le mal qu'ils peuvent faire, est fort inférieur à celui que nous pouvons faire.. La sagesse & la bonté peut permettre l'un ; mais l'autre est incompatible avec ces perfections. C'est-là, sage Abukibak, un raisonnement fondé sur l'ignorance. Nous avons plus de puissance que les hommes, il est vrai; mais comment sait-on que ce pouvoir n'est point borné, quand il s'agit de vous faire du mal? Si les personnes qui font cette difficulté, s'étoient donné la peine de reflêchir sur les exemples de possession, qui sont allegués dans la Révelation, elles auroient bien vû que le mal que nous avons fait dans ces occasions, n'étoit pas l'effet de l'exercice de tout notre

notre pouvoir. Mais cela même ne devoit-il pas leur apprendre qu'il a des bornes, quand il s'agit de vous nuire ? En réfléchissant avec attention sur ces exemples, l'on verra qu'il n'y en a aucun, où les souffrances des possedés aient excédé les maux que les hommes peuvent se faire les uns aux autres. Après cela, n'est-il pas bien singulier de vouloir qu'il soit contraire aux perfections de Dieu de nous permettre de faire une chose, qu'il peut permettre aux hommes de faire sans blesser ces mêmes perfections ? J'aimerois autant être ce démoniaque qui disoit avoir une légion de Diables dans le corps, que d'avaler un de ces poisons lents que la vengeance des hommes a inventés, qui déchirent les entrailles peu-à-peu, & font souffrir les douleurs les plus cruelles pendant long-tems.

JE te salue, en *Belsebut*, & par *Belsebut*.





LET. CENT SOIXANTE-ET-DIX-SEPTIEME.

Le Silphe Oromasis, *au sage & savant* Abukibak.

N'AIANT rien à faire, ni rien de nouveau à t'apprendre, je m'avisai ces jours passés, sage & savant Abukibak, d'entreprendre un voïage de plaisir. Persuadé que je trouverois quelque chose, capable de remplir le vuide de tes occupations, je pris mon essor, je fendis les airs, & descendis droit en Allemagne. De Tubinge je passai à Stutgardt, où je trouvai le TRADUCTEUR des *Lettres Juives*, occupé à prendre les arrangemens nécessaires pour son départ de cette ville. Je mis incessamment la main à l'œuvre, & je lui aidois de mon mieux, lorsque tout à coup la curiosité, ordinaire aux gens de Lettres, l'engagea à parcourir un tas de papiers qui sortoit de la boutique d'une revendeuse pour en revêtir quelques ballots. A la vûe d'une thèse où il étoit pris à partie, il fronça le sourcil, & se sentit animé d'un dépit que la réflexion calma presque dans l'instant. J'avois intérêt qu'il

qu'il changeât de conduite, je l'amenai si loin, que forcé par mes suggestions, & lassé par les importunités d'un de ses amis, il prit la plume & écrivit à son Antagoniste Théologien. Dès que la Lettre fut achevée, il en fit tirer une copie, que j'enlevai pour te la communiquer; la voici.

LETTRE
DU
TRADUCTEUR
DES
LETTRES JUIVES,
A MR.
EBERHARD WEISMAN,
Professeur en Théologie dans l'Université de Tubinge,

»MONSIEUR,

»LE pur hazard me donne l'occasion de »vous écrire. Avant d'arriver à Stut»gard, où j'ai séjourné deux ou trois jours, »j'ignorois si vous étiez au Monde; & sans

 » doute

„ doute je l'eusse toujours ignoré, si je „ n'eusse vû dans cette ville une thèse que „ vous fites soutenir à deux de vos éco- „ liers, il y a environ quatre ans. Voici „ comment cette thèse est tombée dans „ mes mains. J'envoiai un domestique chez „ une revendeuse pour acheter du vieux „ papier qui m'étoit nécessaire pour faire „ couvrir quelques ballots. Parmi plusieurs „ Livres déchirés & à demi moisis que la „ curiosité me fit parcourir, je trouvai vo- „ tre thèse * *sur les loüanges qu'on donnoit à* „ *Mahomet pour détruire le Christianisme.* J'en „ lûs les trois premières pages, & ennuié „ de vos raisonnemens, aussi fades que ri- „ dicules, j'allois la livrer à ceux qui fai- „ soient mes paquets, lorsque les mots de „ *Lettres Juives* me frapperent. Cela m'en- „ gagea à voir de quoi il étoit question, & „ par quel hazard cet Ouvrage se trouvoit „ nommé dans votre brochure. Je ne fus „ pas médiocrement surpris de voir que „ quelques plaisanteries que j'avois dites „ au sujet du Comte de BONNEVAL, & „ quel-

* *Porismata Sapientiæ & Religionis ex laudibus Mahomedi & Mahomedismo in fraudem Religionis Christianæ nimis liberali mensura impertitis, Deo juvante præside* Christiano Eberhardo Weismanno, *Theol. D. & p. p. ord. Ecclesiæ Tub. Decano, atque Ducalis Seminarii Superattendente, ad dies mensis Augusti A. D. MDCCXXXVII. &c. Tubingæ, ære Sigmundiano.*

» quelques éloges que j'avois donnés en
» passant à MAHOMET sur son génie, qui
» fut réellement très vaste & très subli-
» me, m'avoient attiré de votre part un
» torrent d'injures. D'abord vous me
» parûtes si méprisable, si inconnu dans
» le Monde, si ignorant, si stupide, que
» je crus qu'il y auroit de la foiblesse,
» & même du ridicule à vouloir me don-
» ner la peine de répondre à un person-
» nage de votre espèce. Pendant que j'é-
» tois dans cette pensée, un de mes amis
» survint pour me souhaiter un heureux
» voïage. Je lui demandai qui vous étiez,
» & quel étoit votre caractère; car pour
» votre génie, je savois déjà à quoi m'en
» tenir, & votre Dissertation prétendue
» m'avoit parfaitement éclairci. Cet ami
» m'apprit que vous étiez un vieillard
» hargneux, inquiet. Il me dit que vous
» étiez ennemi déclaré de quiconque a-
» voit du mérite; que vous tourmentiez
» sans cesse un très habile homme qui
» professe la Philosophie dans l'Universi-
» té où vous êtes; que vous déclamiez
» toute la journée contre le célèbre
» WOLF, l'honneur de l'Allemagne, &
» même de l'Europe; que vous égaïiez
» journellement votre bile par mille con-
» tes odieux que vous débitiez contre la
» mémoire de l'illustre LEIBNITZ. Il ajouta
» que je rendrois service à tous ceux qui
» ont à faire avec vous, si je pouvois vous
» donner quelque leçon qui vous rendît

» moins

„ moins fanatique. Je répondis d'abord
„ à cet ami que ce qu'il me demandoit
„ me paroissoit impossible; que s'il vous
„ étoit permis en qualité de pedant d'in-
„ jurier, de calomnier les gens qui ne
„ vous avoient jamais rien fait, & que
„ même vous ne connoissiez point, il
„ n'en étoit pas ainsi de moi, qui faisois
„ profession d'être un galant homme, &
„ de ne profaner jamais la Philosophie
„ jusqu'à lui faire parler le langage des
„ crocheteurs & des porteurs d'eau. Mon
„ ami ne se rendit point à mes raisons,
„ il persista toujours dans son dessein. Il
„ me représenta que dans certaines oc-
„ casions il étoit permis pour le bien pu-
„ blic de sortir de cette modération Phi-
„ losophique, qui convient si parfaite-
„ ment à un homme de Lettres; il me
„ repeta à ce sujet tout ce que vos Con-
„ freres ont écrit si souvent pour justifier
„ les expressions fortes & violentes dont
„ LUTHER a rempli ses Ouvrages. Voiant
„ que je n'étois point ému par l'exemple
„ de ce savant Saxon, il me cita celui
„ d'un fameux Théologien François, dont
„ il savoit que j'estimois infiniment la
„ science, & de qui GUY PATIN, quoi-
„ que bon Catholique, disoit souvent *que*
„ *depuis les Apôtres, il n'étoit pas né un plus*
„ *bel esprit*; c'est CALVIN, dont je veux
„ parler, qui, attaqué insolemment &
„ brutalement par VESTPHALE, Ministre
„ Luthérien de Hambourg, crut qu'il pou-
„ voit

„ voit traiter avec aigreur ce féroce
„ Théologien, & justifier sa conduite par
„ l'exemple de Dieu, qui prononce *qu'il*
„ *se montrera entier envers l'homme entier.*
„ Pouvois-je faire autre chose là-dessus,
„ *dit* CALVIN, sinon comme porte le Pro-
„ verbe, *à rude asne rude asnier, afin qu'il*
„ *ne se pleust trop en sa forcenerie?* L'exemple
„ de CALVIN ne me détermina point enco-
„ re; mon ami y joignit celui de Mrs. AR-
„ NAUD & PASCAL contre les Jésuites, celui
„ de DESPREAUX contre PERAULT, celui
„ de BARBEIRAC contre le Pere DU CE-
„ LIER, celui de Mr. de BEAUSOBRE contre
„ les Journalistes de Trevoux, celui de
„ Mr. DE LA CROZE contre le Pere HAR-
„ DOUIN. Enfin il me nomma tant de
„ fameux Savans, qui, à l'exemple de
„ CALVIN, avoient été *à rude asne rude*
„ *asnier*, que je lui promis de vous trai-
„ ter en *âne rude* pour le bien public.
„ Mon ami, qui craignoit que s'il ne pro-
„ fitoit de la disposition dans laquelle il
„ me voioit, je ne changeasse de senti-
„ ment lorsque je serois parti, m'obligea
„ à rester encore un jour à Stutgard.
„ J'eus beau lui représenter que je n'a-
„ vois avec moi ni les Livres qui pou-
„ voient m'être nécessaires, ni le tems
„ que demandoit une réponse en forme,
„ il me témoigna qu'il seroit content des
„ remarques & des citations que pour-
„ roit me fournir ma mémoire. Il me
„ prêta un exemplaire des *Lettres Juives*,
„ fit.

„ fit monter deux feuilles de papier, les „ plumes & l'écritoire dont l'hôte du ca„ baret ſe ſert pour régler ſes comptes, & „ m'enferma enſuite dans ma chambre. „ Dans deux heures de tems je fis les re„ marques que je vous adreſſe ci-deſſous. „ Je ſouhaite qu'elles rendent plus ſen„ ſée votre Superintendance ; car pour „ plus éclairée & plus ſpirituelle, cela „ eſt impoſſible. A votre âge, l'eſprit „ ſe déforme, au lieu de ſe former ; un „ arbre, prêt à ſécher, ne ſauroit don„ ner des fruits plus doux & plus déli„ cats que ceux qu'il produiſoit dans ſa „ jeuneſſe.

„ VOTRE premier reproche, Monſieur „ WEISMAN, eſt fondé ſur ce que j'ai „ fait dire au Secretaire du Comte de „ BONNEVAL. A vous oüir, rien n'eſt „ plus dangereux, * rien n'eſt plus ſé„ duc-

* *Ponamus Autorem harum Epiſtolarum ſingularia illa monumenta ex vera & ſeria Traditione accepiſſe, quod non valde credibile eſt : quæſo quam maligna & ſeductoria eſt ea narrandi ratio qua hic utitur in materia longe triſtiſſima, juſtoque & ſerio commentario hominis vere ſapientis, non dicam Chriſtiani digniſſima ? ſed cum figmentis ad ſcenam accommodatis, atque minimum pro lubitu interpolatis, ſimiliora ſint, quam veræ certæque hiſtoriæ & quænam ratio dari poteſt quæ homini ſapienti & religioſo perſuadere poſſit, licere ſibi ut tam plauſibiliter de Religione Mahomedana diſputet, ut ſine omni neceſſitate & utilitate omnes nugas hominis Ma-*

„ ducteur que le discours que je lui prê-
„ te. Vous gemissez amerement de ce
„ que j'ôse badiner sur un sujet aussi tris-
„ te & aussi lugubre, vous croiez qu'il
„ est excessivement criminel de donner
„ quelque couleur d'apparence & de vé-
„ rité aux raisons dont se servent les
„ Mahometans pour appuier leur opi-
„ nion, & vous pensez être bien fondé à
„ soutenir qu'il est permis non seulement
„ de condamner tacitement les Ecrivains
„ qui ont agi comme moi; mais qu'il est
„ loüable de les accuser publiquement
„ d'irréligion & de mauvaise foi. Mon
„ Dieu! qu'il y a dans tout ce raisonne-
„ ment du pedantisme, & qu'on a raison
„ de dire qu'un pedant est un animal ri-
„ dicule! Et depuis quel tems les hon-
„ nêtes gens de toutes les Religions se
„ sont-ils fait un scrupule de lire quel-
„ ques badineries ingénieuses qui défen-
„ dent les Systêmes les plus faux? A-
„ t-on traité de gens sans Religion ceux
„ qui ont voulu peupler les planetes? Les
„ FON-

Mahomedani, quasi ad fallendum tempus ornet, pingat, & tantæ multitudini Lectorum imprudentium & imprudentium exponat? Hoc certe præcepta meliora & solidiora nemini iisdem imbuto permittent unquam, nec injusta suspicio vocari meretur, si quis de perversa & irreligiosa intentione hujusmodi Scriptores, nostra maxime ætate, non modo apud semet ipsum, sed etiam publice accuset. Positimata Sapientiæ, &c. *pag.* 18.

„ FONTENELLES & les HUGENS ont-ils
„ été regardés comme des personnes de
„ mauvaise foi parce qu'ils défendoient
„ un ingénieux Systême, & qui étoit pour-
„ tant directement contraire à tous les
„ dogmes Théologiques? Les Savans, & les
„ Petits-maîtres ont également compris
„ que ces hommes illustres ne soutenoient
„ leur opinion que comme un jeu d'es-
„ prit ; un peu de bon sens suffisoit pour
„ empêcher de donner dans le ridicule
„ où vous êtes tombé. Si vous étiez ca-
„ pable de penser, vous devriez bien
„ avoir honte, vous Professeur, vous
„ Doyen, vous Superintendant, d'avoir
„ moins de lumière que le plus étourdi
„ Petit-maître, & la plus chetive fem-
„ melette. Dites-moi, Mr. le Théolo-
„ gien, avez-vous jamais vû qu'on ait
„ fait un crime à l'Auteur de l'*Espion Turc*
„ *dans les Cours étrangères*, d'avoir parlé
„ dans deux cens endroits de son Ouvra-
„ ge avec éloge de MAHOMET, & de la
„ Religion de ce faux Prophéte? Connois-
„ sez-vous quelque Savant qui lui ait re-
„ proché d'avoir insulté dans plusieurs
„ endroits tous les Chrétiens; ce qu'il a
„ fait réellement, & dont je me suis abs-
„ tenu, & en quoi j'ai cru ne devoir
„ point l'imiter? Il paroît que les *Lettres*
„ *Persanes* vous sont connues, savez-vous
„ bien que ce Livre est fait par un des
„ plus grands hommes qu'il y ait aujour-
„ d'hui en Europe? Voiez combien MA-
„ HO-

„ HOMET & HALY y ſont loüés, com-
„ bien la Religion Muſulmane y eſt ex-
„ altée ; conſultez les endroits où il eſt
„ parlé du bien qu'il s'enſuit dans la So-
„ ciété de la pluralité des femmes, & de
„ la permiſſion de répudier celles qui
„ ſont ſtériles. Liſez attentivement la
„ Lettre où l'Auteur ſoutient qu'un hom-
„ me trop malheureux peut s'ôter la vie.
„ Les honnêtes gens ont-ils fait un crime
„ à cet illuſtre Magiſtrat de ſes opinions?
„ Ils s'en ſont bien gardés, ils les ont re-
„ gardées comme d'ingénieuſes réveries,
„ faites uniquement pour amuſer, & qui
„ étoient d'autant plus pardonnables,
„ qu'elles étoient conformes au caractè-
„ re d'un Perſan & d'un Philoſophe O-
„ riental. Vous ſemblez avoir ſenti ce que
„ je vous dis, lorſqu'après avoir rappor-
„ té ſoigneuſement tous les endroits où
„ il eſt parlé de MAHOMET dans les *Let-
„ tres Juives*, vous dites, * *Si quelqu'un
„ trouve dans un Livre, ſemblable à celui-ci,
„ dont le titre eſt* Lettres Perſanes, *de pa-
„ reilles opinions, elles doivent lui paroître
„ moins étranges, parce qu'elles ſont placées*
„ *dans*

* *Si quis in ſimili Libro qui titulum* des Let-
tres Perſanes *habet, paria paſſim inveniat loca, id
ipſi minus mirum videbitur, quoniam illæ omnes in
perſona hominis Mahomedani ſcriptæ ſunt, cui ſi-
milis etiam ſtylus, & par judicandi differendique
forma accommodari debuit.* Id. ibid. pag. 10.

„ *dans la bouche d'un Mahometan, au caractère duquel l'Auteur a dû accommoder son style & sa façon de penser.*

„ IL faut, ou que vous soiez le plus „ ignorant homme de l'Univers, ou le „ plus fourbe. Choisissez laquelle vous „ voudrez de ces deux épithètes; mais il „ n'y a pas à balancer, il faut absolument „ opter, & vous ne pouvez éviter l'une, „ que vous ne preniez l'autre. Dans la „ bouche de qui ai-je placé les discours „ qui vous ont si fort révolté? Est-ce „ dans celle d'un Juif? Point du tout. „ Dans celle d'un Chrétien? Encore „ moins; mais dans celle d'un Musulman. Ces discours ne passent pas même par la plume du Juif voïageur, il „ les envoie dans un Ecrit, tel qu'il l'a „ reçu du Musulman. Où aviez-vous vos „ yeux, pour ne point voir à la tête de „ cet Ecrit, *Mémoire de Haly, Secretaire d'Osman Bacha, autrefois Comte de Bonneval*? Etois-je moins obligé d'accommoder mon style dans ce Mémoire au „ caractère Mahometan, que l'inimitable Auteur des *Lettres Persanes*? Pourquoi donc voulez-vous me rendre plus „ criminel que lui? Je le repete, il faut „ choisir entre l'ignorance la plus profonde, & la mauvaise foi la plus marquée.

„ MAIS, direz-vous, ce Secretaire „ d'OSMAN Bacha avoit été Chrétien auparavant d'être Turc. J'en conviens, „ mais

„ mais il parle dans le Mémoire ſelon „ l'état dans lequel il ſe trouvoit pour „ lors; & pour conſerver plus de vérité „ dans le caractère que je lui donne, „ ISAC ONIS *avoüe qu'il a été ſurpris de* „ *le voir ſi zélé pour Mahomet. Je croiois,* „ ajoute-t-il, *qu'il étoit auſſi mauvais Turc* „ *qu'il avoit été mauvais Nazaréen.* Il s'en- „ ſuit de là que je devois faire parler le „ Secretaire comme un Turc zélé, & „ par conſéquent qu'en lui faiſant défen- „ dre, le plus ingénieuſement qu'il m'a „ été poſſible, le Mahometiſme, je n'ai „ agi ni plus criminellement, ni plus té- „ mérairement que cent autres Ecrivains „ qui ont fait la même choſe, & qui ſont „ auſſi eſtimés & auſſi cheris des honnê- „ tes gens, que vous, Monſieur WEIS- „ MAN, vous méritez peu de l'être par „ votre ignorance, ou par votre mauvai- „ ſe foi.

„ JE viens actuellement à l'intention „ que j'ai eue en compoſant ce préten- „ du Mémoire du Secretaire du Comte „ de BONNEVAL. Loin que j'aie voulu „ élever la Religion Mahometane, je n'ai „ ſongé qu'à montrer que les Juifs a- „ voient entiérement dégéneré de l'an- „ cien Judaïſme, & que leur Religion au- „ jourd'hui étoit preſque meconnoiſſa- „ ble. * *Voions*, dit le Proſélyte, Turc, *ſi* „ *vous*

* Lettres Juives, *Tom. I.* Let. *IX. pag.* 79. *Edit. de la Haye*, de M. DCC. XXXVII.

„ *vous n'avez pas fait des changemens plus*
„ *considérables. Vous avez manqué dans vo-*
„ *tre dispersion aux points les plus considéra-*
„ *bles de la Loi, vous avez cessé de circoncire*
„ *en Espagne; cependant quelque crainte qu'il*
„ *y eut à le faire, rien ne pouvoit vous obli-*
„ *ger à discontinuer une cérémonie aussi essen-*
„ *tielle. Vous avez sacrifié pendant un tems*
„ *des enfans en France, que vous achetiez, &*
„ *contre la volonté de Dieu vous avez arrosé*
„ *les Autels que vous lui dressiez, de sang hu-*
„ *main, quoiqu'il vous fût expressément dé-*
„ *fendu de sacrifier hors de Jerusalem. Je ne*
„ *parle point de toutes les réveries de vos Doc-*
„ *teurs. Où avez-vous trouvé dans les Li-*
„ *vres anciens qu'il vous fût défendu de cou-*
„ *per votre pain avec de certains couteaux,*
„ *& qu'il ne vous fût pas permis de boire du*
„ *vin que vous n'aviez point pressé? Dans*
„ *quel endroit de la Genèse, du Deuteronôme,*
„ *des Pseaumes de David avez-vous lû ce*
„ *principe impie, que c'est un point de Religion*
„ *de tromper tous ceux qui ne sont pas de la*
„ *vôtre? Je sais que vous n'accordez pas pu-*
„ *bliquement que vous avez ces sentimens. La*
„ *raison en est évidente, on seroit beaucoup*
„ *plus sur ses gardes, & vous auriez peine à*
„ *satisfaire les fonctions de votre nouveau Ju-*
„ *daïsme. Convenez donc que vous n'avez*
„ *des anciens Juifs que le nom, & que les*
„ *Musulmans en ont là Religion.*

„ QUE dit à cela ISAC ONIS? Applau-
„ dit-il en quelque chose à ce Mémoire?
„ Point du tout, il le regarde comme un
„ Ou-

„ Ouvrage qui ne mérite presque pas
„ d'être réfuté. *Il te sera aisé*, dit-il, *mon*
„ *cher Monceca, de déméler le foible de cet E-*
„ *crit & les sophismes dont il est rempli;*
„ *mais je t'avoüerai que j'en ai trouvé l'idée*
„ *singulière. Bien des gens nous ont reproché*
„ *d'être dans l'erreur; mais personne ne s'é-*
„ *toit avisé de vouloir nous prouver que les*
„ *Mahometans étoient les véritables Juifs sous*
„ *un nom différent.*

„ IL faut être stupide, pour ne pas
„ sentir quel a été mon but, & pour se
„ figurer que j'ai prétendu établir sérieu-
„ sement le Mahometisme. Il est vrai
„ qu'au commencement de ce Mémoire
„ j'ai montré la ressemblance qui se trou-
„ ve dans plusieurs choses, & même dans
„ beaucoup, entre le Mahometisme & le
„ Judaïsme; mais quel est l'homme, un
„ peu versé dans l'histoire Orientale, qui
„ ne sache que la Religion de MAHOMET
„ n'est qu'un ramas des dogmes des Juifs
„ & des Chrétiens, mêlés confusément
„ ensemble, quelquefois tels qu'ils sont
„ crus par ceux qui les professent, &
„ quelquefois défigurés? *Nous avons, nous*
„ *autres Musulmans*, dit le prétendu Se-
„ cretaire, *les mêmes cérémonies & la même*
„ *croiance que vous autres Juifs dans les points*
„ *essentiels. Un seul Dieu, l'immortalité de*
„ *l'ame, la punition des méchans, la récom-*
„ *pense des bons, la circoncision, l'horreur des*
„ *images, l'observation du jour du Sabbath,*

,, *& nos Mosquées, ainsi que vos Synagogues,*
,, *ne sont point souillées par des Idoles. Lorsque nous jeûnons, nous ne mangeons, comme*
,, *vous, qu'après le Soleil couché; nous avons*
,, *du respect pour la mémoire de Moïse & des*
,, *Prophétes; nous regardons avec vénération*
,, *la ville de Jerusalem; nous nous abstenons*
,, *des viandes défendues. Voilà dans tous les*
,, *points le Judaïsme ancien, voilà la Foi d'Israël dans son plus grand jour, & telle qu'elle subsistoit dans le tems de David. Examinons à présent qui sont ceux qui ont le*
,, *plus changé & ajouté, ou de vous, ou de*
,, *nous.*

,, APRÈS ce passage, suivent les preuves de la venue du Messie, que les Turcs croient être arrivé, ainsi que nous. Si vous étiez moins fanatique, vous auriez vû par la manière dont je m'explique dans cet endroit, quel étoit mon véritable but dans cette Lettre. Je placerai ici ce que je dis à ce sujet, pour vous en renouveller le souvenir, si tant est que vous y aiez fait déjà quelque attention; ce que j'ai de la peine à croire, vû votre stupidité. ,, *Un des griefs que vous nous reprochez*, dit le Turc, *consiste dans le culte que nous rendons au Messie; mais pourquoi ne voulez-vous pas que nous reconnoissions sa venue, lorsqu'il en est tant de preuves évidentes? Comment réglez-vous votre attente éternelle avec les semaines de Daniel? Vous*

,, avez

„ *avez perdu votre compte, & las de faire*
„ *d'inutiles supputations, vous avez mieux*
„ *aimé dire que c'étoit un mystère auquel vous*
„ *n'entendiez plus rien. Vous vous tirez d'af-*
„ *faire approchant sur l'explication de cette*
„ *Prophétie, dans laquelle il est dit si claire-*
„ *ment que le Sceptre ne sera point ôté de la*
„ *Maison de Juda jusqu'à l'arrivée de celui*
„ *qui doit venir. Je sais que vous soutenez*
„ *que ce n'est pas du Sceptre dont il est parlé*
„ *dans la Prophétie, mais d'un mot qui signi-*
„ *fie une verge de tribulation. Moiennant un*
„ *tour forcé que vous donnez à ce passage, vous*
„ *voulez le faire servir à votre défense; ce-*
„ *pendant malgré toutes les ténèbres que vos*
„ *Rabbins ont voulu répandre sur les Prophé-*
„ *tes, vous savez l'histoire d'un de vos fa-*
„ *meux Docteurs. Etant prêt à mourir, il*
„ *fit assembler sa famille autour de son lit:*
„ Mes enfans, leur dit-il, j'ai bien peur
„ que ce JESUS DE NAZARETH que nos
„ Peres ont crucifié, ne soit le Messie. *Il*
„ *mourut peu après, & quelques soins qu'on*
„ *voulût apporter pour cacher au Public les*
„ *doutes de ce Rabbin, on n'en put venir à*
„ *bout. Mais enfin, supposons pour un instant*
„ *que nous nous trompions, en croiant que le*
„ *Messie soit arrivé; voions quels sont les*
„ *changemens essentiels que cela nous a fait*
„ *faire au fond du véritable Judaïsme, &c.*

„ NE faut-il pas avoir fait banqueroute
„ à la raison pour se figurer, après avoir
„ lû ce passage qui fait une grande partie

 „ du

„ du discours du Musulman, que j'ai eu
„ dessein de nuire à la Religion? Ne faut-
„ il pas être stupide au suprême dégré,
„ pour ne pas comprendre que mon des-
„ sein a été de détruire les fausses rai-
„ sons dont se servent les Juifs pour ex-
„ cuser leur aveuglement? J'aurois bien
„ envie, Monsieur, voiant votre peu de
„ pénétration, de vous appliquer ce que
„ LUTHER dit assez mal à propos de tous
„ les Catholiques dans le quatrième Vo-
„ lume de ses Oeuvres *pag.* 382. *Edit.*
„ *Jen. Germ. Les Papistes*, écrit-il, *sont*
„ *tous des ânes, & restent toujours ânes, en*
„ *quelque sauce qu'on les mette, bouillis, rotis,*
„ *fris, trempés, pelés, battus, brisés, tour-*
„ *nés, revirés; ce sont toujours des ânes.*
„ Permettez qu'au mot de *Papiste* je subs-
„ titue WEISMAN.

„ VOICI enfin l'endroit qui vous a le
„ plus révolté, celui qui vous a fait
„ tomber en convulsion, celui qui m'a
„ attiré ce torrent d'injures, sous lesquel-
„ les vous avez prétendu m'accabler.
„ *Quel mal*, dit le Turc, *peut-il y avoir à*
„ *honorer un Prophéte, un grand homme, un*
„ *Législateur, dont la morale est si belle & si*
„ *utile au repos & à la tranquillité de la So-*
„ *ciété? S'il nous a appris à ajouter quelque*
„ *chose à l'ancien Judaïsme, ce sont des sen-*
„ *timens si épurés, qu'on voit bien qu'ils vien-*
„ *nent du Ciel; & si Moïse ne les inspira*
„ *point aux anciens Juifs, c'est qu'il connut*
„ que

» *que la dureté de leur cœur les en rendoit in-*
» *capables. Nous n'avons donc apporté d'autre*
» *changement à l'ancienne Religion, que d'é-*
» *purer la morale, & de rendre à celui qui*
» *nous la prêchoit, la gloire que nous lui de-*
» *vons.*

» Ho! le plus imbécille des mortels!
» C'eſt donc là ce qui a ſi fort ému votre
» bile? C'eſt à cauſe d'un éloge badin &
» ironique, plûtôt que réel, d'un hom-
» me dont les impoſtures ſont connues
» des plus ſimples Chrétiens, & dont le
» panégyrique eſt regardé comme un jeu
» d'eſprit, auſſi peu dangereux & auſſi
» peu réel que celui que fit un ancien
» Rhéteur du tyran PHALARIS; c'eſt à
» cauſe, dis-je, de cet éloge, que vous
» avez ſonné le tocſin, que vous avez
» cru la Religion attaquée juſques dans
» ſes fondemens. N'attendez pas que je
» me donne la peine de répondre ſé-
» rieuſement à vos extravagances; vou-
» loir vous donner du bon ſens, c'eſt ten-
» ter une choſe impoſſible. J'appliquerai
» à celui qui voudroit l'entreprendre,
» ce que diſoit un Savant Allemand de
» ceux qui vouloient prouver que PLA-
» TON avoit cru la création de la Matiè-
» re. *Ces gens-là prétendent blanchir un Mo-*
» *re.* J'aimerois mieux être chargé du
» ſoin de faire changer de couleur à
» tous les Ethiopiens, que de celui de
» vous apprendre à penſer. En voilà aſ-

„ fez fur cet article, venons à un au-
„ tre.

„ DANS la Lettre où j'ai parlé de la
„ fermeté avec laquelle le Bacha OS-
„ MAN, ci-devant Comte de BONNE-
„ VAL, fe vit à la veille de la mort
„ dans une maladie dangereufe qu'il eut
„ à Conftantinople, vous trouvez ex-
„ traordinaire qu'il dife à un de fes
„ confidens : *Ma mémoire * fera un exem-
„ ple du malheur le plus accompli & de la
„ conftance la plus ferme. Toutes les tra-
„ verfes que j'ai effuïées, n'ont pû me diftraire
„ du foin de me venger de mes ennemis; fi je
„ n'ai pû être affez fortuné pour voir réuffir
„ mes deffeins, l'embarras & le trouble que
„ je leur ai caufés par la crainte des maux
„ que j'ai voulu leur faire, me confole de
„ ceux dont je n'ai pû les accabler.*

„ VOUS condamnez encore févérement
„ les Lettres que ce Comte écrit à fa
„ femme & à un Seigneur de fes amis,
„ dans lefquelles il paroît qu'il meurt en
„ véritable & parfait Déifte. L'indiffé-
„ rence † de ce Comte vous paroît to-
„ tale-

* Lettres Juives, *Tom. I.* Lettre *XXX. pag.* 262.

† *Evolvamus præ cæteris elogium intrepiditatis & generofitatis quod profpectanti mortem proximam profelito Mahometano cum emphafi impertitur. Suppeno Chriftiani nominis hominem effe qui hic judicet,*

„ talement déplacée, vous auriez fou-
„ haité que je l'euffe repréfenté comme
„ un homme tremblant, croiant voir le
„ Diable, & aiant autant de peur de ce
„ malin Efprit, qu'en avoit LUTHER, à
„ ce qu'il nous apprend lui-même, * lorf-
„ qu'il difputoit avec Belfebut fur la va-
„ lidité de la Meffe. L'expreffion fami-
„ lière dont fe fert le Comte, en difant
„ qu'il eft prêt à faire fon voïage, &
„ que fes bottes † font déja graiffées, vous
„ ré-

cet, ut ut in perfona Judæi loquatur. Suppono loqui eum ex proprio fenfu, non alieno: quid enim perfonæ hominis Judæi, quam adfumit, debeat? Plane oblitus eft. Quantum hoc frigus indifferentifticum eft in homine qui Religionem Chriftianam deferuit ex peffimis rationibus, qui ne moriturus quidem, fic enim tunc patebat, ulla hujus apoftafiæ penitentia ducitur, qui in ipfa mortis janua nihil nifi vindictam fpirat! Porifmata Sapientiæ, &c. *pag.* 18.

* *Diabolus fua argumenta fortiter figere & urgere novit. Voce quoque gravi & forti utitur, nec longis meditationibus difputationes ejufmodi tranfiguntur, fed momento uno & quæftio & refponfio abfolvitur.* SENSI EQUIDEM ET PROBE EXPERTUS SUM, *quam ob caufam illud nonnunquam evenire foleat, ut fub aurorum quidam mortui in ftratis fuis inveniantur. Corpus ille perimere vel jugulare poteft. . . . . Credo equidem quod* Oecolampadus & Emferus *aliique eorum fimiles, illiusmodi ignitis Satanæ telis & haftis confoffi fubitanea morte perierunt.* Luther. de Miffa privata, *Tom. VI. fol.* 18.

† *Qui fuam promptitudinem moriendi, h. e. illam*

„ révolte; vous en voulez furieusement „ à ces bottes, on voit qu'elles vous tiennent au cœur. Vous ne pouvez souffrir que j'aie représenté BONNEVAL „ bravant * la mort; enfin j'ai fait dans „ cette occasion un crime énorme.

IL faut convenir que dans tout ce rai„ sonnement il n'y a que de l'ignorance, „ & point de la mauvaise foi. Ici vous „ n'avez pas fait comme peu auparavant; „ mais si vous n'êtes pas fourbe dans „ cette occasion, grand Dieu! que vous „ êtes stupide! Hé quoi! pouvez-vous „ ignorer qu'un Ecrivain est obligé de „ conserver toujours aux personnages „ qu'il fait parler, le caractère qu'ils ont „ eu réellement, & qu'il se rendroit ri„ dicule auprès de tous les gens de goût, „ s'il agissoit autrement? Que diroit-on „ d'un Auteur qui feroit d'ACHILLE un „ homme timide; de SALMONÉE, un dé„ vot; d'AJAX un Prince pieux; de SIX„ TE-QUINT, un Pape pacifique; de „ FRANÇOIS I. un poltron; de CHARLES-„ QUINT,

Iam ipsam intrepiditatem cum ocreis itineris causa jam inunctis comparat. Porisimata Sapientiæ, &c. pag. 18.

* *Tantopere laudare militarem quandam ferociam mortem contemnentem, tanquam virtutem, solis hominibus magnis propriam, nulla ratione habita Religionis, & enormium peccatum adversus prima Religionis principia, quæ hic admissa sunt.* Id. ibid.

„ QUINT, un Prince esclave de sa paro-
„ le ? Ne tourneroit-on pas en ridicule
„ un Ecrivain qui représenteroit si mal les
„ gens dont il parle ? J'avois à peindre
„ un homme qui a été connu pour être
„ sans Religion, qui a passé toute sa vie
„ pour un esprit fort, qui réellement a
„ dit dans une maladie qui l'avoit réduit
„ à l'extremité, ce que je lui fais dire;
„ pouvois-je donc, sans me rendre aussi
„ ridicule que vous l'êtes, le changer
„ en dévot, démentir la vérité, & don-
„ ner au personnage que je faisois par-
„ ler, un caractère tout opposé à celui
„ que le Public lui connoissoit ? Je n'ai
„ pas commis un plus grand crime en re-
„ présentant BONNEVAL occupé dans ses
„ derniers momens du soin de sa vengean-
„ ce, que si j'avois dépeint MELANCH-
„ TON à l'article de la mort se félicitant
„ de mourir, & d'être délivré des dispu-
„ tes & des cabales de ses confreres les
„ Théologiens, parce que ces deux faits
„ sont également vrais, & que s'il n'est
„ point permis de donner à un homme
„ un caractère qu'il n'a point eu, il l'est
„ encore moins de déguiser la vérité, &
„ de profaner l'Histoire par le menson-
„ ge ou la dissimulation.

JE ne trouve rien de si fanatique que
„ ce que vous dites au sujet des Histo-
„ riens * qui ont écrit naturellement &
„ avec

* *Sed ex aliis quoque exemplis patet solere liber-
tinos*

„ avec candeur les vertus, les bonnes qua-
„ lités qu'ont eues certains Philosophes
„ dont on a soupçonné l'Orthodoxie.
„ Vous ne pouvez sur-tout souffrir qu'on
„ ait rapporté qu'ils sont morts avec beau-
„ coup de fermeté. Vous vous emportez *
„ contre un des plus honnêtes hommes
„ qu'il y ait eu dans ces derniers tems,
„ qui a écrit la Vie de SPINOSA, & qui
„ étoit bien éloigné d'adopter les erreurs
„ monf-

tinos nostri temporis suorum hominum rationem moriendi generosam & immotam; magnifice describere. Stupendam & Atheisticam sapiunt audaciam qui hanc in rem collegit Anonymus, *Auctor libelli* des Réflexions sur les grands hommes, morts en plaisantant. *Id. ibid.*

* *Cum quo si conferatur historia novissimorum* Spinosæ, Bælii, Collini, Wolstoni, S. Evremonti, (*ut alios jam prætereamus*) *in Vitis primorum*, *nec minus in* Critique desintéressée des Journaux Litéraires; Bibliot. Britann. *Tom. I. Part.* I. *pag.* 241. P. Niceron, Mémoir. pour servir à l'Histoire des Hommes illustres, *Tom. VII. pag.* 187. *seq.* Vid. & *Tom. II.* ejusd. Libri *pag.* 76. *Discimus equidem ex his speciminibus, horum virorum tranquillitatem & fortitudinem in moriendo in magno prætio haberi*: QUO AUTEM JURE ID FIAT, SI SALVA ESSE DEBEANT RELIGIONIS CHRISTIANÆ PRINCIPIA? NEMO FACILE INTELLIGET. *Aut ergo hæc negligenda & contemnenda sunt, quod tamen se facere & intendere isti panegyrici non fatentur - aut dicendum non fortitudinem vel* εὐθανασίαν, *sed Lethargiam.* &c. Id. ibid.

„ monſtrueuſes de ce Philoſophe ; vous
„ injuriez tacitement, mais groſſiérement
„ le ſavant Mr. DES MAIZEAUX, Auteur
„ des Vies de BAYLE & de S. EVRE-
„ MONT ; vous n'épargnez pas Mr. DE
„ CAMUSAT ; il ne tient pas à vous que
„ vous ne flétriſſiez l'illuſtre Ecrivain de
„ la *Bibliothéque Britannique.* Votre criti-
„ que mauſſade n'épargne pas même le
„ Pere NICERON, & vous taxez groſſié-
„ rement tous les grands hommes, dont
„ vous n'êtes pas digne de délier les ſou-
„ liers, d'avoir *violé les principes de la Re-*
„ *ligion Chrétienne*; enfin vous ſouhaiteriez
„ que ces fidèles Hiſtoriens n'euſſent fait
„ aucune mention de la fermeté des Sa-
„ vans dont ils écrivoient la Vie. Si un
„ ſentiment, auſſi inſenſé que le vôtre,
„ étoit reçu, il faut avoüer que nous au-
„ rions une idée bien juſte du caractère
„ de tant d'Ecrivains & de héros célè-
„ bres, dont les Ouvrages & les vertus
„ font encore aujourd'hui l'admiration
„ de l'Univers.

„ VOTRE fanatiſme me rappelle celui
„ d'un Théologien Catholique de l'Uni-
„ verſité de Louvain, Cenſeur des Li-
„ vres à Malines, qui ne veut pas qu'on
„ donne * des épithètes honorables à tous
„ les

* *Illa epitheta vere ſunt honorifica ac proinde delenda, quæ abſolute, & ſine limitatione laudant homi-*

„ les Ecrivains qui ne ſont point de la
„ Communion Romaine. Il ſoutient que
„ par de grandes raiſons on doit * empê-
„ cher de dire le divin SCALIGER, le
„ grand ERASME, MELANCHTON la gloi-
„ re de ſon ſiécle ; il ne veut pas même
„ qu'on appelle Théologien † aucun Pro-
„ teſ-

hominem, ut bonitate, pietate, &c. præditum v. g. vir optimus, pius, bonæ memoriæ, virtute, moribus, probitate inſignis, illaque abſolute ſine limitatione laudem tribuunt ſcientiæ & doctrinæ. H. Stevart, Eccleſiæ Metropolitanæ S. Rumoldi Canonicus. *Grad. &c. Decanus per Archidioceſim Mechlinienſem Cenſor Librorum Archiepiſcopalis &c. in approbatione* Biblioth. Script. Belgic. *J. F. Foppens, Eccleſiæ Metropolit. S. Rumoldi Canon. Graduat.*

* *V.* G. *doctiſſimus, ſapientiſſimus, vel cum aliis immodeſtis adulationibus: princeps eruditorum, divinus* Scaliger ; *magnus* Eraſmus, *Germaniæ lumen* ; Melanchton, *decus ſeculi noſtri* ; Occellus *doctrinæ & eruditionis &c. omnino notatu digna ſunt, & magnis de cauſis impediri debent.* Id. ibid.

† *Titulos Doctoris & Magiſtri certum eſt, proprie & exacte loquendo, neminem extra Eccleſiam poſſidere aut mereri: quemadmodum Univerſitates hæreticæ, ab Apoſtolica Sede non confirmatæ, jus neutiquam habent gradus & titulos, qui in Eccleſia valeant, conferendi. Proinde accurate ſi loquaris, non debet is vocari Magiſter aut Doctor inter Catholicos, ſed abuſive tantum, ut loquitur vulgus ; & ut improprie & abuſive vocantur Univerſitates quæ*

„ teſtant, parce que le titre de Théo-
„ logien ne convient qu'à ceux qui font
„ profeſſion de la doctrine Catholique.
„ Par la même raiſon il traite les Uni-
„ verſités Réformées & Luthériennes de
„ prétendues Univerſités, à qui le titre
„ ne convient point. Il ſe récrie contre
„ un Hiſtorien * Catholique qui a ôſé
„ loüer GROTIUS, LE CLERC, & BAR-
„ BEIRAC. Enfin, vous avez trouvé dans
„ cet

quæ non ſunt Catbolicæ. Titulum Tbeologi non meretur, qui neſcit & non ſequitur veram & ſanam Doctrinam Catbolicam: quamvis materialiter Tbeologus vocari poſſit is, qui tractat argumenta S. Scripturæ, & controverſias Religionis. Id. ibid.

* *Plurimum, niſi fallor, diſplicebunt Tbeologis vere Catbolicis, ea quæ dictus Hiſtoricus babet in Præfatione ſua ad Prodromum Danielicum..... Ut ad exemplum veniam, quis* Hugoni Grotio invideat appellationem doctiſſimi inſigniſſimique Scriptoris. . . . . Joannem Clericum, *hominem Socinianum, Sanctorum Patrum conſpurcatorem, Pontificum Romanorum & totius Cleri calumniatorem, atque omnium fere miraculorum, quorum in Sacris Literis fit mentio, deſtructorem, nominat* virum clariſſimum, eruditiſſimum, & longe laborioſiſſimum? *Neque deſunt inter Catbolicos, qui* Joannem Barbeirac, Juris & Hiſtoriarum Groningæ Profeſſorem, Calviniſtam furioſum, epithetis exornent honorificis. *Id. ibid.*

„ cet homme un fanatique qui vous éga-
„ le ; sans lui, il auroit été impossible que
„ vous eussiez eu votre semblable, car
„ quel est l'homme assez insensé pour
„ soutenir qu'il ne faut pas rendre justi-
„ ce au mérite, qu'il faut déguiser la vé-
„ rité, & qu'en parlant des hommes cé-
„ lèbres dont les opinions ne se sont pas
„ accordées avec les nôtres, on doit pas-
„ ser sous silence toute la fermeté qu'ils
„ auront fait paroître ? C'est à quoi a-
„ boutit votre sentiment. Pourquoi est-
„ ce qu'un Catholique sera obligé de con-
„ venir des bonnes qualités d'un Luthé-
„ rien, s'il doit dissimuler celles d'un
„ Turc ? Ils sont également damnés, se-
„ lon lui, & même il est obligé de croi-
„ re le Luthérien plus coupable, parce
„ qu'il a eu plus d'occasions & plus de
„ moïens de s'éclairer. Je vous demande,
„ Monsieur WEISMAN, comment juge-
„ riez-vous d'un Historien Catholique
„ qui déguiseroit toutes les particularités
„ de la mort de LUTHER qui peuvent lui
„ faire honneur, ou qui tâcheroit d'en
„ faire des applications malignes & flé-
„ trissantes ? Vous vous recrieriez sans
„ doute sur la partialité de cet Historien ;
„ pourquoi ne voulez-vous point qu'on
„ fasse pour les autres ce que vous exi-
„ gez pour vous ? Au reste, il est bon
„ de remarquer ici en passant, une nou-
„ velle preuve de votre bonne foi. Un
„ hon-

» honnête homme, après avoir fait mention des ſentimens qu'il y a dans les deux Lettres écrites par le Comte de BONNEVAL, qui lui avoient déplu, auroit remarqué que l'Auteur les tournoit enſuite en ridicule, faiſant ſoupçonner à ISAC ONIS que BONNEVAL ne fût Juif, & prenant de là le prétexte d'établir dans peu de paroles, & mieux que vous ne le ſauriez faire dans un gros Volume, la néceſſité d'un culte établi par la Divinité. Un Juif, dit ISAC ONIS, *mourant dans le ſein d'Iſraël, n'écriroit pas autrement. Quoique le Bacha ne ſe déclare point ouvertement, on apperçoit aiſément ſes ſentimens. Si pourtant il étoit Juif, ce ſeroit une foibleſſe impardonnable de n'en avoir pas fait un aveu authentique. D'ailleurs, notre Loi épurée n'admet point de pareils déguiſemens. . . . . Il faut néceſſairement, mon cher Monceca, que Dieu ait ordonné un culte à l'homme; & puiſqu'il l'a créé pour le ſervir, ſans doute il lui a tracé les règles & la façon dont il vouloit l'être. Quel chaos affreux ne s'enſuivroit-il pas, ſi chacun avoit une manière de penſer différente ſur le culte qu'on doit à la Divinité? L'eſprit de l'homme, ſujet à s'égarer, retomberoit bientôt dans les erreurs de l'Idolatrie; on le verroit encore, l'encenſoir à la main, offrir ſon hommage aux animaux les plus vils, déifier des oignons, & faire naître tous les*

„ *jours mille Divinités dans ſon jardin po-*
„ *tager.*

„ SI vous agiſſez dans toutes les occa-
„ ſions avec autant de mauvaiſe foi que
„ dans celle-ci, vous devez être l'hom-
„ me du monde le plus dangereux ; &
„ j'aimerois mieux avoir à faire avec Car-
„ touche qu'avec vous.

„ JE viens actuellement aux reproches
„ que vous me faites d'avoir donné de
„ pompeux éloges au génie de MAHO-
„ MET, & d'avoir loüé certaines choſes
„ qui ſe trouvent dans l'Alcoran. J'ai ſui-
„ vi l'exemple de pluſieurs grands hom-
„ mes, auſſi recommandables par leurs
„ vertus, par leur piété & par leur Reli-
„ gion, que par leurs grandes lumières.
„ Il y a, au jugement de Mr. PASCAL,
„ non ſeulement de bonnes choſes dans
„ l'Alcoran ; mais encore de très belles
„ prières.

„ LE célèbre Mr. DE LA CROZE s'ex-
„ plique plus préciſément & plus forte-
„ ment ; voici les propres termes de ce
„ grand homme. * *Mahomet avoit de fort*
„ *beaux talens naturels ; il étoit agréable,*
„ *poli, ſe faiſant un plaiſir d'obliger les gens,*
„ *& propre à converſer avec tout le monde.*
„ *C'eſt le témoignage que lui rend un Chré-*
„ *tien*

* Diſſertations Hiſtoriques ſur divers ſujets, &c. *Tom. I. pag.* 38.

„ *tien Oriental, qui a écrit en Arabe une his-*
„ *toire du Mahométisme. Pour ce qui est de*
„ *l'esprit de Mahomet, il est aisé de conclure*
„ *que c'étoit un homme extraordinaire, & l'on*
„ *peut s'en appercevoir aisément dans les Tra-*
„ *ductions même de l'Alcoran, quoique de l'a-*
„ *veu de ceux qui entendent la Langue dans*
„ *laquelle il est écrit, elles représentent fort*
„ *imparfaitement les beautés, les agrémens &*
„ *la majesté de l'Original.*

„ VOILÀ les *agrémens & la majesté de l'Al-*
„ *coran* loüés par un des plus grands hom-
„ mes qu'il y ait eu en Europe, & dont
„ le témoignage ne sauroit être suspect,
„ puisqu'il entendoit parfaitement l'Ara-
„ be & toutes les Langues Orientales, &
„ qu'il parle de même dans un Ouvrage
„ où il réfute les Sociniens. J'ai donc pû
„ dire, sans être traité d'homme sans foi
„ & sans Religion, que MAHOMET avoit
„ donné des preuves aussi convainquantes
„ de l'existence de Dieu & de son pou-
„ voir immense, qu'aucun Philosophe
„ moderne. Je suis encore fermement
„ persuadé de ce fait, & je fais juges
„ tous mes Lecteurs si j'ai eu tort ou rai-
„ son. Sans rien ajouter à ce que j'ai dé-
„ jà dit sur ce sujet, je me contenterai
„ de les prier de jetter les yeux sur le
„ passage des *Lettres Juives*, que je place
„ au bas de la page; * ils y verront cette
„ ma-

* Je lis actuellement un Livre, pour lequel les

„ majesté & ces agrémens que Mr. DE LA
„ CROZE trouve dans l'Alcoran, & ils
„ con-

les Nazaréens & les Juifs nos freres ont affecté un grand mépris. Il contient pourtant d'excellentes choses, remplies de piété, & capables de donner à l'esprit une grande idée de la puissance de Dieu. Ce Livre est l'ALCORAN, écrit dans sa Langue, sans aucun Commentaire, & qu'un Arabe m'a donné. Je sais que cet Ouvrage contient plusieurs erreurs contraires aux Livres que nos Prophétes nous ont laissés ; mais je ne fais point attention à certains principes de Religion. Regardant l'Alcoran comme le systême d'un Philosophe, je le trouve digne de l'estime des honnêtes gens, & utile à la correction des mœurs. Il n'est aucun Philosophe, je n'excepte pas même les modernes les plus savans, qui aient donné des preuves plus convainquantes de l'existence & du pouvoir immense de la Divinité, que Mahomet. Voici comment il s'explique dans le Chapitre du *Miséricordieux* ; il fait parler la Divinité elle-même. *Nous vous avons tous créés. Si vous ne le croiez pas, considerez tous les biens que vous possedez ; les avez-vous créés vous-mêmes ? Nous avons ordonné que vous mourrez. Nous pouvons, s'il nous plait, mettre d'autres créatures semblables à vous en votre place, & vous métamorphoser en une autre figure que vous ne savez pas. Nous avons fait entrer l'ame dans votre corps. Si vous ne le considerez pas ; considerez vos labourages. Faites-vous produire les fruits de la terre, où les fais-je produire ? Si je veux, je rendrai vos champs secs com-*

» connoîtront que c'eſt avec raiſon que
» le véridique Abbé DE VERTOT a fait un
„ bel

comme de la paille ſans grain. Et cependant vous êtes ſuperbes, & vous dites? Quoi! nos grains que nous avons ſemés, feront perdus! Au contraire, nous les conſerverons. *Imbécilles! Pouvez-vous parler ainſi? Levez les yeux au Ciel, conſidérez l'eau qui en tombe, & qui ſert à vous deſaltérer. La faites-vous deſcendre des nues; ou ſi c'eſt nous qui l'en faiſons deſcendre? Si nous voulons, elle ne tombera point; ou nous la ferons tomber ſi mauvaiſe, qu'elle ne pourra ſervir ni à faire fructifier vos champs, ni à vous deſaltérer.*

Je te demande, mon cher Monceca, ce que tu penſes de ce paſſage. Quelle nobleſſe n'y trouve-t-on pas? Quelles grandes idées n'offre-t-il point à l'imagination? Avec quelle majeſté ne préſente-t-il pas l'immenſe pouvoir de la Divinité, après en avoir prouvé l'exiſtence évidemment par ce peu de mots: *Nous vous avons tous créés. Si vous ne le croiez pas, conſidérez les biens que vous poſſedez: les avez-vous créés vous-même?* C'eſt-là le plus invincible argument de la néceſſité de la Divinité. Puiſque nous connoiſſons que nous n'avons point été de tout tems, il faut néceſſairement remonter à une cauſe éternelle, à un Etre ſupérieur, qui, aiant produit tous les êtres, les maintienne dans l'ordre où nous les voions. Cette règle, ſi belle & ſi ſage, eſt une preuve perpétuelle de l'exiſtence de la Divinité; c'eſt un argument convainquant, qui ſe préſente ſans ceſſe à nous yeux. Nous ne ſau-

„ bel éloge de l'éloquence naturelle de
„ MAHOMET. *Selon Elmacin*, dit ce ſage
„ Hiſ-

ſaurions les ouvrir, ſans qu'ils nous repréſentent les chefs-d'œuvre formés par ce Tout-Puiſſant : & lorſque nous les tenons fermés, notre ame ſupplée à leur défaut. Elle ſe dit à elle-même qu'un être penſant & intelligent, tel qu'elle eſt, ne ſauroit être la ſuite d'un principe ignorant & agiſſant ſans connoiſſance. Ainſi, la majeſté & l'exiſtence de la Divinité ſe fait connoître aux aveugles comme à ceux qui ont l'uſage des yeux. Dès qu'un homme exiſte, il a les moïens de pouvoir le connoître, puiſqu'il penſe, & qu'il peut reflechir ſur ſa penſée.

Mais ſi les hommes ont le bonheur de pouvoir s'élever par eux-mêmes à la connoiſſance de Dieu, ils ne doivent point pour cela prétendre à pénétrer dans les ſecrets qu'il a voulu cacher à nos yeux. Il eſt abſurde que des créatures finies veuillent connoître parfaitement les attributs & les qualités de l'Infini. Quel ridicule n'y a-t il pas à la créature de prétendre s'élever juſqu'au Créateur, & s'égaler à lui ? La connoiſſance que nous avons de la Divinité, eſt le premier motif qui doit déterminer notre obéiſſance. Il n'eſt rien de plus inſenſé que de vouloir régler le pouvoir de Dieu, & de croire qu'une choſe ne peut pas être, parce que nous ne comprenons point comment elle peut arriver. C'eſt-là la ſource des différentes erreurs qui s'élevent dans toutes les Religions. Voions, mon cher Monceca, comment Mahomet réfute les incré-

» Historien, *Mahomet avoit l'air noble, le » regard doux & modeste, l'esprit souple & » adroit,*

crédules qui veulent borner la puissance céleste ; & qui nient la possibilité de la Résurrection des corps. Quoi ! *disent les Méchans*, nous mourrons, nous serons terre, & nous retournerons au Monde ! Voilà un retour bien éloigné ! *Et pourquoi ne ressusciteront-ils point ? Ne voient-ils pas le ciel au-dessus d'eux, comme nous l'avons bâti, comme nous l'avons orné, & comme il n'y a point de défaut ? Nous avons étendu la terre, élevé les montagnes, & avons fait produire toutes sortes de fruits pour signe de notre toute-puissance. Nous avons envoié la pluïe du Ciel, & nous en avons fait produire des jardins, des grains agréables aux moissonneurs, des palmiers, les uns élevés plus que les autres, pour enrichir nos créatures. Nous avons donné la vie à la terre morte, séche, & aride. Ainsi les morts sortiront du tombeau.*

Toute la Philosophie ne sauroit présenter une idée plus majestueuse du pouvoir de la Divinité. Celui, qui d'une terre séche & aride a formé l'homme, peut sans doute le faire sortir du tombeau. Il n'est pas plus difficile à la Divinité d'ordonner à la matière de se rejoindre de nouveau ensemble, qu'il le lui a été de l'animer, & de la mettre en mouvement. Celui qui de rien a fait toutes choses, ne peut-il pas exécuter tout ce qu'il veut ? Est-il rien qui révolte davantage notre foible raison, que de penser que de rien on puisse faire quelque chose ? Cependant non seulement la Religion, mais la saine Philosophie nous

„ *adroit, l'abord civil & caressant, & la con-*
„ *versation insinuante. D'ailleurs, il ne lui*
„ *man-*

nous apprend que Dieu doit avoir créé la matière. Car si elle étoit coëternelle avec Dieu, elle seroit indépendante de lui, puisqu'elle ne lui devroit point sa création, & qu'il ne pourroit pas la détruire. Dieu alors ne seroit point tout-puissant, il y auroit un être aussi ancien que lui, qui n'en seroit point dépendant. La Divinité ne seroit plus infinie, elle seroit bornée dans son pouvoir, & l'infini doit être infini dans tous ses attributs. La matière seroit une Divinité rivale de la première. Quelles absurdités ne s'ensuit-il pas du systême qui admet la coëternité de la matière avec Dieu? Dès qu'on veut faire usage de sa raison, on est forcé d'avoüer que Dieu a créé de rien tous les êtres. Mais comprenons-nous ce mystère? Non sans doute. Pourquoi donc voulons-nous borner le pouvoir de Dieu dans les autres choses, puisqu'il n'y a rien que sa puissance ne puisse exécuter aisément, dès qu'elle a pû produire toutes choses de rien. *L'Etre suprême*, dit Mahomet, *connoît ceux qui sont injustes. Il a en sa puissance les clefs du futur. Personne ne le sait que lui. Il sait tout ce qui est en la terre, & en la mer. Il sait le nombre des feuilles qui tombent de dessus les arbres, & le nombre des atômes dans les ténèbres de la terre, Il n'y a rien de sec, ni de verd en la terre, qui ne soit écrit dans le Livre de lumière. C'est lui qui vous fait mourir, & qui fait le mal & le bien que vous avez fait. . . . Souviens-toi du jour qu'il a dit*, soit, *& toute chose a été faite. . . . Il sait le*

» *manquoit aucune des qualités nécessaires dans*
» *un Chef de parti, liberal jusqu'à la pro-*
» *fusion, vif pour connoître les hommes,*
» *juste pour les mettre en usage selon leurs*
» *talens, toute la délicatesse pour agir sans*
» *se laisser jamais appercevoir, & il fit pa-*
» *roître depuis dans la conduite de ses desseins u-*
» *ne fermeté & un courage supérieurs aux plus*
» *grands périls. . . . . Il se faisoit écouter par*
» *la pureté de son langage, & la noblesse &*
» *le tour de ses expressions; il excelloit sur-*
» *tout dans une certaine éloquence Orientale qui*
» *consistoit dans des paraboles & des allégories*
» *très ingénieuses, dont il enveloppoit ses dis-*
» *cours* *.

» VOUS voiez, Monsieur WEISMAN,
» qu'il n'est pas si extraordinaire que
» vous le pensez, que j'aie pû compa-
» rer MAHOMET aux plus grands Philo-
» sophes modernes dans un seul point;
» c'est-

le présent, le futur, & le passé. Il est très sage, & rien ne lui est caché. . . . Abraham, voiant la nuit une étoile très claire, demanda en soi-même si c'étoit son Dieu? Non, *répondit-il lui-même,* mon Dieu ne se leve pas, & ne se couche pas. *Lettres Juives, Tom. III. Lettre LXXXIX. pag.* 79. *& suiv.*

* Histoire des Chevaliers Hospitaliers de St. Jean de Jerusalem, appellés aujourd'hui Chevaliers de Malthe, par l'Abbé de Vertot, *Amsterd.* 1728. *Tom. I. Liv. I. pag.* 7.

„ c'eſt-à-dire ſur les preuves qu'il a don-
„ nées de l'exiſtence & du pouvoir im-
„ menſe de Dieu. Et qu'ont donc ces
„ Philoſophes de ſi merveilleux, qu'un
„ homme qui a eu les talens & le génie
„ de MAHOMET, n'ait pû penſer comme
„ eux ſur un article où il ne faut que
„ lever les yeux au ciel & ſe contempler
„ ſoi-même pour être auſſi éclairé que
„ DESCARTES ? *Cœli enarrant gloriam Dei.*
„ Vous avez eu donc grand tort de
„ croire qu'il y avoit apparence * que
„ je riois & plaiſantois lorſque je parlois
„ de même. Je vous repete ici que je
„ parle très ſérieuſement, duſſiez-vous
„ me condamner au feu totalement,
„ puiſque vous m'avez déjà jugé digne
„ d'une punition bien plus rigoureuſe
„ que la cenſure, & qu'il n'a pas tenu
„ à vous qu'on ne regardât ce que j'a-
„ vois dit de MAHOMET, comme un cas
„ qui intéreſſoit le Magiſtrat. Je vous re-
„ connois toujours dans toutes vos idées
„ pour un fanatique outré. L'Inquiſiteur
„ le plus cruel & le plus perſécuteur ne
„ ſe ſeroit pas expliqué ſi crûment & ſi
„ vio-

* *Credibile eſt hunc Autorem ridere, non ſerio loqui; ſed quis in hoc rerum genere ridet? Ipſe deriſione dignus eſt, ſi modo deriſio ad pœnam promeritam ſufficiat.* Poriſmata Sapientiæ & Religionis, &c. *pag.* 19.

„ violemment que vous; mais aussi vous
„ voiez que je vous tiens parole, & que
„ j'observe parfaitement la maxime *à ru-*
„ *de asne rude asnier.*

„ VOICI encore une nouvelle marque
„ de votre peu de sincérité. Vous dites
„ simplement que je compare *l'Alcoran*
„ *aux * Livres des Juifs & des Chrétiens.*
„ Par la manière ambigue & obscure
„ dont vous vous expliquez, vous vou-
„ driez faire croire, s'il étoit possible,
„ que je mets en parallèle la Bible & l'E-
„ vangile avec l'Alcoran; une pareille in-
„ sinuation, aussi fausse & aussi malicieu-
„ se, mériteroit un châtiment exemplai-
„ re. Pour vous couvrir de confusion, si
„ vous êtes capable d'en avoir, je rap-
„ porterai ici le passage dont il s'agit: †
„ les

* *Vide & reliqua, ubi Judæorum & Christianorum Libris & Sententiis eodem instituto Alcoranus comparatur. Maxime vero ad scopum nostrum referenda sunt verba quæ legimus Tom. III. pag.* 43. Porismata Sapientiæ, *&c. pag.* 10.

† Combien y a-t-il d'Ecrits de nos Rabbins, & même des Docteurs Nazaréens, qui mériteroient une critique aussi vive que celle qu'on fait de l'Alcoran, & dont on ne dit mot? Je suis du moins assûré que ces Ouvrages ne donnent point de la Divinité une idée plus magnifique. Si l'on examinoit avec des yeux Philosophiques les Livres de certains Docteurs Espagnols, quelles

„ les Lecteurs qui ne le connoiſſent point, „ ſeront bien ſurpris qu'il n'eſt queſtion „ que du Talmud, c'eſt-à-dire d'un Li- „ vre qui contient toutes les fables des „ Juifs, rempli d'injures, & d'invectives „ atroces contre JESUS-CHRIST & le „ Chriſtianiſme, & de quelques miſéra- „ bles compilations de miracles, faites „ par des Moines, qui, au jugement non „ ſeulement des Proteſtans; mais encore „ de tous les Catholiques ſenſés, desho- „ norent la Religion, & juſtifient le Car- „ dinal BESSARION, lorſqu'il a dit que

„ DIO-

les erreurs n'y découvriroit-on pas? Combien de principes, contraires au bon ſens & à la droite raiſon; combien de maximes, pernicieuſes au bien de la Société, n'y trouveroit-on pas? Le bel Ouvrage que l'on feroit, ſi l'on ramaſſoit toutes les impertinences monacales! Un homme, qui voudroit compoſer l'hiſtoire des égaremens de l'eſprit humain, ne manqueroit pas de matière en travaillant ſur des Mémoires auſſi fertiles & auſſi abondans. Le Talmud des Rabbins eſt cent fois plus ridicule que l'Alcoran. Ne crois pas, mon cher Monceca, que l'eſprit de parti détermine mon ſentiment en mépriſant le Talmud, j'oublie que je ſuis Caraïte: ce n'eſt point comme partiſan & ſectateur d'une croiance oppoſée à celle des Rabbins, que je condamne ce monſtrueux Ouvrage; c'eſt comme Philoſophe. Lettres Juives, *Tom. III.* ancienne Edit. *pag.* 43. nouvel. Edit. *pag.* 85.

» DIOGENE LAERCE avoit écrit la Vie
» des anciens Philoſophes avec plus de
» ſageſſe & de dignité, que l'on avoit
» fait celle des Saints.

» ME voici parvenu au dernier article
» de votre fade critique. Vous dites que
» j'ai voulu établir l'indifférence de Reli-
» gion, & voici ſur quoi vous vous fondez.
» * *Je t'avoüerai, mon cher Monceca, que je*
» *ſuis tenté de regarder le Ciel comme un pa-*
» *lais ſuperbe, où l'on entre par quatre por-*
» *tes qui regardent les quatre côtés différens*
» *du Monde. On peut venir dans ce ſuperbe*
» *édifice, de l'Orient, de l'Occident, du Sep-*
» *tentrion & du Midi; mais les chemins qui*
» *y conduiſent, ne ſont pas également beaux.*
» *Nous autres Juifs, nous marchons dans ce-*
» *lui de l'Orient, que la Divinité nous a ap-*
» *plani; les Nazaréens viennent par celui de*
» *l'Oc-*

* *Ad extremum ſi quidquam monere velimus ad ultima* verba *ex his Epiſtolis a nobis citata, id unum dicendum arbitror, prolixo commentario ad craſſiſſimum Autoris indifferentiſmum inde perſpiciendum nequaquam opus eſſe, quem ſane niſi conculcata & adunco naſo ſuſpenſa Scriptura, quæ de via & mediis ſalutis toto cælo diverſa docet, nemo adoptare poteſt. Quod Judæos primo loco ponit, atque ad portam Orientalem ad comicum ſchema pertinet, quia enim perſonam Judæi adſumpſerat, aliter loqui non potuit; ſed res ipſa crude & impie propoſita eſt.* Poriſmata Sapientiæ, &c. pag. 20.

„ *l'Occident, raboteux & mauvais; les*
„ *Turcs paſſent par la route du Septentrion,*
„ *encore plus gâtée; & toutes les Religions qui*
„ *ſont dans les Indes & dans l'Amerique,*
„ *marchent dans la quatrième, remplie de*
„ *bouë & entourée de précipices. Beaucoup de*
„ *gens ſe perdent dans ce chemin; mais cependant il en eſt qui arrivent au Palais céleſte,*
„ *malgré les difficultés d'une route auſſi périlleuſe.*

„ Ici il y a mauvaiſe foi & ignorance
„ de votre part. Vous réuniſſez dans votre critique vos deux qualités ordinaires. La mauvaiſe foi paroît en ce que
„ vous ſupprimez ce qui ſuit immédiatement après ce paſſage, qui marque
„ que mon intention principale a été de
„ blâmer la rigueur avec laquelle les différentes Communions Chrétiennes, &
„ ſur-tout la Romaine, damnent celles
„ qui lui ſont oppoſées. Il ne faut que
„ ſavoir lire pour voir quel a été mon
„ but. *Les Nazaréens Papiſtes & nos Rabbins condamnent ce ſentiment, ils croient que*
„ *Dieu ne doit point avoir pitié d'une Créature qui a tâché de le ſervir dans une autre*
„ *Religion; & il eſt tel Moine à Rome, qui*
„ *conſentiroit plûtôt d'avoüer qu'il n'eſt aucune Divinité, que d'accorder une place dans*
„ *le Ciel à quelques Nazaréens Réformés, qui*
„ *ont donné dans ce Monde des exemples de la*
„ *vertu la plus parfaite.*

„ Si ce paſſage ne vous a pas aſſez
„ mon-

„ montré mes ſentimens, celui où je m'ex-
„ plique ſi clairement dans une ou deux
„ Lettres avant celle-là, devoit bien vous
„ éclairer. Je défie qu'on puiſſe faire une
„ confeſſion de foi plus authentique ſur
„ la néceſſité d'une Religion Révelée &
„ d'un culte ordonné. * *Il n'eſt pas dou-
„ teux, mon cher Iſac, qu'il n'y ait un culte
„ ordonné par Dieu même; mais il l'eſt pour
„ faciliter le ſalut des hommes, & non pour
„ les perdre. Heureux ſont ceux à qui Dieu
„ l'a révelé! Mais c'eſt une impiété, ſelon
„ moi, de dire qu'il ait créé les autres hom-
„ mes pour être damnés. Ils ont plus de peine
„ à parvenir au Ciel; mais s'ils ſont bons,
„ ſages & vertueux, le Tout-Puiſſant feroit
„ plûtôt un miracle pour les attirer à lui,
„ que de permettre que la vertu fût païée d'un
„ ſupplice éternel.*

„ MAIS, direz-vous, c'eſt une erreur
„ de croire qu'on puiſſe être ſauvé hors
„ du Chriſtianiſme, & les Païens n'ont
„ jamais pû, ni ne peuvent faire encore
„ aujourd'hui leur ſalut. Vous pouvez
„ être, ſi vous voulez, Monſieur WEIS-
„ MAN, dans cette opinion: mais moi,
„ je penſe le contraire, & j'ai pour moi
„ pluſieurs Peres de l'Egliſe, anciens &
„ modernes; cela vaut mieux que votre
„ au-

* Lettres Juives, *Tom. I.* Lettre XXXVI. Pag. 320. *nouvel. Edit.*

„ autorité. Si vous étiez moins emporté
„ que vous ne l'êtes, avant de condam-
„ ner mon opinion, vous l'auriez exami-
„ née; vous auriez vû que ST. JUSTIN,
„ Philosophe * & Martyr, a soutenu que
„ SOCRATE & HERACLITE avoient été
„ Chrétiens sans être baptisés, & qu'ils
„ avoient été justifiés par leur vertu.
„ CLEMENT d'Alexandrie † a jugé aussi
„ favorablement du salut des Païens qui
„ vivoient selon la Loi de Nature. Mais,
„ dites-vous, ces Peres parlent des Païens
„ qui vivoient avant la venue du Messie;
„ en voici d'autres qui font mention des
„ Païens qui vivoient douze cens ans a-
„ près. ST. BERNARD, écrivant à HU-
„ GUES de ST. VICTOR, lui dit qu'il ne
„ sauroit croire que le Commandement
„ de Dieu, prononcé à NICODEME, *nisi*
„ *quis renatus fuerit ex aqua & Spiritu San-*
„ *to, non intrabit in Regnum Cœlorum*, doi-
„ ve être pris dans toute son étendue, §
„ &

* Just. Philos. & Mart. *Apolog. II.*

† J'ai rapporté dans l'Edition des *Lettres Juives* qui est actuellement sous presse, les passages originaux de *St. Justin* & de *St. Clément.* Il m'est impossible, attendu le défaut de Livres, de les placer ici, & ma mémoire ne peut me les fournir. Quant à celui de *St. Justin*, il est, ainsi que je le marque ici, dans sa seconde Apologie.

§ *At vero quis nescit & alia, præter Baptismum*

„ & qu'on doive l'appliquer à ceux qui „ n'en ont eu aucune connoiſſance. Pre- „ nez garde, Mr. WEISMAN, que les „ Païens dont j'entends parler, ſont pré- „ ciſément dans ce cas.

„ SI les Païens qui n'ont pas le moïen „ d'être inſtruits dans le Chriſtianiſme, „ peuvent être ſauvés en vivant ſelon la „ Loi de Nature, qui doute que ceux qui „ chez les Turcs ſe trouvent dans le mê- „ me cas, ne le puiſſent pas être, eux „ qui connoiſſent l'exiſtence du véritable „ Dieu, & qui lui rendent hommage? „ Or, combien peu de Mahometans y „ a-t-il qui puiſſent être inſtruits? Com- „ bien de villes, combien de villages „ y a-t-il, où l'on ne rencontre pas, „ je ne dis point un ſeul Prêtre ou Miſ- „ ſionnaire, mais même un ſeul Chré- „ tien?

„ VOUS pourriez croire, Mr. WEISMAN, „ que le ſentiment de ST. BERNARD n'a „ pas

mum contra originale peccatum, remedia antiquis non defuiſſe temporibus? Abrahæ quidem & ſemini ejus, circumciſionis Sacramentum in hoc ipſum traditum eſt. In Nationibus vero, quotquot inventi fideles ſunt, adultos quidem fide & ſacrificiis credimus expiatos, parvulis autem ſolum profuiſſe, imo & ſuffeciſſe parentum fidem. D. Bernard. *Epiſt. LXXII. ad Magiſtrum* Hugonem de Sancto Victore.

„ pas été reçu par de grands Théolo-
„ giens : comme votre lecture est assez
„ mince, je doute que ST. THOMAS vous
„ soit fort connu. Ce grand Saint, * aus-
„ si bon Théologien que subtil Philoso-
„ phe, dit à peu près la même chose
„ que ST. BERNARD. Un Théologien,
„ qui passe pour un habile homme, &
„ qui vivoit peu de tems après le Con-
„ cile de Trente, a soutenu † que les an-
„ ciens Païens & ceux d'aujourd'hui pou-
„ voient être sauvés en vivant justement
„ lorsqu'ils étoient dans une ignorance
„ invincible. Je vous demande, Mr.
„ WEISMAN, si tous ces Saints & ces
„ grands hommes ont voulu établir l'in-
„ différence de Religion ? Je n'ai cepen-
„ dant dit que ce qu'ils ont dit, en sou-
„ tenant

* *Gentiles perfectius & securius salutem conse-quebantur sub observantiis Legis, quam sub sola Lege naturali, & ideo ad eam admittebantur; sicut etiam nunc Laici transeunt ad Clericatum, & Seculares ad Religionem, quamvis absque hoc possint salvari.* Thomæ Summa, in prim. secund. *Quæst. XCVIII. Art.* 5.

† *Quicumque fuerunt, aut etiam modo sunt, ad quos non pervenit Evangelium, cum nulla via humana consequi potuerint Fidem Christi, tamdiu inculpabilem illius ignorantiam habere, vel habuisse sunt existimandi, quamdiu caruerint Doctoribus.* Andreas Vega de Præparatione Adultorum ad justificationem, *Lib. VI. Cap. XVIII.*

„ tenant *qu'il n'étoit pas douteux qu'il y*
„ *eût un culte ordonné par Dieu même; mais*
„ *qu'il étoit pour faciliter le salut des hommes,*
„ *& non pas pour les perdre, & que c'étoit*
„ *une impiété de dire qu'il eût créé des peu-*
„ *ples immenses pour les damner; que si ces*
„ *peuples étoient vertueux, ils avoient plus*
„ *de peine à parvenir à la béatitude, mais*
„ *qu'attendu leur état, ils pouvoient, en vi-*
„ *vant selon la Loi de Nature, être sauvés.*
„ IL est tems de finir, je n'ai que trop
„ perdu de momens, que j'aurois pû
„ beaucoup mieux emploier qu'à vouloir
„ vous apprendre à penser. Comment en
„ viendrois-je à bout, puisque pendant
„ tout le cours de votre vie vous n'avez
„ pas même pû vous former un style pas-
„ sable? Vous écrivez aussi mal & aussi ri-
„ diculement que vous pensez. Mon Dieu!
„ que de platitude dans vos phrases! de
„ quelle longueur ne sont-elles point!
„ J'ai pensé devenir asthmatique, en li-
„ sant les deux pages de votre Disserta-
„ tion qui me regardent. Quelle affecta-
„ tion ridicule de faire, comme un éco-
„ lier, des figures de Rhétorique dans les
„ endroits où elles sont le plus dépla-
„ cées! Qui ne riroit, par exemple, de
„ voir un homme d'un âge avancé s'ex-
„ pliquer ainsi, *quasi ad fallendum tempus*
„ *ornet, pingat, & tantæ multitudini Lecto-*
„ *rum imprudentium, & imprudentium expo-*
„ *nat?* La jolie chose que cette repeti-
„ tion

„ tion *imprudentium & imprudentium !* Que
„ vous êtes éloquent ! En vérité on ne
„ peut vous refuſer le glorieux titre du
„ *Demoſthene* & du *Ciceron de la Forêt noi-*
„ *re.* Vous allez illuſtrer à jamais la Sua-
„ be, vous êtes la parfaite copie du Rhé-
„ toricien dont parle PERSE, *Bellum hoc,*
„ *hoc bellum laudat in antitheſi doctas poſuiſſe*
„ *figuras.* Allons, je veux vous faire la
„ même grace que PERSE fait à celui
„ dont il parle ; je dirai avec ce Poëte
„ *laudatur.* Que Mr. WEISMAN ſoit loüé,
„ qu'il ſoit par-tout prôné comme le
„ Phénix des Profeſſeurs ! Ho ! que j'au-
„ rois ſouhaité de vous voir aſſis ſur ce
„ théatre, vos deux éleves à vos pieds,
„ diſputant gravement ſur le crime qu'il
„ y a à loüer Mahomet dans ce qu'il peut
„ avoir eu de bon ! Un ancien Pere de
„ l'Egliſe ſouhaitoit d'avoir vû trois cho-
„ ſes, Rome dans ſa gloire, CICERON
„ plaidant, St. Paul prêchant ; & moi, je
„ préfererois à tout cela de voir Mr. WEIS-
„ MAN *in cathedra*, & de lui entendre di-
„ re d'une voix rauque & enrhumée,
„ *tantæ multitudini Lectorum imprudentium,*
„ *& imprudentium exponat.* Chacun a ſon
„ goût, l'un aime le tragique, l'autre le
„ comique ; pour moi, je me figure que
„ vous devez être un homme auſſi diver-
„ tiſſant dans une action publique, que
„ le Saltinbanque le plus amuſant. Si le
„ Public connoiſſoit, ainſi que moi, votre
„ mé-

„ mérite, vous n'auriez plus de ſujet de „ vous plaindre de ſon goût, & de vous „ recrier ſur le favorable accueil qu'il a „ fait * aux *Lettres Perſanes*, aux *Lettres* „ *Juives*, & à quelques autres Ouvrages „ de cette eſpèce, tandis qu'il traite de „ beaux *Livres*, comme les vôtres, *de* „ *rêveries de vieillard.* Ce ſont vos termes, „ & l'on voit bien que quoique vous ne „ vous nommiez pas, vous vous rangez „ tacitement dans le nombre de ces il- „ luſtres pedans dont vous plaignez le „ ſort. Mais auſſi vous prenez bien vo- „ tre revanche; car vous taxez tous „ ceux qui aiment mes Ecrits & ceux de „ l'inimitable Auteur des *Lettres Perſanes*, „ de CATULLES & de LESBIES. Savez- „ vous bien que vous me faites cependant „ dant plus d'honneur que vous ne penſez, „ & que j'aimerois mieux l'approbation „ d'un Auteur auſſi ſpirituel, auſſi galant „ & auſſi ingénieux que CATULLE, que „ cel-

* *Certe negari non poteſt Scripta hujus generis noſtra ætate mirifica cum aviditate, applauſu maximo, excipi, & pro utiliſſima non minus ac amœniſſima cenſura vitiorum generis humani haberi, præ quibus ſeriæ & graves aliorum Chartæ, ſi vel mille Scripturis plenæ eſſent, nihil ſunt aliud quam ru*mores ſenum ſæviorum, quos Catulli & Lesbiæ *noſtri temporis nullius æſtimant aſſis.* Poriſmata Sapientiæ, &c. *pag.* 17.

„ celle de huit mille Théologiens de vo-
„ tre espèce? Je craindrois bien, si mal-
„ heureusement j'avois votre estime, de
„ ne voir pourrir mes Livres dans la bou-
„ tique du Libraire. Je suis votre &c. „

JE souhaite, sage & savant Abukibak, que cette Lettre puisse t'amuser.

PORTE-toi bien.



LET. CENT SOIXANTE-ET-DIX-HUITIEME.

Le Silphe Oromasis, *au sage & savant* Abukibak.

JE suppose, sage & savant Abukibak, qu'avec l'empressement que tu as toujours marqué de connoître tout ce qui paroît de bon, de médiocre & de mauvais dans la République des Lettres, tu n'auras pas manqué de lire les piéces satyriques que l'envie & la sotte vanité ont mises au jour contre le TRADUCTEUR des *Lettres Juives*. Il n'y eut peut-être jamais d'Auteur plus maltraité, & moins animé contre ses ennemis. Il les écoute avec mepris, il les regarde avec pitié, & ne se souvient d'eux que pour les plaindre & les oublier. Je con-

viens

viens que ce parti eſt équitable, & qu'on ne ſauroit mieux punir la folie qu'en lui oppoſant la raiſon; mais enfin l'intérêt eſt-il compté pour rien? Il n'eſt pas impoſſible qu'on ſe méprenne à un trait lancé par une main injuſte & maligne, il peut arriver qu'un Lecteur non-prévenu, & qui ne juge d'ordinaire que par les apparences, croie l'innocent coupable des cenſures dont on le charge. Je ne fais ſi je penſe mal; mais il me ſemble que je raiſonne aſſez conſéquemment. En effet, ſi l'homme eſt vertueux dès qu'il eſt juſte, ſera-t-il vicieux en dévoilant l'injuſtice, ou en décelant la vérité? On pourroit me dire que c'eſt faire trop d'honneur aux mauvais Critiques que de leur reprocher leurs bevûes; mais conçoit-on qu'ils en retirent moins qu'ils y en perdent, & qu'ils y gagnent toujours quand on leur laiſſe champ libre? Il en eſt de cela comme des marchandiſes de contrebande; au-delà de certaines bornes, elles tournent au profit de celui qui a ôſé les riſquer. J'entrevois une autre excuſe, fondée ſur le peu de cas que l'on fait communément de ceux qui ont l'eſprit cauſtique, & qui n'ont d'autre metier que celui de mordre; mais qui me ſera garant qu'un fanatique en Allemagne, qu'un viſionnaire en Suiſſe, qu'un menteur en France, qu'un impoſteur en Eſpagne, qu'un fourbe en Italie, qu'un pe-

pedant fiéfé en Hollande font connus de tout le monde pour ce qu'ils font réellement? Non, non, fi jamais il m'étoit permis de devenir Auteur, j'en agirois bien autrement que celui en faveur de qui je parle. J'écrirois, je fulminerois, je couvrirois mes adverfaires de honte & de confufion, en un mot je ferois le Diable à quatre, fous les aufpices de la raifon, de la vérité & de la juftice. Ces voïes font toutes légitimes, il ne me manque que celle de la perfuafion pour les faire valoir. Tu as vû par ma dernière Lettre, fage Abukibak, ce qu'il m'en a couté pour engager le TRADUCTEUR des *Lettres Juives* à prendre fa propre défenfe, il faudroit aujourd'hui je ne fais quoi pour obtenir de lui cette faveur. Heureufement il y a des gens qui penfent autrement, j'en ai trouvé plufieurs, & en quittant la Soüabe pour me tranfporter dans les Païs-bas, j'ai eu une vraie fatisfaction d'apprendre qu'on y avoit tout le refpect qu'on ne peut fe difpenfer d'avoir pour le mérite. La Lettre que je t'ai communiquée en dernier lieu, ne t'eft parvenue que par un tour de foupleffe, tu recevras celle-ci comme un préfent dont je te fais part.

Let-

Lettre à Mess. les Auteurs de la Nouvelle Bibliothéque *.

„ MESSIEURS,

„ IL a paru dans le *Journal Helvétique* „ diverses petites piéces contre Mr. le „ Marquis d'Argens. Les Auteurs mé- „ nagent assez peu un homme qui méri- „ te quelque chose de plus que des in- „ jures. La dernière de ces satyres qui „ est parvenue à ma connoissance, est „ signée G.. W... elle est de la même „ main que celle qui avoit paru dans „ la *Bibliothéque Germanique*. Le but de „ l'Auteur est de repliquer à la réponse „ que Mr. d'Argens lui avoit faite dans „ la *Préface* de sa dernière Edition des „ *Lettres Juives*. Permettez, Messieurs, „ que je me serve de votre *Journal* pour „ faire part à Mr. G... W... des ré- „ flexions que sa Lettre m'a fait faire. „ Comme il n'a jugé à propos de se fai- „ re connoître que par les lettres initia- „ les

* Cette piéce aiant été envoiée au Libraire pour être inserée dans la *Nouvelle Bibliothéque*, il a cru qu'il convenoit mieux de la placer ici à la suite de la Lettre au Professeur Weisman, comme en étant une autre qui renferme des réflexions sur les raisons d'un nouveau Critique du même Ouvrage.

„ les de ſon nom, je n'ai d'autre voïe
„ pour répondre à ſon obligeante Lettre
„ que celle des *Journaux*.

„ SON zèle eſt aſſûrément loüable. Il
„ n'y a point de bon patriote qui ne
„ doive ſe faire un devoir de défendre
„ ſa patrie contre les attaques de ſes en-
„ nemis ; c'eſt-là un principe, qui, je
„ crois, ſe trouve dans toutes les ames
„ bien nées. Mr. le Marquis d'Argens
„ s'étoit exprimé, en parlant des Suiſſes,
„ d'une manière qui avoit bleſſé la déli-
„ cateſſe de pluſieurs particuliers de cet-
„ te Nation. L'Ouvrage dans lequel il
„ l'avoit fait, étoit entre les mains de
„ tout le monde: chacun le liſoit avec
„ empreſſement; il étoit à craindre que
„ les Lecteurs ne ſe formaſſent des idées
„ qui auroient pû nuire à un peuple auſ-
„ ſi eſtimable. Il n'eſt donc point ſur-
„ prenant de voir un Suiſſe prendre en
„ main la défenſe de ſa patrie, tout cela
„ eſt dans l'ordre.

„ QUEL eſt donc le ſujet du démêlé
„ entre Mr. le Marquis d'Argens & l'A-
„ nonyme? Le voici. Le premier a pré-
„ tendu que la Lettre dans laquelle l'A-
„ nonyme s'étoit déclaré le Dom Qui-
„ chotte de la Nation Helvétique, avoit
„ été inſerée furtivement dans la *Biblio-
„ théque Germanique*; que les Auteurs de
„ ce *Journal* la deſavoüoient; qu'ils a-
„ voient été mortifiés & ſurpris de l'y
„ voir, & qu'il étoit charmé que cette
„ rhap-

„ rhapſodie eût eté publiée, puiſqu'elle
„ lui avoit attiré une Lettre des plus o-
„ bligeantes de la part de l'illuſtre Mr.
„ de Beauſobre. Il a prouvé les premiè-
„ res de ces prétentions, en produiſant
„ la Lettre de ce Savant, qui contient
„ un deſaveu formel d'avoir aucune part
„ à cette piéce, & il a ſuffiſamment fait
„ connoître la ſatisfaction qu'il éprouvoit
„ de ce que cette Lettre avoit vû le
„ jour, par la manière dont il s'eſt ex-
„ primé dans ſa *Préface* de la dernière
„ Edition des *Lettres Juives*.

„ DE quoi ſe plaint donc l'Anonyme?
„ Il deſapprouve le mépris que Mr. le
„ Marquis d'Argens a fait de ſa Lettre,
„ & ne ſauroit digérer les épithètes in-
„ jurieuſes dont il s'imagine qu'on l'a
„ chargé. Il y a deux voïes de juſtifica-
„ tion pour l'Auteur des *Lettres Juives*:
„ la première, eſt de ſoutenir qu'il a eu
„ raiſon de s'exprimer comme l'Anony-
„ me prétend qu'il a fait; & la ſecon-
„ de, de faire voir qu'on prête trop à ſes
„ expreſſions, & que Mr. G. . . W. . . .
„ s'applique des choſes qui n'ont point
„ été dites pour lui. Je vais faire uſage
„ de l'une & de l'autre pour faire l'apo-
„ logie d'une perſonne qui mérite l'eſti-
„ me des honnêtes gens autant par les
„ talens de ſon eſprit, que par les beaux
„ ſentimens de ſon cœur.

„ DANS une Lettre que le Voïageur
„ Juif écrit de Lauſanne à ſon ami, on
„ lui

„ lui fait dire que cette *ville est la capitale du païs de Vaux dans le Canton de Berne*. Cela n'est pas pardonnable, dit „ le Censeur, parce que c'est faire aller „ de pair un Bailliage avec la Ville de „ Berne, en qui réside la souveraineté „ du Canton. Mais qui lui a appris que „ Mr. le Marquis d'Argens ait voulu dire que la Ville de Lausanne eût la souveraineté du païs de Vaux, comme „ Berne l'a sur le païs Allemand? Qui „ lui a appris qu'une ville capitale fût „ toujours une ville souveraine? N'arrive-t-il pas tous les jours aux meilleurs „ Ecrivains de donner ce nom à la principale ville d'un païs ou d'une province, quoiqu'elle n'ait aucune jurisdiction sur celle des environs? Le moindre petit Traité de Géographie peut „ apprendre cela. Tout ce que l'Auteur „ de cette Lettre a donc prétendu dire, „ se réduit à ceci; que Lausanne est la „ principale ville du païs de Vaux. N'a-t-il pas eu raison de s'exprimer ainsi? „ J'en appelle à tous ceux qui ont quelque connoissance de cette partie de la „ Suisse.

„ En relevant une prétendue faute, „ Mr. G. . . W. . . . en fait une réelle. „ *Messieurs de Berne*, dit-il, *ne seroient pas médiocrement étonnés s'ils apprenoient qu'il les fait aller de pair avec un de leurs Bailliages?* Il y a, il est vrai, un Baillif à „ Lausanne; mais il ne suit point de là

„ que

» que la ville de Lausanne soit un Bail-
» liage. La jurisdiction du Baillif & cel-
» le de la ville sont absolument indé-
» pendantes: celle-ci exerce une espèce
» de souveraineté chez elle & sur les
» villages de son ressort, sans que le Bail-
» lif ait aucun droit de se mêler de ses
» affaires; elle ne prétend point relever
» de lui, ce n'est donc pas un Bail-
» liage. *

» EN tournant les expressions de Ja-
» cob Brito à sa fantaisie, l'Anonyme
» vient à bout de lui faire dire que tous
» les endroits de la Suisse sont d'une
» égale fertilité & produisent les mêmes
» choses. J'avoüe que ce seroit une fau-
» te; mais Mr. d'Argens l'a-t-il faite? Il
» y a lieu d'en douter, si l'on fait atten-
» tion qu'il n'a point ignoré que la Suis-
» se étoit remplie de montagnes, & que
» les productions du terroir devoient
» varier à proportion que le terrein est
» plus ou moins élevé. En effet, il fau-
» droit connoître bien peu la Suisse, pour
» dire qu'il y a des vignes dans tous les
» différens quartiers de ce païs; que le
» sommet des Alpes n'en est pas même
» dé-

* Cette Lettre a aussi paru dans *le Journal Helvetique*. Et comme l'Auteur a donné ensuite dans le même *Journal* des éclaircissemens sur cet article de sa Lettre, il est bon d'avertir que l'on prend ici ses expressions dans le sens qu'il les a lui-même expliquées. *Note de l'Editeur.*

„ dégarni. Or, je pense que personne „ ne sera assez dépourvû de bon sens „ pour accuser Mr. le Marquis d'Argens „ d'être assez ignorant en Géographie, „ pour ne pas savoir que la Suisse est un „ païs rempli de montagnes. C'est un „ fait, dira l'Anonyme, tous vos raisonnemens, tirés du Droit, ne peuvent „ point l'invalider. Il est vrai, c'est un „ fait qui se voit dans sa Lettre; mais il „ ne le trouve point dans celle du Juif. „ Cet ingénieux Ecrivain ne dit point „ que toute la Suisse soit un terroir propre à produire du vin; il n'en a jamais eu la pensée. Il parle du païs „ de Vaux, & il nous apprend que l'on „ y vit plus à la Françoise que dans les „ autres parties de la Suisse; mais que „ cependant les habitans ont en général „ les manières & les modes de leurs confreres. Cela ne doit pas paroître surprenant, puisqu'ils ne cherchent pas à „ se distinguer des autres. En fait de „ modes, ce païs ne produit que ce que „ produisent les autres Cantons. Une „ preuve que c'est-là le vrai sens de „ l'Auteur, c'est qu'immédiatement après il vient à parler des productions „ de la terre & des eaux qui le distinguent des autres quartiers de la Suisse. „ Ne seroit-ce pas une manifeste contradiction de dire dans une ligne que le „ terrein de la Suisse produit par-tout „ les mêmes fruits, & de dire dans la

„ sui-

„ ſuivante que le païs de Vaux produit
„ en particulier du vin aſſez bon, &
„ que ſes lacs fourniſſent de bons poiſ-
„ ſons? Je conclus donc que l'Anony-
„ me a eu tort de relever cet endroit,
„ & que le ton railleur qu'il prend, n'eſt
„ point à ſa place; mais continuons.

LES *éloges que votre Correſpondant donne*
„ *aux Suiſſes, ſont aſſez juſtes, & ne s'ac-*
„ *cordent pas mal avec ce qu'en dit* Jules
„ Céſar *dans les* Commentaires; *il ſeroit*
„ *ſeulement à ſouhaiter que les tems euſſent*
„ *moins changé.* C'eſt inſinuer aſſez clai-
„ rement que les Suiſſes modernes ne
„ méritent pas les éloges que leur a don-
„ nés Mr. le Marquis d'Argens; qu'ils ont
„ tellement dégéneré, qu'ils ne reſſem-
„ blent plus à leurs ancêtres, & que ces
„ exemples *de frugalité*, *d'endurciſſement*
„ *au travail*, &c. ne ſe trouvent plus
„ que chez les montagnards & les habi-
„ tans de la campagne. Mr. G... W...
„ oublie ici ſon rolle, il ne penſe pas
„ qu'il doit ſoutenir l'honneur de la Na-
„ tion Helvétique pour prévenir les mau-
„ vaiſes impreſſions que la rélation de
„ Mr. d'Argens en avoit données; il fait
„ beaucoup plus de mal que celui qu'il
„ redreſſe. Le premier faiſoit l'honneur
„ aux Suiſſes de croire qu'ils conſer-
„ voient encore ces antiques vertus,
„ héritage précieux de leurs ancêtres;
„ mais le dernier les en prive cruelle-
„ ment. Ce n'eſt point ce qu'on avoit

„ lieu d'attendre d'un homme qui prend
„ une Nation entière ſous ſa protection.
„ Il ne ſauroit prétendre que ſes vûes
„ ont moins été de défendre les Suiſſes,
„ que la vérité qui paroiſſoit peu reſ-
„ pectée dans ce tableau; car il eſt in-
„ conteſtable que ce que Mr. d'Argens
„ dit des mœurs des Suiſſes, eſt vrai à
„ la lettre. On en conviendra, ſi l'on
„ fait attention qu'il ne s'eſt point pro-
„ poſé de donner une rélation détaillée
„ de la Suiſſe. Son Juif paſſe à Lauſan-
„ ne, cela lui donne occaſion de dire un
„ mot de la Nation Helvétique: il dit
„ en général qu'elle eſt frugale, capable
„ de ſupporter les incommodités les plus
„ grandes, & ennemie du luxe; cela ne
„ veut pas dire qu'il n'y ait quelques
„ particuliers & quelques villes qui s'é-
„ cartent d'un genre de vie auſſi ſage. Il
„ ſuffit, pour l'autoriſer à s'exprimer
„ comme il a fait, que la plus grande
„ partie de la Nation conſerve encore
„ les mœurs de leurs ancêtres. Or, c'eſt
„ ce qui eſt vrai à la lettre: car je ſuis
„ perſuadé qu'il n'y a pas la cinquan-
„ tième partie de ce peuple qui ſe ſoit
„ laiſſé corrompre par le luxe & la mol-
„ leſſe; les Commentaires de Céſar pa-
„ roiſſent donc ici ſur la ſcène fort mal
„ à propos.

„ Je viens à une accuſation grave. *Les*
„ *Suiſſes ſont yvrognes au ſouverain dégré*, dit
„ le ſpirituel Auteur des *Lettres Juives*, „ l'on

» l'on ne peut esperer de briller parmi eux que par la quantité de vin » qu'on fait avaler. L'Anonyme désaprouve ces expressions, elles le choquent beaucoup; cependant il avoüe » *qu'il se feroit siffler de toute la terre s'il entreprenoit de disculper les Suisses du reproche d'aimer le vin.* Quoi! un bon Suisse craindroit de devenir la risée du Public s'il prenoit la défense de sa Nation sur cet article, & il ôse blâmer un François de ne l'avoir pas fait! Auroit-il donc voulu que Mr. d'Argens eût sacrifié sa réputation pour un peuple avec lequel il ne soutient aucune rélation particulière, tandis que lui, qui est obligé en qualité de bon patriote de le défendre, ne veut point faire le sacrifice de la sienne pour cela? Javoüe que je ne me serois pas attendu à un pareil raisonnement, & que je n'aurois jamais cru qu'on fût assez injuste pour exiger qu'un étranger fît pour la Suisse ce qu'un particulier de la Nation refuse de faire. Il est fâcheux pour le Corps Helvétique qu'une piéce, faite pour le défendre, fortifie autant les soupçons qu'on a conçus depuis long-tems contre leur pénétration. Il est donc évident, & l'Anonyme ne le nie pas, qu'à moins de se faire siffler, Mr. le Marquis d'Argens ne pouvoit pas dire que les Suisses ne fussent yvrognes.

„ MAIS il a dit qu'ils étoient *yvrognes*
„ *au souverain dégré*. Cette expression est
„ trop forte, dit-on, & ce qu'il avance
„ n'est pas vrai dans tout son contenu,
„ parce qu'il y a des peuples à qui ce
„ superlatif odieux n'est guères moins
„ appliquable qu'aux Suisses, parce que
„ chez eux un yvrogne est méprisé par-
„ mi les honnêtes gens, & qu'on le cen-
„ sure en public, sur-tout dans les en-
„ droits où l'on professe la Religion Pro-
„ testante. Admirable défense! Il y a des
„ peuples qui ne sont guères moins yvro-
„ gnes que les Suisses; donc les Suisses
„ ne sont pas yvrognes au souverain dégré.
„ J'en appelle à toute personne qui a la
„ moindre teinture de justesse de raison-
„ nement, la conséquence leur paroît-
„ elle bien tirée? Les Suisses ne peuvent-
„ ils pas être yvrognes au souverain dé-
„ gré, quoiqu'il y ait des peuples qui le
„ soient autant qu'eux? Deux Nations ne
„ peuvent-elles pas être vicieuses ou ver-
„ tueuses au même dégré? Et si ce dégré
„ est le plus haut, ne peut-on pas dire,
„ en parlant de l'une, qu'elle possede
„ ce vice ou cette vertu au plus haut
„ dégré, sans prétendre exclure les au-
„ tres du droit de posséder ou l'un, ou
„ l'autre? D'ailleurs, de l'aveu même du
„ censeur, les autres peuples qu'on pour-
„ roit faire aller de pair avec les Suis-
„ ses, ne poussent pas l'amour du vin
„ aussi loin qu'eux. *Ce superlatif odieux*,

„ dit-

„ dit-il, *n'eſt guères plus appliquable aux*
„ *Suiſſes qu'à beaucoup d'autres peuples.*

„ LE ſecond argument n'eſt pas plus
„ ſolide que le premier. En effet, ce dé-
„ faut peut être évité par les honnêtes
„ gens, il peut être cenſuré publique-
„ ment dans les Cantons Proteſtans, & il
„ peut être vrai en même tems que les
„ Suiſſes ſont yvrognes au ſouverain dé-
„ gré. Pour le prouver, je rappelle une
„ raiſon que j'ai déjà emploiée. Quand
„ on trace le caractère général d'un peu-
„ ple, c'eſt celui du gros de la Nation
„ qu'on donne, & non celui de quel-
„ ques particuliers. Si l'yvrognerie eſt
„ condamnée en Suiſſe par les honnêtes
„ gens des Cantons Proteſtans, cela ne
„ fait qu'une petite partie de la Suiſſe,
„ dont Mr. le Marquis d'Argens faiſoit
„ pour le coup abſtraction pour ne par-
„ ler que du gros de ce peuple que le
„ Critique lui abandonne. Les voilà donc
„ d'accord ſur ce point.

„ CES termes, *Chapelle & St. Evremont*
„ *n'euſſent été en Suiſſe que deux miſérables*
„ *faquins, indignes des bonnes compagnies*,
„ ont encore eu le malheur de déplaire
„ au Cenſeur. J'avoüe que je n'en vois
„ pas la raiſon; car enfin de quel côté
„ qu'on veuille ſe donner la peine d'en-
„ viſager le caractère de ces deux hom-
„ mes, on trouvera qu'il ne devoit pas
„ trop convenir avec celui de la plus
„ grande partie des Suiſſes. Si on les

„ prend pour des perſonnes à qui il n'ar-
„ rivoit jamais de faire d'excès dans le
„ vin, les Suiſſes, même les plus hon-
„ nêtes gens, n'auroient pas fort agréé
„ cette retenue, puiſqu'ils ne regardent
„ pas comme un mal de s'y livrer un
„ peu, pourvû qu'on n'en faſſe pas une
„ habitude. Si on les prend pour d'a-
„ gréables débauchés qui rafinoient trop
„ ſur les plaiſirs, en particulier ſur la
„ qualité des vins, cette délicateſſe au-
„ roit encore déplu aux meilleures com-
„ pagnies, où l'on ſe contente du vin
„ du païs. En un mot; je ne voudrois
„ pas que Mr. G... W... ſe fût fâché de
„ ce qu'on a dit que les Suiſſes n'au-
„ roient pas goûté le caractère de Cha-
„ pelle & de St. Evremont.

„ LA dernière choſe qui fait l'objet de
„ la critique de l'Anonyme, regarde le
„ caractère des Suiſſes par rapport à l'eſ-
„ prit & aux Sciences. *On peut dire des
„ Suiſſes*, dit l'Auteur des *Lettres Juives*,
„ *qu'ils ont beaucoup de bon ſens; mais pour
„ l'eſprit, il eſt tombé en partage à leurs voi-
„ ſins.* Cette déciſion, j'en ſuis ſûr,
„ contentera la quatre-vingt-&-dix-neu-
„ vième partie de la Nation; il n'y aura
„ qu'un petit nombre de perſonnes, qui
„ plus amoureuſes du brillant que du ſo-
„ lide, trouveront que Mr. d'Argens leur
„ fait une injure atroce. Ils ſont ſembla-
„ bles aux enfans, qui pleurent lorſqu'on
„ leur ôte quelque joüet qu'ils eſtiment
„ beau

„ beaucoup : on a beau leur donner en
„ échange une chofe d'un prix infini-
„ ment fupérieur, cela ne tarit point
„ leurs larmes ; ils veulent abfolument
„ leur joüet. La bizarrerie eft encore
„ ici plus grande : elles ne poffedent ce
„ joüet qu'en imagination, on leur fait
„ ouvrir les yeux, & on leur fait remar-
„ quer que c'eft une illufion ; que ce joüet
„ n'a aucune réalité, mais qu'au fond ce-
„ la ne doit leur faire aucune peine,
„ puifqu'elles poffedent réellement quel-
„ que chofe d'infiniment plus précieux.
„ Difons la chofe comme elle eft. Mr.
„ d'Argens a eu tort de troubler le re-
„ pos de ces vifionnaires ; ils étoient
„ contens, parce qu'ils s'imaginoient d'ê-
„ tre riches en efprit. Il leur dit qu'il
„ n'en croit rien, cela n'eft pas dans l'or-
„ dre ; il devoit un peu mieux ménager
„ leur foibleffe.

„ MAIS n'y a-t-il pourtant aucune per-
„ fonne d'efprit en Suiffe ? Je fuis per-
„ fuadé que Mr. d'Argens n'eft pas dans
„ cette idée ; mais il ne croit pas qu'il
„ y ait autant de perfonnes qui fe pi-
„ quent de briller de ce côté-là, qu'il y
„ en a en France, toute proportion gar-
„ dée. C'eft-là tout ce qu'il a prétendu ;
„ eh ! n'a-t-il pas raifon ? Qu'on ramaffe
„ toutes les piéces dans ce genre qui ont
„ paru en Suiffe, & qu'on compare cet-
„ te collection avec ce qui paroît tous
„ les

„ les jours en France, & l'on s'en aſſûrera.
„ L'on avoit tort de s'imaginer, comme
„ fait l'Anonyme, que Mr. d'Argens en
„ prend occaſion de relever ſa Nation aux
„ dépens de celle des Suiſſes; il a trop de
„ goût & de bon ſens pour cela. Il ſe con-
„ noît en Ouvrages d'eſprit; mais il ſe con-
„ noît auſſi en Ouvrages de bon ſens, &
„ il ſait donner à chacun d'eux leur prix.
„ S'il a dit que la Suiſſe n'avoit pas pro-
„ duit beaucoup d'Auteurs dans le pre-
„ mier genre, il n'a pas eu intention de
„ nier qu'elle n'ait été aſſez fertile en
„ grands hommes pour ce qui regarde
„ les Sciences. Il auroit pû en dreſſer
„ un Catalogue beaucoup plus complet
„ que ſon Cenſeur, ſi cela étoit entré
„ dans ſon plan. Il n'eſt pas aſſez neuf
„ en fait de Littérature pour ignorer ce-
„ la; je penſe qu'il n'eſt pas néceſſaire
„ d'en convaincre le Public.

„ Les griefs de Mr. G.. W... tels
„ qu'il les a expoſés dans la *Bibliothéque*
„ *Germanique*, étant ſi peu fondés, l'on
„ ne ſauroit que deſapprouver toutes les
„ railleries qu'il fait à ce ſujet ſur Mr. le
„ Marquis d'Argens. La manière dont
„ il s'exprime, eſt tout-à-fait deſobli-
„ geante, & ne pouvoit qu'offenſer un
„ honnête homme qui ſe ſent innocent
„ de toutes les vûes qu'on lui prête a-
„ vec tant de libéralité. Quelque mo-
„ dération qu'on ait, l'on eſt homme;

„ &

„ & l'on se sent tenté de répondre vi-
„ vement à ceux qui nous attaquent sans
„ sujet. C'est en suivant ces premiers
„ mouvemens qu'il répondit avec vivaci-
„ té à tout ce qui avoit été avancé con-
„ tre lui dans cette Lettre: tout cela est
„ fort pardonnable, & l'on ne sauroit
„ blâmer une personne qui se défend
„ quand on l'attaque.

„ VOILÀ la première voïe de justifica-
„ tion que j'ai cru devoir mettre en usa-
„ ge pour faire paroître toute l'innocen-
„ ce de la réponse que Mr. le Marquis
„ d'Argens a insérée dans sa *Préface* de
„ la dernière Edition des *Lettres Juives*,
„ contre l'Auteur de la Lettre qui a pa-
„ ru dans la *Bibliothéque Germanique*. Elle
„ la met dans tout son jour, & je me
„ flatte que toute personne qui aura lû
„ avec attention ce que je viens de di-
„ re, trouvera qu'il a été en droit de
„ parler à son adversaire dans les ter-
„ mes qu'il prétend qu'il a fait; mais je
„ vais plus loin. Je veux prouver qu'il
„ a eu assez de modération pour ne pas
„ user de son droit, & qu'il n'a répondu
„ qu'avec politesse à cet Ecrivain qui le
„ ménageoit si peu. Pour mettre cette
„ preuve en évidence, je dois exposer d'un
„ côté ce qui se lit dans la Lettre Anony-
„ me, & de l'autre la défense de Mr. d'Ar-
„ gens. Je ferai cette exposition avec toute
„ l'impartialité possible; après quoi, je lais-

 „ serai

„ ferai au Lecteur à décider quel de ces
„ deux Messieurs est le plus coupable.

„ LORSQU'ON *veut se mêler de décrire un*
„ *païs*, dit Mr. G... W... *& de parler de*
„ *tout un peuple, on ne sauroit, ce me sem-*
„ *ble, y apporter trop de précision, trop d'exa-*
„ *men & trop d'impartialité; sages précau-*
„ *tions, que je ne trouve nullement dans la*
„ *Lettre que vous venez de nous lire.* Au-
„ tant ces maximes sont sages, autant il
„ est injurieux à une personne d'être ac-
„ cusée de les avoir negligées. C'est lui
„ dire en termes couverts qu'il a agi en
„ étourdi, sans s'informer si ce qu'il di-
„ soit étoit vrai ou non; c'est l'accuser
„ d'avoir violé les loix de la justice &
„ de l'équité en parlant des Suisses, &
„ d'avoir relevé les François à leurs dé-
„ pens. N'est-ce pas attaquer un honnê-
„ te homme par des endroits sensibles,
„ & ne vaudroit-il pas autant lui avoir
„ dit qu'il est une cervelle legère qui se
„ fait un jeu de ravaler une Nation pour
„ rehausser le mérite d'une autre, en
„ avançant impudemment des choses faus-
„ ses? Il faut avoir un fond de patience
„ bien grand pour souffrir de pareilles
„ invectives sans rien dire.

„ LA *méthode de voïager dans Moreri*, con-
„ tinue-t-il, *est, à tout prendre, moins mau-*
„ *vaise que celle de donner des descriptions*
„ *vagues, fondées sur des oüi-dire, ou sur des*
„ *mémoires que l'on tronque & qu'on ajuste*

„ à

„ *à ſa manière*. Et afin qu'on ne croie pas
„ que ces expreſſions vagues déſignent
„ une autre perſonne que l'Auteur des *Let-*
„ *tres Juives*, on fait un renvoi à une
„ note, où l'on trouve *que l'on n'auroit*
„ *point fait cette remarque, s'il avoit s'agi*
„ *d'un autre Ouvrage que celui de Mr. d'Ar-*
„ *gens; mais il ne doit point y avoir de peti-*
„ *tes fautes pour un Ecrivain qui ſe mêle de*
„ *parler de tout d'un ton d'Oracle*. Je ne
„ prétends point relever ce qu'il y a de
„ faux dans cette réflexion, je remarque
„ ſeulement qu'elle eſt très offenſante
„ pour la perſonne qu'on a en vûe; on
„ l'accuſe de mauvaiſe foi dans l'uſage
„ qu'il fait des mémoires qu'on lui four-
„ nit. Cela eſt ſenſible pour un homme
„ de probité, qui n'a pas accoutumé à
„ s'entendre dire de pareilles duretés im-
„ punément. On le repréſente comme
„ un homme d'un orgueil & d'un faſte
„ inſupportable, qui veut faire aller de
„ pair les déciſions avec des Oracles.
„ Appellera-t-on cela des douceurs? Que
„ dirai-je de l'accuſation qu'il lui fait de
„ *manquer de politeſſe, de vouloir du mal*
„ *aux Suiſſes*, d'avoir eu l'ame aſſez baſ-
„ ſe pour voir d'*un œil jaloux* les applau-
„ diſſemens qu'avoient mérités les Let-
„ tres de *Mr. de Muralt*? Que doit-il a-
„ voir penſé, en voiant qu'on le taxoit
„ de s'*encenſer lui-même*, quoique ſon Ou-
„ vrage ſe bornât à nous *apprendre que les*
„ *Fran-*

„ *François sont inconstans, les Milanois assas-*
„ *sins, & les Italiens en genéral jaloux &*
„ *superstitieux; que Théodore est un phantôme*
„ *de Roi; que les Jésuites sont des ambitieux*
„ *& des hypocrites, les Convulsionnaires des*
„ *extravagans*, & ainsi du reste? Assûrément
„ il n'a pas pû lire tout cela de sang
„ froid, & il a dû être irrité contre un
„ homme qui l'injurioit aussi cruellement,
„ & qui cherchoit à déchirer un Ou-
„ vrage que le Public avoit honoré de
„ son approbation.

„ Ne connoissant point son Criti-
„ que, il n'a pû juger de son carac-
„ tère que par la nature de l'Ecrit
„ qu'il avoit lâché contre lui. Après ce
„ que nous en avons dit jusques ici, vous
„ jugerez aisément, Messieurs, qu'il ne
„ pouvoit pas en concevoir une fort hau-
„ te idée. Je crois avoir démontré que
„ sa critique est peu juste, & qu'il a in-
„ jurié sans beaucoup de ménagement
„ l'Auteur qu'il censure. En faut-il da-
„ vantage pour autoriser Mr. d'Argens
„ à nommer cette piéce une *rhapsodie*?
„ L'éphithète de plate n'est point inuti-
„ le, elle caractérise assez bien la Lettre,
„ qui, quoique longue, ne contient que
„ fort peu de chose.

„ Cette Lettre a paru dans un *Jour-*
„ *nal*, auquel l'Auteur Anonyme ne tra-
„ vaille assûrément pas. Doit-on trouver
„ mauvais qu'il l'ait appellé *Auteur sub-*
„ al-

» *alterne* ? Son but aiant été de décrier
» les Ouvrages de l'ingénieux Auteur
» dont je prens la défenſe, ſans y avoir
» cependant réüſſi, pouvoit-il mieux fai-
» re connoître cet *Auteur ſubalterne* qu'en
» le déſignant par celui qui a *prétendu dé-*
» *crier ſes Ouvrages ?*

» VOILÀ tout ce que Mr. d'Argens a
» répondu à cette Lettre, jugez main-
» tenant, Meſſieurs, quel des deux eſt le
» plus coupable ? On attaque cruelle-
» ment un homme, & il ſe défend ſans
» ſortir des bornes que la modération
» preſcrit à toute perſonne qui ſe pique
» d'écrire poliment. Condamnerez-vous
» l'attaqué, qui, pour toute défenſe, dit
» qu'*il ſait un gré infini à l'Auteur ſubalter-*
» *ne qui a prétendu décrier ſes Ouvrages dans*
» *une plate rhapſodie, inſérée dans la* Bibl.
» Germanique, *parce qu'elle lui a valu*
» *l'honneur ineſtimable de recevoir une Lettre*
» *de Mr. de Beauſobre ?* Ce Savant, dont
» le jugement ſera toujours préferable à
» celui de l'Anonyme, lui rend un té-
» moignage bien différent de celui de ce
» dernier. C'eſt à quoi il s'en tient, &
» après avoir remporté le ſuffrage d'un
» ſi grand homme, il ſe croit en droit
» de mépriſer tous les *Grimauds du Par-*
» *naſſe, & il ſe croiroit indigne de l'hon-*
» *neur qu'il a reçu, s'il faiſoit la moin-*
» *dre attention à des perſonnages auſſi ſots*
» *que ridicules, dont il ne doit ſe venger*
» que

„ *que par un parfait mépris.* Renverrez-
„ vous abſous celui qui a été l'aggreſſeur;
„ celui qui l'a accuſé d'étourdi & d'hom-
„ me partial; d'avoir violé les règles de
„ la juſtice & de la bonne foi; d'être
„ vain, jaloux de la gloire d'autrui; de
„ vouloir du mal à une Nation qui ne
„ lui en a point fait, & d'écrire des Ou-
„ vrages où il n'y a rien à apprendre?
„ Je vous crois juges trop éclairés pour
„ héſiter à prononcer ſur un cas, où la
„ juſtice eſt auſſi évidemment du côté
„ de la perſonne que je défends.

„ Il n'y a que Mr. G... W... qui ſe
„ croira en droit d'appeller de cette ſen-
„ tence, j'en juge par la Lettre qu'il a
„ inſerée dans le *Journal Helvétique* &
„ & qui a occaſionné celle-ci. Il n'eſt
„ point d'humeur d'imiter la modération
„ de ſon adverſaire, il le prend ſur un
„ ton ſi haut, que les perſonnes qui n'au-
„ roient vû que ſa Lettre, s'imagine-
„ roient qu'il a raiſon de s'exprimer
„ comme il fait. Quoi! diroient-elles,
„ Mr. d'Argens l'a traité *de Grimaud du*
„ *Parnaſſe, d'avoir écrit contre lui une plate*
„ *rapſodie, digne de Pradon & de Bonnecorſe,*
„ *& d'être auſſi ſot que ridicule!* & il ne
„ lui ſera pas permis de répondre injure
„ pour injure? De quel droit l'Auteur
„ des *Lettres Juives* voudroit-il ſe ſervir
„ pour autoriſer ſon chimérique privilè-
„ ge de dire des invectives impunément?
„ J'A-

» J'AVOUE que le raiſonnement de ces
» perſonnes a quelque choſe d'éblouïſſant;
» mais rien de plus, car enfin où a-t-il
» trouvé que Mr. d'Argens lui ait donné
» tous ces glorieux titres? L'endroit où
» il les a inſérés, ne le regarde point;
» pour s'en aſſûrer, il n'y a qu'à le lire.
» Il parle ſi généralement, que Mr. G..
» W... n'auroit pas dû ſe mettre dans
» l'eſprit que cela le regardât. *Il ne ſe*
» *venge des Grimauds auſſi ſots que ridicu-*
» *les*, dont il parle, qu'en *ne faiſant au-*
» *cune attention à leurs Ecrits.* Mais l'Ano-
» nyme peut-il dire qu'il n'a fait aucune
» attention au ſien? N'y a-t-il pas ré-
» pondu, en produiſant la Lettre de Mr.
» de Beauſobre? Eſt-ce là garder le ſi-
» lence? Eſt-ce ne faire aucune atten-
» tion à ſon Ouvrage? Eſt-ce en un mot
» le comprendre dans la claſſe des Gri-
» mauds? Encore une fois, Meſſieurs,
» jugez ſi ſur un fondement auſſi leger,
» Mr. G.. W... a été en droit d'écri-
» re contre Mr. d'Argens dans les ter-
» mes qu'il a fait.

» SI jamais il prend envie à l'Auteur
» des *Lettres Juives* de répondre à cette
» nouvelle piéce, il trouvera bien des
» raiſons dans l'Ouvrage de ſon Anta-
» goniſte pour juſtifier le titre qu'il s'ima-
» gine qu'on lui a donné. En effet,
» qu'eſt-ce qu'un *Grimaud du Parnaſſe*?
» On conviendra que c'eſt un mauvais
» Poë-

„ Poëte qui s'avise de rimailler. Hé !
„ qui mérite mieux ce titre, qu'un
„ homme qui écrit en vers sans entendre
„ seulement les élemens de la Poésie ?
„ *Pradon & Bonnecorse* ont passé pour de
„ mauvais Poëtes ; mais ils auroient été
„ bien fâchés, j'en suis sûr, qu'on leur
„ eût attribué d'aussi chetives piéces que
„ celle dont il s'agit. En faut-il davan-
„ tage pour répandre du *ridicule* sur une
„ personne ? Il ne me reste qu'à exami-
„ ner si le mot de *sot* lui convient ; mais
„ dispensez-moi, Messieurs de cette dis-
„ cussion, elle n'est point de mon carac-
„ tère. Je n'aimerois pas à convaincre
„ Mr. G. . W. . . d'avoir mérité cette
„ épithète, je le laisse tel qu'il est, & ne
„ veux point géner les suffrages sur l'i-
„ dée qu'on doit se former de lui à la
„ lecture de sa Lettre.

„ J'AI été beaucoup plus long que je ne
„ pensois ; je vous en demande pardon,
„ Messieurs, j'espere que vous me l'ac-
„ corderez aisément en faveur de la cau-
„ se dont j'ai pris la défense. Un hon-
„ nête homme est toujours charmé de
„ voir mettre l'innocence des accusés
„ dans tout son jour ; je vous prie cepen-
„ dant de donner encore un moment d'at-
„ tention à une ou deux réflexions que
„ je crois devoir ajouter pour achever
„ cette apologie.

„ QUOIQUE j'aie fait voir que Mr. le
„ Mar-

„ Marquis d'Argens n'a rien avancé, en
„ parlant des Suiſſes, qu'on ne puiſſe juſ-
„ tifier ſelon les règles de la plus ſaine
„ critique; cependant il n'eut pas plûtôt
„ appris que ſa Lettre avoit déplu à plu-
„ ſieurs particuliers de cette Nation,
„ qu'il leur donna toute la ſatisfaction
„ qu'on peut attendre d'un galant hom-
„ me. Il s'explique ſur leur ſujet dans
„ ſa nouvelle Edition des *Lettres Jui-*
„ *ves*, d'une manière qui fait évidem-
„ ment connoître qu'il n'a eu aucune
„ intention de leur faire de la peine.
„ Non content de cela, toutes les fois
„ qu'il a eu occaſion de parler de ce
„ peuple, il l'a toujours fait dans des
„ termes qui font connoître qu'il eſt
„ plein d'eſtime & de reſpect pour leurs
„ vertus. Qu'on ne croie point qu'il
„ chante la palinodie, on ſe tromperoit
„ aſſûrément. Il a toujours penſé ſur la
„ Nation Helvétique comme il penſe au-
„ jourd'hui: toute la différence qu'il y a
„ entre ſes anciens ſentimens & les mo-
„ dernes, c'eſt que les premiers étoient
„ le fruit de ſes lectures: au lieu que les
„ derniers ſont celui de l'habitude qu'il a
„ eue avec pluſieurs particuliers de cet-
„ te Nation. Le caractère de probité,
„ de ſageſſe & de bon ſens qu'il a re-
„ marqué en eux, lui a appris que les
„ rélations étoient encore bien au-deſ-
„ ſous de la réalité, & que cette Nation

„ qu'il eſtimoit déjà ſur le rapport d'au-
„ trui, méritoit quelque choſe de plus
„ qu'une ſimple eſtime. Je me fais un
„ devoir de vous le dire, Meſſieurs, je
„ ſuis garand de tout ce que j'avance.
„ Les diverſes converſations que j'ai eues
„ avec Mr. d'Argens, ne me permettent
„ pas de douter de la réalité & de la
„ ſincérité de ſes ſentimens.

„ LA ſatisfaction que cet ingénieux
„ Auteur leur a donnée, ne pouvant ê-
„ tre plus authentique, puiſqu'elle eſt
„ imprimée en pluſieurs endroits de ſes
„ Ouvrages, il eſt aſſez ſurprenant de
„ voir renouveller à chaque inſtant des
„ reproches ſuperflus. Il eſt tems de ceſ-
„ ſer une guerre ennuieuſe pour le Pu-
„ blic, & peu propre à l'inſtruire du
„ véritable caractère des Suiſſes. Je crois
„ l'avoir ſuffiſamment éclaircie dans cette
„ Lettre, ſans qu'il ſoit encore néceſſai-
„ re de revenir à la charge. Si les ad-
„ verſaires de Mr. d'Argens veulent l'at-
„ taquer de nouveau, qu'ils choiſiſſent
„ un ſujet moins uſé, & plus propre à
„ amuſer les Lecteurs. Ses Ouvrages
„ ſont en grand nombre, il y a un vaſte
„ champ à leur critique. Il eſt bien éloi-
„ gné de les croire tous exempts de fau-
„ tes; il leur en montreroit lui-même
„ pluſieurs, s'ils ont beſoin de guide.
„ Qu'ils s'exercent là-deſſus; mais qu'ils
„ évitent ces perſonnalités, odieuſes à
„ tout

„ tout Lecteur poli. Si leur critique est
„ juste, il se fera un devoir de le recon-
„ noître ; si elle est fausse, il en fera voir
„ la futilité avec la modération qu'il
„ convient.

„ AU reste, permettez, Messieurs, que
„ je finisse cette Lettre en priant Mr. le
„ Marquis d'Argens de ne point trouver
„ mauvais que j'aie entrepris sa défense.
„ Il m'a paru qu'on l'attaquoit injuste-
„ ment, il me sembloit que je pouvois
„ démontrer l'injustice de cette attaque,
„ j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un hon-
„ nête homme de le faire. Si je n'ai pas
„ réussi, l'on ne doit point imputer le
„ mauvais succès que j'ai eu, à la cau-
„ se que je défends : elle est juste ;
„ mais la manière dont je l'aurai défen-
„ due, sera foible. Qu'on en rejette donc
„ toute la faute sur moi. Un autre au-
„ roit pû mieux faire ; mais personne
„ n'auroit eu de meilleures intentions.
„ Tout pénétré du mérite de l'Auteur
„ que j'ai défendu, ébloüi de l'éclat des
„ raisons qui le justifient, j'ai été assez
„ téméraire pour penser que je pourrois
„ les faire sentir aussi bien aux autres,
„ comme je les sentois moi-même. Je
„ l'ai fait, c'est-là toute ma faute. S'il
„ trouve que c'en soit une, je le prie de
„ me la pardonner.

„ JE suis, Messieurs, &c. à Tournai, le
„ 20. Juillet 1739.

Je ſouhaite, ſage & ſavant Abukibak, que cette Lettre te procure le même plaiſir que j'en ai eu ; & qu'autant par eſtime pour l'Auteur critiqué, que par reconnoiſſance pour ſon Apologiſte, tu la places au nombre de ces excellens morceaux qui tiennent le premier rang dans ton cabinet.

Je te ſalue, porte-toi bien.

Fin du ſixième & dernier Tome.



TABLE DES MATIERES.

Les Lettres a. b. c. d. e. f. marquent les Tomes I. II. III. IV. &c.

A.

B.

C.

qu'ont

D.

Dia-

Sa

E.

E.

G.

I.

J.

K.

L.

M.

Mi-

N.

Né-

O.

P.

Q.

R.

U.

V.

V.

Voïa-

X.

Y.

Z.








225
LETTR
CBALIS
TOM
VI





colorchecker CLASSIC
calibrite
mm